



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



Vet. Fr. II A. 1245



ZAHAROFF
FUND



Bought from Librairie des
Pas-Perdus

RECUEIL

D'OPUSCULES LITTÉRAIRES.

M^{re} Simon Deshayes

LAJONCHERE

RECUEIL

D'OPUSCULES LITTÉRAIRES,

AVEC UN

DISCOURS

DE LOUIS XIV.

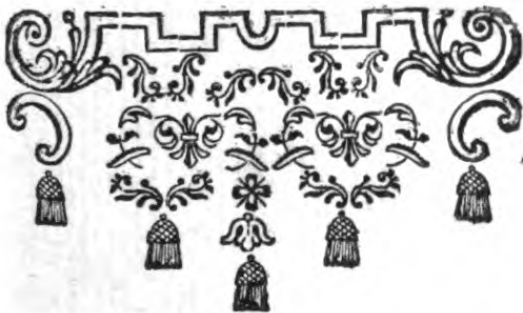
A MONSIEUR LE DAUPHIN;

tirés d'un Cabinet d'Orléans,

ET

publiés par

UN ANONIME.



A AMSTERDAM,
Chez E. VAN HARREVELT.

MDCCLXVII.



P R É F A C E

D E

L' E D I T E U R.

IL n'y a peut-être point de ville dans l'Europe où il ne se trouve quelque Cabinet qui renferme des Opuscules de gens de Lettres d'un nom célèbre dans le monde savant. Si les Curieux qui les possèdent vouloient bien en faire part au Public à l'exemple du Savant d'Orleans qui nous a envoyé ceux-ci, ce seroit ajouter aux trophées de ces hommes illustres, meriter d'avoir part à leur Gloire, & s'assurer la reconnoissance du Public. On pourroit alors former tous les ans d'excellents Recueils également agréables & in-

VI P R E F A C E

structifs. Le Libraire chargé de publier celui-ci se trouvera très honoré que les Curieux dépositaires de ces Pièces, le mettent dans le cas d'en donner souvent de pareils.

Le present Recueil contient quatre morceaux sur lesquels nous allons donner un mot d'éclaircissement au Lecteur.

I. *Discours de Louis XIV. à Monseigneur le Dauphin, par Mr. Pelisson.* La minute toute entière de la propre main de Mr. Peliffon, se conserve à Paris dans la Bibliothèque du Roi. Nous avons suivi ici une Copie où se trouvent quelques légères corrections qui ne peuvent venir que de l'illustre Auteur.

II. *Lettres de Mr. l'Abbé d'Olivet de l'Académie Française à Mr. le Pre-*

sident Boubier de la même Académie.
 De ces six Lettres la première se trouve dans le Recueil des Lettres de Rousseau, mises au jour par Louis Racine à Genève 1750; la seconde & la troisième, dans *les Mélanges Historiques & Philologiques de Michaut*, à Paris 1754. Les trois dernières, imprimées chacune en son tems à Paris n'étoient avant cette Collection que des feuilles Volantes, *rapidis ludibria Ventis.*

III. *Reflexions sur le Goût, par Mr. l'Abbé Gédoyen, de l'Académie Française, & par Mr. le Président Du Gas, Prévôt des Marchands de Lyon.* Ces judicieuses reflexions sont imprimées ici pour la première fois d'après des Copies, dont la fidélité ne peut pas nous être suspecte.

VIII PREFACE DE L'ÉDITEUR.

IV. *Poësies diverses, par Mr. l'Abbé Regnier des Marais, Secrétaire de l'Académie Française.* Aucune de ces Poësies ne se trouve dans les Editions faites jusqu'à-présent des Oeuvres de Mr. l'Abbé Regnier des Marais, pas même dans la plus ample qui fut procurée par feu Mr. de Salengre, à Amsterdam chez Du Sauzet 1716. Tout ce que nous en disons, c'est que nous avons entre les mains l'Original de l'Auteur.



DIS-

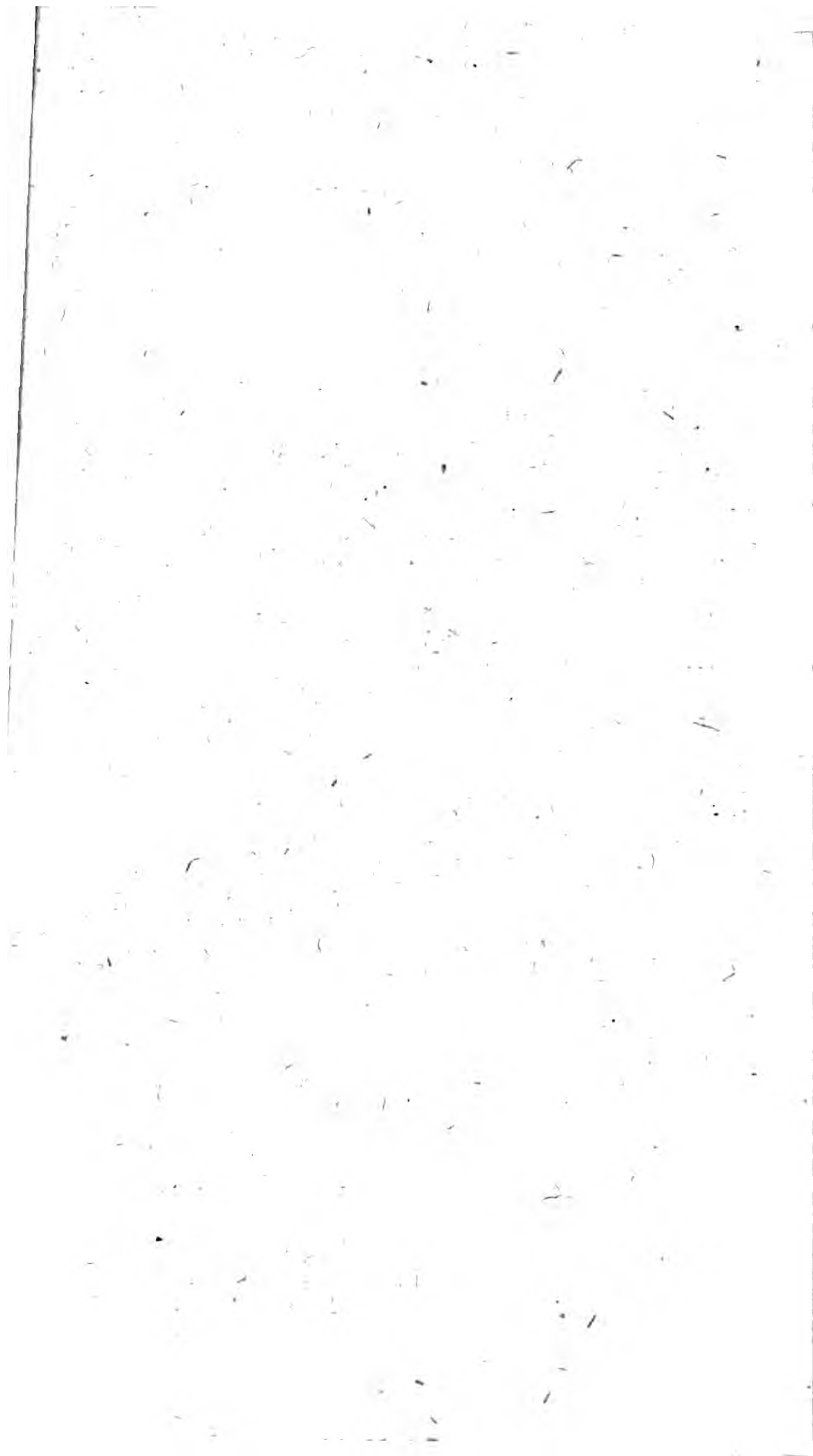
DISCOURS

DE LOUIS XIV.

A

MONSEIGNEUR LE DAUPHIN.

Par Mr. PELISSON.



DISCOURS

DE LOUIS XIV.

À

MONSEIGNEUR LE DAUPHIN,

Par Mr. PELISSON.

PREMIERE PARTIE.

MON Fils, beaucoup de raisons, & toutes fort importantes, m'ont fait résoudre à vous laisser, avec assez de travail pour moi, parmi mes occupations les plus grandes, ces Mémoires de mon regne & de mes principales actions. Je n'ai jamais cru que les Rois, sentant comme ils font en eux toutes les tendresses paternelles, fussent dispensés de

4 DISCOURS DE LOUIS XIV.

l'obligation commune des peres, qui est d'instruire leurs enfans par l'exemple & par le conseil. Au contraire, il m'a semblé qu'en ce haut rang où nous sommes, vous & moi, un devoir public se joignoit au devoir de particulier, & qu'enfin tous les respects qu'on nous rend, toute l'abondance & tout l'éclat qui nous environnent, n'étant que les récompenses attachées par le ciel même au soin qu'il nous confie des peuples & des Etats, ce soin n'étoit pas assez grand, s'il ne passoit au-delà de nous-mêmes, en nous faisant communiquer toutes nos lumieres à celui qui doit régner après nous. J'ai même espéré que dans ce dessein je pourrois vous être aussi utile, & par conséquent à mes sujets, que le sauroit être personne du monde: car ceux qui auront plus de talent & plus d'expérience que moi, n'auront pas régné, & régné en France; & je ne crains pas de vous dire que plus la

place est élevée, plus elle a de choses qu'on ne peut voir ni connoître qu'en l'occupant.

J'ai considéré d'ailleurs ce que j'ai si souvent éprouvé moi-même, la foule de ceux qui s'empresseront autour de vous, chacun avec son propre dessein, la peine que vous aurez à y trouver des avis sinceres, l'entiere assurance que vous pourrez prendre en ceux d'un pere qui n'aura eu d'autre intérêt que le vôtre, ni de passion que celle de votre grandeur.

Je me suis aussi quelquefois flatté de cette pensée, que si les occupations, les plaisirs, & le commerce du monde, comme il n'arrive que trop souvent, vous déroboient quelque jour à celui des livres & des histoires, le seul toutefois où les jeunes Princes trouvent mille vérités, sans nul mélange de flatterie, alors la lecture de ces mémoires pourroit suppléer en quelque sorte à toutes les autres lectures, conservant tou-

6 DISCOURS DE LOUIS XIV.

jours son goût & sa distinction pour vous, par l'amitié & par le respect que vous conserveriez pour moi.

J'ai fait enfin quelques réflexions à la condition, en cela dure & rigoureuse des Rois, qui doivent, pour ainsi dire, un compte public de leurs actions à tout l'univers, & à tous les siècles, mais ne peuvent toutefois le rendre à qui que ce soit dans le temps même, sans découvrir le secret de leur conduite. Et ne doutant pas que les choses assez grandes & assez considérables où j'ai eu part, n'exercent un jour diversément le génie & la passion des écrivains, je ne serai point fâché que vous ayez ici de quoi redresser l'histoire, si elle vient à s'écarter ou à se méprendre, faute de rapporter fidèlement, ou d'avoir bien pénétré mes projets & leurs motifs. Je vous les expliquerai sans déguisement, lors même que mes bonnes intentions n'auront pas été heureuses; persuadé qu'il est d'un petit esprit, &

qui se trompe ordinairement, de vouloir ne s'être jamais trompé, & que ceux qui ont assez de mérite pour réussir le plus souvent, trouvent quelque magnanimité à reconnoître leurs fautes.

Je ne fais si l'on doit mettre au nombre des miennes de n'avoir pas pris d'abord à moi-même la conduite de mon Etat. J'ai tâché, si c'en est une, de la bien réparer par les suites; & je puis hardiment vous assurer que ce ne fut jamais un effet ni de négligence ni de mollesse.

Tout enfant que j'étois, le seul nom des Rois fainéans & de leurs Maires du Palais me faisoit peine, quand on le prononçoit en ma présence. Mais il faut se représenter l'état des choses. Des agitations terribles par tout le Royaume avant & après ma Majorité. Une guerre étrangere, où ces troubles domestiques avoient fait perdre à la France mille & mille avantages. Un Prince

§ DISCOURS DE LOUIS XIV.

de mon sang & d'un très-grand nom à la tête des ennemis. Beaucoup de cabales dans l'Etat. Les Parlemens encore en possession & en goût d'une autorité usurpée. Dans ma Cour très-peu de fidélité sans intérêt, & par-là mes sujets en apparence les plus soumis, autant à charge & autant à redouter pour moi que les plus rebelles. Un Ministre rétabli malgré tant de factions, très-habile, très-adroit, qui m'aimoit & que j'aimois, qui m'avoit rendu de grands services, mais dont les pensées & les manieres étoient naturellement très-différentes des miennes ; que je ne pouvois toutefois contredire, ni lui ôter la moindre partie de son crédit, sans exciter peut-être de nouveau contre lui par cette image, quoique fausse, de disgrâce, les mêmes orages que l'on avoit eu tant de peine à calmer. Moi-même assez jeune encore, Majeur, à la vérité, de la majorité des Rois, que les loix de l'Etat ont
avan-

à MONSIEUR LE DAPHIN. 9

avancée pour éviter de plus grands maux, mais non pas de celle où les simples particuliers commencent à gouverner librement leurs affaires, qui ne connoissois entièrement que la grandeur du fardeau, sans avoir pu jusqu'alors connoître mes propres forces, préférant, sans doute dans le cœur, à toutes choses & à la vie même une grande & haute réputation, si je la pouvois acquérir, mais comprenant en même temps que mes premières démarches, ou en jetteroient les fondemens, ou m'en feroient perdre jusqu'à l'espérance.

Je ne laissois pas cependant de m'éprouver en secret, & sans confident, raisonnant seul & en moi-même, sur tous les événemens qui se présentoient; plein d'espérance & de joie quand je découvrois quelquefois que mes premières pensées étoient celles où s'arrêtoient à la fin les gens habiles & consommés; & persuadé au fond que je n'avois point été mis & con-

10 DISCOURS DE LOUIS XIV.

fervé sur le trône avec une si grande passion de bien faire, sans en devoir trouver les moyens. Enfin quelques années s'étant écoulées de cette sorte, la paix générale, mon mariage, mon autorité plus affermie, & la mort du Cardinal Mazarin, m'obligèrent à ne pas différer davantage ce que je souhaitois & que je craignois tout ensemble depuis si longtemps.

Je commençai à jeter les yeux sur toutes les diverses parties de l'Etat, & non pas des yeux indifférens, mais des yeux de Maître sensiblement touché de n'en voir pas une qui ne m'invitât & même pressât d'y porter la main, mais observant avec soin ce que le temps & la disposition des choses me pouvoient permettre. Le désordre regnoit partout. Ma Cour en général étoit encore assez éloignée des sentimens où j'espère que vous la trouverez. Les gens de qualité ou de service accoutumés aux négociations continuelles avec un Ministre

à MONSIEUR LE DAUPHIN. II

qui n'y avoit pas d'aversion, & à qui elles avoient été nécessaires, se faisoient toujours un droit imaginaire sur tout ce qui étoit à leur bienfiance. Nul Gouverneur de place qu'on n'eût peine à gouverner. Nulle demande qui ne fût mêlée d'un reproche du passé, ou d'un mécontentement à venir, qu'on vouloit laisser entrevoir & craindre. Les graces exigées & arrachées plutôt qu'attendues, & toujours tirées à conséquence de l'un à l'autre, n'obligeoient plus personne, & n'étoient bonnes qu'à maltraiter désormais ceux à qui on voudroit les refuser.

Les finances, qui donnent le mouvement & l'action à tout ce grand corps de la Monarchie, étoient entièrement épuisées, & à tel point qu'à peine y voyoit-on la de ressource. Plusieurs des dépenses les plus nécessaires & les plus privilégiées de ma Maison & de ma propre personne étoient retardées contre toute bienfé-

ance, ou soutenues par le seul crédit, dont les suites étoient à charge. L'abondance paroissoit en même temps chez les gens d'affaires, qui couvroient d'un côté leurs malversations par toute sorte d'artifices, & les découvroient de l'autre par un luxe insolent & audacieux, comme s'ils eussent appréhendé de me les laisser ignorer.

L'Eglise, après de longues disputes sur des matieres de l'Ecole, dont on avouoit que la connoissance n'étoit nécessaire à personne pour le salut, les différends s'augmentant chaque jour avec la chaleur & l'opiniâtreté des esprits, & se mêlant même sans cesse de nouveaux intérêts humains, étoit ouvertement menacée d'un schisme, par des gens d'autant plus dangereux qu'ils étoient d'un grand mérite s'ils en eussent été eux-même moins persuadés. Il ne s'agissoit plus seulement de quelques Docteurs particuliers & cachés, mais

d'Evêques établis dans leurs sieges, capables d'entraîner la multitude après eux, d'une grande réputation, & d'une piété digne en effet d'être révérée, tant qu'elle feroit suivie de soumission aux sentimens de l'Eglise. Le Cardinal de Retz, Archevêque de Paris, que des raisons d'Etat très-connues m'empêchoient alors de souffrir dans le Royaume, favorisoit cette secte naissante, & en étoit favorisé.

Le moindre défaut dans l'ordre de la Noblesse, étoit de se trouver mêlée d'un nombre infini d'usurpateurs sans aucun titre; ou avec un titre acquis à prix d'argent, sans aucun service. La tyrannie qu'elle exerçoit dans quelques-unes de mes provinces sur ses vassaux & sur ses voisins, ne pouvoit plus être soufferte, ni réprimée que par des exemples de sévérité & de rigueur. La fureur des duels, un peu modérée depuis l'exacte observation des derniers ré-

14 DISCOURS DE LOUIS XIV.

glements, sur quoi je m'étois toujours rendu inflexible, montrait seulement par la guérison déjà avancée d'un mal si invétéré, qu'il n'y en avoit point où il fallût désespérer du remède.

La Justice à qui il appartenoit de réformer tout le reste, me paroissoit elle-même la plus difficile à réformer. Une infinité de choses y contribuoient. Les charges remplies par le hasard & par l'argent, plutôt que par le choix & le mérite. Peu d'expérience dans une partie des Juges, & moins encore de fâveur. Les Ordonnances sur l'âge & sur le service éludées presque partout. La chicane établie par une possession de plusieurs siècles, fertile en inventions contre les meilleures loix; & ce qui la produit principalement, un peuple excessif vivant de procès & les cultivant comme son propre héritage, sans autre application que d'en augmenter & la durée & le nombre. Mon Conseil même, au lieu de régler les autres Jurisdic-

tions, ne les dérégloit que trop souvent par une quantité étrange d'Arrêts contraires, tous également donnés sous mon nom, & comme par moi-même; ce qui rendoit le désordre beaucoup plus honteux.

Tous ces maux ensemble, j'entends leurs suites & leurs effets, retomboient principalement sur le bas peuple, chargé d'ailleurs d'impositions, pressé de la misere en plusieurs lieux, incommodé en d'autres de sa propre oisiveté depuis la paix, & ayant un égal besoin d'être soulagé & occupé.

Parmi tant de difficultés, dont quelques-unes se présentoient comme insurmontables, trois considérations me donnoient courage. La première, qu'en ces sortes de choses il n'est pas au pouvoir des Rois, parce qu'ils sont hommes, & qu'ils ont à faire à des hommes, d'atteindre toute la perfection qu'ils se proposent, mais que cette impossibilité est une mau-

15 DISCOURS DE LOUIS XIV.

vaïse raison de ne pas faire ce que l'on peut. La seconde, qu'en toutes les entreprises justes & légitimes, le temps, l'action même, le secours du ciel ouvrent mille voies, & découvrent mille facilités qu'on n'attendoit pas. La dernière enfin, que le Ciel sembloit lui-même me promettre visiblement ce secours, disposant toutes choses au dessein qu'il m'inspireroit.

En effet tout étoit calme en tous lieux. Ni mouvement, ni crainte ou apparence de mouvement dans le Royaume, qui pût m'interrompre ou s'opposer à mes projets. La paix étoit établie avec mes voisins, vraisemblablement pour autant de temps que je le voudrois moi-même, par les dispositions où ils se trouvoient.

L'Espagne ne pouvoit se remettre si promptement de ses grandes pertes. Elle étoit non seulement sans finances, mais sans crédit, incapable d'aucun grand effort en matière d'argent

ni d'hommes. Occupée par la guerre de Portugal, qu'il m'étoit aisé de lui rendre plus difficile, & que la plupart des Grands du Royaume étoient soupçonnés de ne vouloir pas finir. Le Roi étoit vieux & d'une fanté douteuse. Il n'avoit qu'un fils en bas âge assez infirme. Lui & son Ministre Don Louis de Haro appréhendoient également tout ce qui pouvoit ramener la guerre, & elle n'étoit pas en effet de leur intérêt, ni par l'état de la Nation, ni par celui de la Maison Royale.

Je ne voyois rien à craindre de l'Empereur, choisi seulement parce qu'il étoit de la Maison d'Autriche, lié en mille sortes par une Capitulation avec les Etats de l'Empire, peu porté de lui-même à rien entreprendre, & dont les résolutions suivoient apparemment le génie, plutôt que l'âge & la dignité.

Les Electeurs qui lui avoient principalement imposé des conditions si

dures, ne pouvant douter de son repentiment, vivoient dans une défiance continuelle avec lui. Une partie des autres Princes de l'Empire étoient dans mes intérêts. La Suede ne pouvoit en avoir de véritables & de durables qu'avec moi. Elle venoit de perdre un grand Prince, & c'étoit assez pour elle de se maintenir dans ses conquêtes durant l'enfance de son nouveau Roi. Le Dannemarck affoibli par une guerre précédente avec elle, où il avoit été prêt à succomber, ne pensoit plus qu'à la paix & au repos. L'Angleterre respiroit à peine de ses maux passés, & ne tâchoit qu'à affermir le Gouvernement sous un Roi nouvellement rétabli, porté d'ailleurs d'inclination pour la France.

Toute la politique des Anglois & de ceux qui les gouvernoient, n'avoit alors pour but que deux choses; entretenir leur commerce, & abaisser

la Maison d'Orange. La moindre guerre leur nuisoit à l'un & l'autre, & leur principal support étoit en mon amitié.

Le Pape, seul en Italie, par un reste de son inimitié avec le Cardinal Mazarin, conservoit assez de mauvaise volonté pour les François. Mais elle n'alloit qu'à me rendre difficile ce qui dépendroit de lui, & qui m'étoit au fond peu considérable. Les voisins n'auroient pas suivi ses desseins, s'il en eût formé contre moi. La Savoye gouvernée par ma Tante, m'étoit très-favorable. Venise engagée dans la guerre contre le Turc, entretenoit avec soin mon alliance, & espéroit plus de mon secours que de celui des autres Princes Chrétiens. Le Grand-Duc s'allioit de nouveau avec moi par le mariage de son fils avec une Princesse de mon sang. En un mot les Potentats d'Italie, dont une partie m'étoient amis & alliés,

comme Parme , Modene & Mantoue , étoient trop foibles féparément pour me faire peine , & ni crainte ni efpérance ne les obligeoit à fe lier contre moi. Je pouvois même profiter de ce qui sembloit un défavantage , on ne me connoiffoit point encore dans le monde , mais auffi on me portoit moins d'envie qu'on n'a fait depuis ; on obfervoit moins ma conduite , & on penfoit moins à traverser mes deffeins.

C'eût été fans doute mal jouir d'une fi parfaite tranquillité , qu'on rencontreroit quelquefois à peine en plusieurs fiecles , que de ne la pas employer au feul ufage qui me la pouvoit faire eftimer. Loin donc d'écouter l'ardeur de l'âge , & de fouhaiter un peu plus d'affaires au dehors , je m'occupai du dedans. Mais comme la principale efpérance de toutes ces réformations étoit dans ma volonté , leur premier fondement étoit de rendre ma volonté bien ab-

folue par une conduite qui imprimât la soumission & le respect. Je voulus que la suite de mes actions fît connoître que pour ne rendre raison à personne, je ne m'en gouvernois pas moins par la raison. Et pour cela deux choses m'étoient absolument nécessaires, un grand travail de ma part, un grand choix de personnes qui pussent le seconder.

Quant au travail, il se pourra faire, mon Fils, que vous commenciez à lire ces Mémoires en un âge où l'on a bien plus accoutumé de le craindre que de l'aimer; trop content d'être échappé à la sujettion des précepteurs, & de n'avoir plus d'heure réglée, ni d'application longue & certaine.

Je ne vous avertirai pas seulement là-dessus que c'est toutefois par là qu'on regne, pour cela qu'on regne, & que ces conditions de la Royauté, qui pourront quelquefois vous sembler rudes & fâcheuses dans une si

grande place, vous paroïtroient douces & aisées, s'il étoit question d'y parvenir.

Il y a quelque chose de plus, mon Fils, & je souhaite que votre propre expérience ne vous l'apprenne jamais; rien ne vous fauroit être plus laborieux qu'une grande oisiveté. Si vous avez le malheur d'y tomber, dégoûté premièrement des affaires, puis des plaisirs, puis de l'oisiveté même, & cherchant partout inutilement ce qui ne se peut trouver, c'est-à-dire la douceur du repos & du loisir sans quelque fatigue & quelque occupation qui précède.

Je m'imposai pour loi de travailler régulièrement deux fois par jour, & deux ou trois heures à chaque fois avec diverses personnes, sans compter le temps que je passerois seul & en particulier, ni celui que je pourrois donner extraordinairement aux affaires extraordinaires, s'il en survenoit, n'y ayant pas un moment où

il ne fût permis de m'en parler, pour peu qu'elles fussent pressées : à la réserve des Ministres étrangers, qui trouvent quelquefois dans la familiarité qu'on leur permet, de trop favorables conjonctures, soit pour obtenir, soit pour pénétrer, & qu'on ne doit gueres écouter sans y être préparé.

Je ne puis vous dire quel fruit je recueillis bientôt de cette résolution. Je me sentis comme élever l'esprit & le courage. Je me trouvai tout autre. Je découvris en moi ce que je n'y connoissois pas, & me reprochai avec joie de l'avoir trop longtemps ignoré. Cette première timidité qu'un peu de jugement donne toujours, & qui d'abord me faisoit peine, surtout quand il falloit parler quelque temps, & en public, se dissipa en moins de rien. Il me sembla seulement alors que j'étois Roi, & né pour l'être. J'éprouvai enfin une douceur difficile à exprimer, & que vous ne connoi-

trez point vous-même qu'en la goûtant comme moi. Car il ne faut pas vous imaginer, mon Fils, que les affaires d'État soient comme quelques endroits obscurs & épineux des sciences qui vous auront peut-être fatigué, où l'esprit tâche à s'élever avec effort au dessus de sa portée, le plus souvent pour ne rien faire, & dont l'inutilité, du moins apparente, nous rebute autant que la difficulté. La fonction des Rois consiste principalement à laisser agir le bon sens, qui agit toujours naturellement & sans peine. Ce qui nous occupe est quelquefois moins difficile que ce qui nous amuseroit seulement; l'utilité fuit toujours. Un Roi, quelque habiles & éclairés que soient ses Ministres, ne porte point lui-même la main à l'ouvrage sans qu'il y paroisse. Le succès qui plaît en toutes les choses du monde, jusqu'aux moindres, charme en celle-ci, la plus grande de toutes. Nulle satisfaction n'égale celle
de

de remarquer chaque jour qu'on augmente la félicité des peuples , & qu'on avance les entreprises glorieuses dont on a formé soi-même le plan ou le dessein. Tout ce qui est le plus nécessaire à ce travail , est en même temps agréable : car c'est, mon fils, avoir les yeux ouverts sur toute la terre, apprendre à toute heure les nouvelles de toutes les Provinces & de toutes les Nations, le secret de toutes les Cours, l'humeur & le foible de tous les Princes & de tous les Ministres étrangers, pénétrer parmi nos sujets ce qu'ils nous cachent avec le plus de soin, découvrir les vues les plus éloignées de nos propres courtisans, leurs intérêts les plus obscurs qui viennent à nous par les intérêts contraires; & je ne fais enfin quel autre plaisir nous ne quitterions point pour celui-là, si la seule curiosité nous le donnoit.

Je me suis arrêté sur cet endroit à dessein, & beaucoup plus pour vous

B

que pour moi ; car en même temps que je vous ai découvert ces facilités & ces douceurs dans les plus grands soins de la Royauté, je n'ignore pas que je diminue d'autant l'unique, ou presque l'unique mérite que je puis avoir. Mais votre honneur, mon fils, m'est en cela plus cher que le mien ; & s'il arrive que Dieu vous appelle à gouverner avant que vous ayez pris cet esprit d'application & d'affaires dont je vous parle, la moindre déférence que vous puissiez rendre aux avis d'un père à qui j'ose dire que vous devez beaucoup en toutes sortes, est de faire d'abord & durant quelque temps, même avec contrainte, même avec dégoût, pour l'amour de moi qui vous en conjure, ce que vous ferez toute votre vie pour l'amour de vous-même, si vous avez une fois commencé.

Je commandai aux quatre Secrétaires d'Etat de ne plus rien signer du tout sans m'en parler ; au Sur-Inten-

dant de même; & qu'il ne se fit rien aux Finances, sans être enregistré dans un livre, qui me devoit demeurer, avec un extrait fort abrégé, où je pusse voir à tous momens & d'un coup d'œil l'état des fonds & des dépenses faites ou à faire.

Le Chancelier eut un pareil ordre, c'est-à-dire de ne rien sceller que par mon Commandement, hors les seules lettres de Justice, qu'on appelle ainsi parce que ce seroit une injustice de les refuser, étant nécessaires plus pour la forme que pour le fond des choses; & je laissai alors en ce nombre les offices & les rémissions aux cas manifestement graciabes, quoique j'aie depuis changé d'avis sur ce sujet, comme je vous le dirai en son lieu.

Je fis connoître qu'en quelque nature d'affaires que ce fût, il falloit me demander directement ce qui n'étoit que grace, & je donnai pour cela à tous mes sujets, sans distinction, la liberté de s'adresser à moi à toute

heure, de vive voix, où par placets.

Les placets furent d'abord en un très-grand nombre, qui ne me rebu-
ta pas néanmoins. Le desordre qui
avoit précédé en produisoit beau-
coup. La nouveauté & les espéran-
ces, ou vaines ou injustes, n'en at-
tiroient pas moins. On m'en don-
noit une grande quantité sur des pro-
cès que je ne pouvois ni ne devois
tirer de la Jurisdiction ordinaire pour
les faire juger devant moi. Mais
dans ces choses mêmes qui paroissoient
si inutiles, je découvrois de grandes
utilités. Je m'instruisois par-là en
détail de l'état de mes peuples : ils
voyoient que je pensois à eux, &
rien ne me gagnoit tant leurs cœurs.
L'oppression me pouvoit être repré-
sentée de telle sorte dans les Juris-
dictions ordinaires, que je trouvois à
propos de m'en faire informer davan-
tage pour y pourvoir extraordinairement
au besoin. Un exemple ou

deux de cette nature empêchoient mille maux semblables. Les plaintes même fausses & injustes retenoient mes officiers de donner lieu à de plus véritables & de plus justes.

Quant aux personnes qui devoient seconder mon travail, je resolus sur toutes choses de ne point prendre de premier Ministre : & si vous m'en croyez, mon fils, & tous vos successeurs après vous, le nom en fera pour jamais aboli en France ; rien n'étant plus indigne que de voir d'un côté toutes les fonctions, & de l'autre le seul titre de Roi.

Pour cela il étoit nécessaire de partager ma confiance & l'exécution de mes ordres, sans la donner toute entière à pas un ; appliquant ces diverses personnes à diverses choses, selon leurs divers talens, qui est peut-être le premier & le plus grand talent des Princes.

Je resolus même quelque chose de plus ; car afin de mieux réunir en moi

seul toute l'autorité de maître, encore qu'il y ait dans toute sorte d'affaires un certain détail où nos occupations & notre dignité même ne nous permettent pas de descendre ordinairement, je fis dessein, après que j'aurois choisi mes Ministres, d'y entrer quelquefois avec chacun d'eux, & quand il s'y attendroit le moins, afin qu'il comprît que j'en pourrois faire autant sur d'autres sujets, & à toutes les heures, outre que la connoissance de ce petit détail prise seulement quelquefois, & par divertissement plutôt que par règle, instruit peu à peu sans fatigue de mille choses qui ne sont pas inutiles aux résolutions générales, & que nous devrions savoir & faire nous-même, s'il étoit possible qu'un seul homme sçût tout & fît tout.

Il ne m'est pas aussi aisé de vous dire, mon fils, ce qu'il faut faire pour le choix de divers Ministres. La fortune y a toujours, malgré nous,

autant ou plus de part que la sagesse ; & dans cette part que la sagesse y peut pendre , le génie y peut beaucoup plus que le Conseil.

Ni vous , ni moi , mon fils , n'irons pas chercher pour ces fortes d'emplois ceux que leur éloignement ou que leur obscurité dérobent à notre vue , quelque capacité qu'ils puissent avoir. Il faut par nécessité se déterminer sur un petit nombre que le hasard nous présente , c'est-à-dire , qui se trouvent déjà dans les charges , & que leur naissance ou leur inclination ont attachés de plus près à nous.

Et pour cet art de connoître les hommes , qui vous fera si important , non seulement en ceci , mais en toutes les actions de votre vie , je vous dirai , mon fils , qu'il se peut apprendre , mais qu'il ne se peut enseigner.

Il est juste , sans doute , de donner beaucoup à la réputation générale & établie , parce que le public n'a

point d'intérêt, & qu'on lui impose difficilement pour longtems. C'est fagement fait d'écouter tout le monde, & de ne croire entièrement ceux qui nous approchent, ni sur leurs ennemis, hors le bien qu'ils font contraints d'y reconnoître, ni sur leurs amis, hors le mal qu'ils tâchent d'y excuser. Il est sage encore d'éprouver dans les petites choses ceux qu'on veut employer aux grandes. Mais l'abregé des préceptes pour bien distinguer les talens, les inclinations, & la portée de chacun, c'est que la besogne nous plaise assez pour nous rendre délicats sur le choix des ouvriers.

Dans le partage que je fis des emplois, les personnes dont je me servois le plus souvent pour les matières de conscience étoient mon Confesseur le Pere *Annat*, que j'estimois en particulier, pour avoir l'esprit droit & desintéressé, & ne se mêler d'aucune intrigue; l'Archevêque de Toulouse
(*Mar-*

(*Marca*) que je fis depuis Archevêque de Paris , homme d'un profond savoir & d'un esprit fort net ; l'Evêque de Rennes , parce que la Reine mère l'avoit souhaité ; & celui de Rodez , depuis Archevêque de Paris , qui avoit été mon précepteur.

Pour les affaires de la Justice , je les communiquai particulièrement au Chancelier , très-ancien Officier , reconnu généralement pour très-habile en ces matières. Je l'appellois aussi à tous les Conseils publics que je tenois moi-même , & particulièrement deux jours la semaine , avec les quatre Secrétaires d'Etat , pour les dépêches ordinaires du dedans du Royaume & pour les placets.

Je voulus même quelquefois assister au Conseil des parties , qu'il tient pour moi , & où il ne s'agit que de procès entre particuliers sur les Jurisdictions. Et si des occupations plus importantes vous en laissent le tems , vous ne ferez pas mal d'en

34 DISCOURS DE LOUIS XIV.

user quelquefois ainsi , pour exciter & animer à leur devoir par votre présence ceux qui le composent , & pour connoître par vous-même les Maîtres des Requêtes qui rapportent & opinent , d'où se prennent ordinairement les fujets pour les Intendances des Provinces , pour les Ambassades , & pour d'autres grands Emplois.

Mais à l'égard des intérêts les plus importants de l'Etat , où le petit nombre de têtes est à desirer , parce qu'ils demandent le secret , ne voulant pas les confier à un seul Ministre , les trois que j'ai crû y pouvoir servir le plus utilement , furent le Tellier , Fouquet , & Leonne.

La charge de Secrétaire d'Etat exercée vingt ans par le Tellier , avec beaucoup d'attachement & d'affiduité , lui donnoit une fort grande connoissance des affaires. On l'avoit employé de tout temps en celles de la dernière confiance. Le Cardinal Mazarin m'avoit souvent dit que dans

les occasions les plus délicates il avoit reconnu sa suffisance & sa fidélité. Je l'avois aussi remarqué moi même. Il avoit une conduite sage, précautionnée, & modeste, dont je faisois état.

Lionne avoit le même témoignage du Cardinal Mazarin, par qui il avoit été formé. Je savois que nul autre de mes sujets n'avoit été plus souvent employé que lui aux négociations étrangères, ni avec plus de succès. Il connoissoit les diverses Cours de l'Europe, parloit & écrivoit facilement plusieurs langues, avoit des belles lettres, l'esprit aisé, souple & adroit, propre à cette sorte de traités avec les Etrangers.

Pour Fouquet, on pourra trouver étrange que j'aye voulu me servir de lui, quand on saura que dès ce temps-là ses voleries m'étoient connues. Mais je savois qu'il avoit de l'esprit, & une grande connoissance du dedans de l'Etat; ce qui me faisoit imaginer

que, pourvu qu'il avouât ses fautes passées, & qu'il me promît de se corriger, il pourroit me rendre de bons services. Cependant pour prendre avec lui mes sûretés, je lui donnai dans les finances Colbert pour **Contrôleur**, sous le titre d'**Intendant**. Colbert étoit homme en qui je prenois toute la confiance possible, parce que je savois qu'il avoit beaucoup d'application, d'intelligence & de probité, & je le commis dès-lors pour tenir ce Registre des fonds dont je vous ai parlé.

J'ai su depuis que le choix de ces trois Ministres avoit été considéré diversément dans le monde, suivant les divers intérêts dont le monde est partagé; mais pour connoître si je pouvois faire mieux, il n'y a qu'à considérer les autres sujets à qui j'aurois pu donner la même place.

Le Chancelier étoit véritablement habile, mais plus dans les affaires de Justice, comme j'ai dit, que dans

celles d'Etat. Je le connoissois fort affectionné à mon service , mais il étoit en réputation de n'avoir pas toute la fermeté nécessaire. Son âge , & les continuelles occupations d'une charge si laborieuse , le pouvoient rendre moins assidu & moins propre à me suivre par-tout où les besoins du Royaume & les guerres étrangères me pouvoient porter , d'ailleurs sa place de premier Officier du Royaume & de Chef de tous les Conseils , étoit si grande d'elle-même , qu'étant jointe à l'intime participation des affaires secrètes , elle sembloit faire , du moins en ce temps-là , un de mes Ministres trop grand , & l'élever au dessus des autres ; ce que je ne voulois pas.

Le Comte de Brienne , Secrétaire d'Etat , qui avoit le Département des Etrangers , étoit vieux , présumant beaucoup de foi , & ne pensant d'ordinaire les choses , ni selon mon sens , ni selon la raison.

Son fils qui avoit la survivance de

la charge sembloit avoir intention de bien faire ; mais il étoit si jeune que bien loin de prendre ses avis sur mes autres intérêts , je ne pouvois même lui confier la fonction du sien , dont Lionne faisoit la plus grande partie.

La Vrillière & du Plessis étoient de bonnes gens , mais dont les lumières paroissent seulement proportionnées à l'exercice de leurs charges , dans lesquelles il ne tomboit rien de bien important.

J'aurois pu , sans doute , jeter les yeux sur des gens de plus haute considération , mais non pas qui eussent eu plus de capacité que ces trois , & ce petit nombre comme je vous l'ai dit , me paroissoit meilleur qu'un plus grand.

Pour vous découvrir même toute ma pensée , il n'en étoit pas de mon intérêt de prendre des sujets d'une qualité plus éminente. Il falloit avant toutes choses établir ma propre répu-

tation, & faire connoître au public par le rang même d'où je les prenois, que mon intention n'étoit pas de partager mon autorité avec eux. Il m'importoit qu'ils ne conçussent pas eux-mêmes de plus hautes espérances que celles qu'il me plaîroit de leur donner: ce qui est plus difficile aux gens d'une grande naissance; & ces précautions, m'étoient tellement nécessaires, qu'avec cela même le monde fut assez longtemps à me bien connoître.

Plusieurs se persuadoient que dans peu quelqu'un de ceux qui m'approchoient, s'empareroit de mon esprit & de mes affaires. La plupart regardoient l'affiduité de mon travail comme une chaleur qui devoit bientôt se ralentir; & ceux qui vouloient en juger plus favorablement attendoient à se déterminer par les fuites.

Le tems a fait voir ce qu'il en falloit croire, & c'est ici la dixième année que je marche, comme il me

40 DISCOURS DE LOUIS XIV.

semble , assez constamment dans la même route , ne relâchant rien de mon application , informé de tout , & écoutant mes moindres sujets , sachant au vrai le nombre & la qualité de mes troupes & l'état de mes places , donnant incessamment mes ordres pour tous leurs besoins , traitant immédiatement avec les Ministres étrangers , recevant & lisant les dépêches , faisant moi-même une partie des réponses , & donnant à mes secrétaires la substance des autres , réglant la recette & la dépense de mon Etat , me faisant rendre compte directement par ceux que je mets dans les emplois importans ; tenant mes affaires aussi secrètes qu'il est possible , distribuant les graces par mon propre choix , & retenant , si je ne me trompe , ceux qui me servent , quoique comblés de bienfaits pour eux-mêmes & pour les leurs , dans une modestie fort éloignée de l'élévation & du pouvoir des premiers Ministres.

L'observation que l'on fit à loisir de toutes ces choses, commença sans doute à donner quelque opinion de moi dans le monde, & cette opinion n'a pas peu contribué au succès des affaires que j'ai entreprises depuis, rien ne faisant de si grands effets en si peu de temps que la réputation du Prince.

Mais ne vous trompez pas, mon fils, comme tant d'autres, & ne pensez pas qu'il soit tems de l'établir quand il faut s'en servir. On ne la met point sur pied avec les Armées, & l'on auroit beau ouvrir ses trésors pour l'acquérir. Il faut y avoir pensé auparavant, & ce n'est même qu'une possession assez longue qui nous en assure.

J'avois dès les premières années assez de sujet apparemment d'être content de ma conduite ; mais les applaudissemens que cette nouveauté m'attiroit, ne laissoient pas de me donner une continuelle inquiétude,

par la crainte que j'avois, & dont je ne suis pas encore tout-à-fait exempt, de ne les pas assez bien mériter.

On vous dira dans quelle défiance j'ai vécu là-dessus avec mes Courtisans, & combien de fois, éprouvant leur génie, je les ai engagés à me louer des choses mêmes que je pensois avoir mal faites, pour le leur reprocher aussitôt après, & les accoutumer à ne me point flatter.

Mais quelque obscures que puissent être leurs intentions, je vous enseignerai, mon fils, un moyen aisé de profiter de tout ce qu'ils diront à votre avantage, c'est de vous examiner secrètement vous-même, & d'en croire votre propre cœur plus que leurs louanges; les prenant toujours suivant l'humeur de ceux qui vous parleront, ou pour un reproche malin de quelque défaut opposé, ou pour une exhortation secrète à ce que vous ne sentirez pas en vous; persuadé de plus, quand même vous pen-

feriez les mériter , que vous n'en avez pas encore assez fait , que la réputation ne peut se conserver , à moins qu'elle n'aille en croissant , & que la gloire enfin n'est pas une maîtresse qu'on puisse jamais négliger , ni être digne de ses premières faveurs , si l'on n'en souhaite toujours de nouvelles.

Fin de la Première Partie.



SECONDE PARTIE.

LES dispositions générales dont je vous ai parlé m'occupèrent tout le mois de Mars ; car le Cardinal Mazarin n'étoit mort que le 9. Et bien que durant sa maladie qui fut longue, & même quelque tems auparavant, j'eusse observé avec plus de soin que jamais l'état des choses, je ne crus pas devoir toucher au détail des affaires qu'après m'en être fait rendre compte en particulier, par chacun de ceux qui en avoient été chargés avec lui. Je voulus savoir d'eux quelles vues ils avoient eues jusqu'alors, ou croyoient qu'on devoit avoir pour l'avenir.

Il m'a semblé nécessaire de vous le marquer, mon fils, de peur que par un excès de bonne intention dans votre première jeunesse, & par l'ar-

deur même que ces mémoires pourront exciter en vous, vous ne veniez à confondre ensemble deux choses très-différentes, je veux dire gouverner soi-même, & n'écouter aucun conseil, qui feroit une autre extrémité aussi dangereuse que celle d'être gouverné. Les particuliers les plus habiles prennent avis d'autres personnes habiles, dans leurs petits intérêts: que fera-ce des Rois qui ont en main l'intérêt public, & dont les résolutions font le bien ou le mal de toute la terre? Ils ne devroient rien résoudre sans appeller, s'il étoit possible, tout ce qu'il y a de plus éclairé, de plus raisonnable, & de plus sage parmi leurs sujets. Puisque la nécessité nous réduit à un petit nombre de personnes choisies entre les autres, c'est un secours qu'il ne faut pas du moins négliger.

Vous éprouverez de plus, mon fils, ce que je reconnus bientôt, qu'en parlant de nos affaires, quand

nulle autre considération ne nous en doit empêcher , nous n'apprenons pas seulement beaucoup d'autrui , mais notre esprit acheve , pour ainsi dire , ses propres pensées en les mettant au dehors. Il les gardoit auparavant confuses , imparfaites , & seulement ébauchées ; mais échauffé par l'entretien , qui le porte insensiblement d'objet en objet , il trouve dans les difficultés mêmes qu'on lui oppose , mille nouveaux expédiens. D'ailleurs , notre élévation nous éloigne en quelque sorte de nos peuples , dont nos Ministres sont plus proches ; capables de voir par conséquent mille particularités que nous ignorons , & sur lesquelles il faut néanmoins se déterminer. Ajoutez l'âge , l'expérience , l'étude , la facilité qu'ils ont , & que nous n'avons pas , de prendre les lumières de quelques inférieurs , qui prennent eux-mêmes celles des autres , de degré en degré jusqu'aux moindres. Mais quand , dans les occa-

sions importantes, ils nous ont rapporté tous les partis & toutes les raisons contraires, tout ce qu'on fait ailleurs en pareil cas, tout ce qu'on a fait autrefois, & tout ce qu'on peut faire aujourd'hui, c'est à nous, mon fils, à choisir ce qu'il faut faire en effet; & ce choix-là, j'oserai vous dire que, si nous ne manquons ni de sens ni de courage, nul autre ne le fait mieux que nous: car la décision a besoin d'un esprit de maître, & il est sans comparaison plus facile de faire ce que l'on est, que d'imiter ce que l'on n'est pas.

Que si l'on remarque presque toujours quelque différence entre les lettres particulières que nous nous donnons la peine d'écrire nous-mêmes, & celles que nos secrétaires les plus habiles écrivent pour nous, découvrant en ces dernières je ne fais quoi de moins naturel, & l'inquiétude d'une plume qui craint éternellement d'en faire trop ou trop peu, ne

doutez pas que dans les affaires de plus grande conséquence la différence ne soit encore plus grande entre nos propres résolutions, & celles que nous laisserons prendre à nos Ministres sans nous. Plus ils feront habiles plus ils hésiteront par la crainte des événemens, dont ils sentent qu'ils seront chargés. Ils s'embarassent quelquefois longtemps de difficultés qui ne nous arrêteroient pas un moment. La sagesse veut qu'en certaines rencontres on donne beaucoup au hasard: la raison elle-même conseille alors de suivre je ne fais quels mouvemens presque aveugles qui sont au dessus de la raison, & qui semblent venir du ciel; mouvemens connus de tous les hommes, mais de plus grand poids, sans doute, dans ceux que le ciel a placés lui-même aux premiers rangs. De dire quand c'est qu'il faut se défier de ces mouvemens, ou s'y abandonner, personne ne le peut; ni livres, ni règles,

gles, ni expérience, ni l'enseignement; on ne peut avoir pour guide qu'une certaine justesse & une certaine hardiesse d'esprit, toujours plus libres en celui qui ne doit compte de ses actions à personne.

Quoi qu'il en soit, pour ne revenir plus sur ce sujet, aussitôt que j'eus commencé à tenir cette conduite avec mes Ministres, je connus fort bien, non pas tant à leurs discours qu'à un certain air de vérité qui se fait distinguer de la flatterie, comme une personne vivante de la plus belle statue, & il me revint depuis par plusieurs voies non suspectes, qu'ils n'étoient pas seulement satisfaits, mais en quelque sorte surpris de me voir dans les affaires les plus difficiles, sans m'attacher précisément à leurs avis, & sans affecter non plus de m'en éloigner, prendre aussi facilement mon parti, & le plus souvent celui que la suite des choses montrait clairement avoir été le meilleur. Ils

C



virent assez dès-lors qu'ils feroient toujours auprès de moi ce que doivent être des Ministres, & rien de plus. Ils n'en furent que plus contents d'un emploi où ils trouvoient avec mille autres avantages une sûreté entière en faisant leur devoir, rien n'étant plus dangereux à ceux qui occupent de pareils postes, qu'un Roi qui dort ordinairement pour s'éveiller de tems en tems, comme en surfaut, après avoir perdu la suite des affaires; & qui, dans cette lumière trouble & confuse, s'en prend à toute le monde des mauvais succès, des cas fortuits, ou des fautes dont il se devoit accuser lui-même.

Après m'être ainsi pleinement instruit par des entretiens particuliers avec eux, j'entrai plus hardiment en matière. Rien ne me sembloit plus pressé que de soulager mes peuples. La misère des provinces & la compassion que j'en avois, me sollicitoient puissamment. L'état de mes finan-

ces, tel que je vous l'ai représenté, sembloit s'y opposer, & conseiller en tout cas de différer: mais il faut toujours se hâter de faire le bien. Il n'y avoit pas moyen de soutenir plus longtemps le nom même de la paix, sans qu'il fût suivi d'aucune douceur, qui donnât du moins de meilleurs espérances. Je passai donc par dessus toute autre considération, & en attendant plus de soulagement, je remis d'abord trois millions sur les Tailles de l'année suivante, déjà réglées, & dont on alloit faire l'imposition.

Je renouvelai en même temps, mais avec dessein de les faire mieux observer qu'auparavant, comme je l'ai fait aussi, les defenses de l'or & de l'argent sur les habits, & de mille superfluités étrangères, qui étoient une autre espèce de charge & de contribution volontaire en apparence, forcée en effet, que mes sujets, & surtout les plus qualifiés, payoient tous les jours aux Nations voisines,

ou pour mieux dire , au luxe & à la vanité.

Il falloit par mille raisons , & même pour se préparer aux reformati-
ons de la Justice, qui en avoit tant
de besoin , diminuer l'autorité des
principales compagnies qui , sous pré-
texte que leurs jugemens font sans ap-
pel, & comme on parle, souverains
& en dernier ressort, ayant pris peu
à peu le nom de Cours souveraines,
se regardoient comme autant de sou-
verainetés separées & indépendantes.
Je fis connoître que je ne souffrirois
plus leurs entreprises ; & pour en
donner l'exemple, la Cour des Aydes
de Paris ayant commencé la première
à s'écartier du devoir en quelque ma-
tière de sa Jurisdiction, j'en exilai
quelques officiers les plus coupables,
croyant que ce remede bien employé
d'abord, m'empêcheroit, comme en
effet je l'ai éprouvé, d'en avoir sou-
vent besoin dans les suites.

Auffitôt après je leur fis encore

mieux entendre mes intentions par un Arrêt folemnel de mon Conseil d'en haut. Car il est bien vrai que ces Compagnies n'ont rien à ordonner l'une à l'autre dans leurs divers ressorts réglés par les Loix & par les Edits ; & cela suffisoit autrefois pour les faire vivre en paix ; ou s'il survenoit quelques différends entr'elles, surtout dans les affaires des particuliers, ils étoient si rares & si peu embarrassés de procédures, que les Rois eux-mêmes les termineroient d'un seul mot, le plus souvent en se promenant, sur le rapport des Maîtres des Requêtes, alors aussi en très-petit nombre, jusqu'à ce que les affaires s'augmentant dans le Royaume, & la chicanne encore plus qu'elles, ce soin fut principalement confié au Chancelier de France & au Conseil des parties dont je vous ai déjà parlé, Tribunal qui doit être autorisé nécessairement pour régler ces autres Compagnies sur leurs juridictions, & mé-

me pour toutes les autres affaires, dont nous jugeons quelquefois à propos, par des raisons de l'utilité publique & de notre service, de lui attribuer extraordinairement la connoissance, en l'ôtant à ces Compagnies qui ne la tiennent, elles-mêmes, que de nous.

On leur avoit quelquefois entendu dire qu'elles ne connoissoient point d'autre volonté du Roi que celle qui étoit dans les Ordonnances & dans les Edits vérifiés. Je leur défendi à toutes en général par cet Arrêt, d'en donner jamais de contraires à ceux de mon Conseil, sous quelque prétexte que ce pût être, soit de leur Jurisdiction, soit du droit des particuliers. Je leur ordonnai, quand elles croiroient qu'on auroit blessé l'un ou l'autre, de s'en plaindre à moi, & de recourir à mon autorité; celle que je leur avois confiée n'étant que pour faire justice à mes sujets, & non pas pour se faire justice elles-

mêmes, qui est une partie de la souveraineté, tellement unie avec la Couronne, & tellement propre au Roi seul, qu'elle ne peut être communiquée à nul autre.

Presqu'en même temps je fis une chose qui paroïssoit même trop hardie, tant la Robe s'en étoit fait accroire jusqu'alors, & tant les esprits étoient pleins encore de cette considération qu'elle avoit acquise dans les derniers troubles, en abusant de son pouvoir. Je reduisis à deux quartiers, au lieu de trois, toutes les nouvelles augmentations de gages, qui étoient aliénation de mon revenu, faites à très-vil prix durant la guerre, consommant le plus beau de mes fermes, mais dont les Officiers des Compagnies avoient acquis la meilleure partie, ce qui faisoit que l'on regardoit comme une grande entreprise de les choquer d'abord si rudement dans leurs intérêts les plus sensibles. Mais le fond de cette af-

faire étoit juste ; car deux quartiers étoient encore beaucoup pour ce qu'ils en avoient payé. Je trouvai à propos de leur témoigner qu'on ne craignoit rien de leur chagrin ; que les temps étoient changés ; & ceux qui par divers intérêts eussent souhaité que ces Compagnies s'emportassent, apprirent de leur soumission, au contraire, celle qu'ils me devoient.

Je ne veux pas, mon fils, que vous me donniez, comme auront pû faire ceux qui me connoissent moins, des motifs d'aigreur, de haine & de vengeance pour tout ce qui s'étoit passé durant la Fronde, où l'on ne peut pas nier que ces Compagnies ne se soient souvent fort oubliées & jusqu'à d'étranges extrémités.

Mais, en premier lieu, ce ressentiment qui paroît d'abord si juste, le feroit peut-être un peu moins à l'examiner de près. Elles sont rentrées d'elles-mêmes, & sans violence, dans

le devoir ; les bons ferviteurs ont ramené les mauvais ; pourquoi imputer à tout le corps les fautes d'une partie, plutôt que les services qui ont prévalu, & par où l'on a fini ? Il faudroit plutôt oublier l'un en faveur de l'autre, & se souvenir seulement qu'à relire les histoires, à peine y a-t-il un ordre du Royaume, Eglise, Noblesse, 'Tiers-Etat', qui ne soit tombé quelquefois en des égaremens terribles dont il est revenu.

Par dessus cela, mon fils, quoique les Rois soient hommes en pareil cas, je ne crains pas de vous dire qu'ils le sont un peu moins quand ils sont véritablement Rois, parce qu'une passion maîtresse & dominante, qui est celle de leur intérêt, de leur grandeur, & de leur gloire, étouffe dans leur cœur les autres passions. Cette douceur qu'on se figure dans la vengeance n'est presque pas faite pour nous. Un simple particulier aura peine à l'exercer sur un en-

nemi tout-à-fait abattu, & qui ne s'en peut jamais relever. Pour nous, mon fils, nous ne sommes presque jamais en cet état du milieu, où l'on prend plaisir de se venger: car nous pouvons tout, sans difficulté; ou bien nous nous trouvons au contraire en certaines conjonctures délicates & difficiles, qui ne veulent pas que nous éprouvions quel est notre pouvoir.

Jamais le ressentiment & la colère des Rois sages & habiles ne doivent donc être que justice & que prudence. L'élévation trop grande des Parlemens avoit été dangéreuse à tout le Royaume durant ma Minorité: il falloit les abaisser; moins pour le mal qu'ils avoient fait que pour celui qu'ils pouvoient faire à l'avenir. Leur autorité, tant qu'on la regardoit comme opposée à la mienne, quelque bonnes que fussent leurs intentions, produisoit de très-mauvais effets dans l'Etat: il étoit donc juste que l'utilité publique l'emportât sur tout le reste. Il
fal-

falloit réduire les choses dans leur ordre légitime & naturel, quand même, ce que j'ai évité néanmoins, il eût fallu ôter à ces corps ce qui leur avoit été donné autrefois; comme le peintre ne fait aucune difficulté d'effacer lui-même ce qu'il aura fait de plus hardi & de plus beau, toutes les fois qu'il le trouve plus grand qu'il ne faut, & dans quelque disproportion visible avec tout le reste de l'ouvrage.

Mais je fais, mon fils, & je puis vous protester sincèrement que je n'ai d'ailleurs ni aversion ni aigreur dans l'esprit pour mes officiers de justice. Au contraire, si la vieillesse est vénérable dans les hommes, elle me le paroît davantage encore dans ces Corps si anciens. Je suis persuadé qu'en nulle autre partie de l'Etat le travail n'est peut-être plus grand, ni les récompenses moindres. J'ai pour eux toute l'affection & toute la considération que je dois, & vous, mon

filz , qui , selon toute apparence , les trouverez encore plus éloignés de ces vaines prétentions d'autrefois , vous devez pratiquer avec d'autant plus de soin ce que je fais tous les jours moi-même ; je veux dire leur témoigner de l'estime dans les occasions , en connoître les principaux sujets & ceux qui ont le plus de mérite , faire voir que vous les connoissez , les considérer , eux & leurs familles , dans la distribution des emplois & des bénéfices , favoriser leurs desseins quand ils voudront s'attacher plus particulièrement à vous , les accoutumer enfin par de bons traitemens & des paroles honnêtes à vous voir quelquefois , au lieu qu'il y a eu un temps où une partie de leur intégrité étoit de ne pas approcher du Louvre , & cela non pas par mauvais dessein , mais par la fausse imagination d'un prétendu intérêt du peuple , opposé à celui du Prince , & dont ils se faisoient les défenseurs , sans considérer

que ces deux intérêts ne font qu'un, que la tranquillité des sujets ne se trouve qu'en l'obéissance, qu'il y a toujours moins de mal pour le public à supporter qu'à contrôler même le mauvais gouvernement des Rois dont Dieu seul est le Juge, & que ce qu'ils semblent faire contre la loi commune est fondée le plus souvent sur la raison d'Etat qui est la première des loix, mais la plus inconnue & la plus obscure à tous ceux qui ne gouvernent pas.

Jusqu'aux moindres démarches, tout étoit important pour faire voir en ces commencemens à la France quel seroit l'esprit de mon Règne. J'étois blessé de la manière dont on s'étoit accoûtumé à traiter avec le Prince, ou plutôt avec le Ministre, mettant toujours en condition ce qu'il falloit attendre de ma justice ou de ma bonté. L'assemblée du Clergé qui avoit duré longtems dans Paris, différoit à l'ordinaire de se séparer,

comme je l'avois témoigné fouhaiter, jusqu'à l'expédition de certains Edits qu'elle avoit demandés avec instance. Je lui fis entendre qu'on n'obtenoit plus rien par ces fortes de voies ; elle se sépara, & ce fut alors seulement que les Edits furent expédiés.

En ce même temps, la mort du Duc d'Epéron fit vaquer la charge de Colonel Général de l'Infanterie Françoise. Son Frère, le premier Duc d'Epéron, élevé par la faveur de Henri troisième, avoit porté cette charge aussi haut que son ambition l'avoit voulu. Le pouvoir en étoit infini. La nomination des Officiers qu'on y avoit attachée, donnant moyen à celui qui la possédoit de mettre partout des créatures, le rendoit plus maître que le Roi même des principales forces de l'Etat. Je trouvai à propos de la supprimer, quoique j'eusse déjà retranché auparavant de ce grand pouvoir, par diverses

voies, tout ce que la bienfiance & le temps m'avoient permis.

Quant aux Gouverneurs des places qui abusoient si souvent eux-mêmes de leur pouvoir, je leur ôtai premièrement le fonds des contributions qu'on leur avoit abandonné durant la guerre, sous prétexte de pourvoir à la sûreté de leurs places, sans attendre le secours des finances, & de les tenir en bon état; mais qui allant à des sommes immenses pour des particuliers, les rendoit trop puissans & trop absolus. Je renouvelai en second lieu insensiblement, & peu à peu, toutes les garnisons, ne souffrant plus qu'elles fussent composées comme auparavant de troupes, qui étoient dans leur dépendance, mais d'autres, au contraire, qui ne connoissoient que moi. Et ce qu'on n'eût osé proposer ni penser quelques mois auparavant, s'exécuta alors sans peine & sans bruit, chacun attendant & recevant en effet de moi des ré-

compenses plus légitimes & plus justes en faisant son devoir.

Je fis cependant continuer à Bordeaux les fortifications du château Trompette, & à Marseille le bâtiment de la Citadelle, non que je craignisse rien alors de ces deux villes ; mais pour la sûreté de l'avenir, & pour servir d'exemple à toutes les autres. Il n'y avoit aucun mouvement dans le Royaume, mais tout ce qui approchoit tant soit peu de la desobéissance, comme en quelques occasions à Montauban, à Dieppe, en Provence, à la Rochelle, étoit d'abord réprimé & châtié. La paix & les troupes que j'avois résolu d'entretenir toujours en bon nombre, m'en donnoient assez de moyens. Je crus enfin, mon fils, qu'en l'état des choses, un peu de sévérité étoit la plus grande douceur que je pouvois avoir pour mes peuples ; une disposition contraire leur devant produire par elle-même, & par ses conséquences, un

nombre infini de maux. Car aussitôt qu'un Roi se relâche sur ce qu'il a commandé, l'autorité périt, & le repos avec elle. Ceux qui voyent le Prince de plus près, connoissant les premiers sa foiblesse, sont aussi les premiers à en abuser: après eux, ceux du second rang, & ainsi dans les autres de suite, pour tous ceux qui ont en main quelque forte de pouvoir. Tout tombe sur la plus basse partie, opprimée par-là de mille & mille petits tyrans, au lieu d'un Roi légitime, dont la seule indulgence néanmoins a fait tout ce desordre.

Le mariage de ma Cousine d'Orléans s'accomplit en ce temps-là. Je la dotai de mes deniers, & la fis conduire à mes dépens jusques dans les Etats de son beau-pere. Deux autres mariages plus importans méritent qu'on vous en parle.

Celui de mon Frère avec la Sœur du Roi d'Angleterre avoit été terminé au mois de Mars. J'en avois été

fort aise, même par des raisons d'Etat. Car mon alliance avec cette Nation sous Cromwel avoit comme frappé le dernier coup dans la guerre d'Espagne, reduisant les ennemis à ne pouvoir plus defendre les pays bas, & par conséquent à m'accorder, si je l'eusse voulu, même de plus grands avantages qu'ils ne firent par le traité des Pyrennées. Les affaires avoient depuis changé de face en Angleterre; Cromwel étoit mort, & le Roi rétabli. Les Espagnols se preparant des ressourcés pour la Flandre en cas de rupture avec moi, & n'esperant rien alors de la Hollande, songeoient sur toutes choses, à mettre ce Prince dans leurs intérêts. Le mariage de mon Frere servoit à le retenir dans les miens. Mais celui que je resolus de proposer pour ce Roi lui-même, de la Princesse de Portugal, sembloit le devoir ôter entièrement à l'Espagne, & faire en ma faveur deux autres effets très-confidé-

rables. Le premier de soutenir les Portugais, que je voyois bientôt en danger de succomber sans cela. Le second de me donner plus de moyens de les assister moi-même, si je le jugeois nécessaire, nonobstant le traité des Pyrennées qui me le défendoit.

Je toucherai ici, mon fils, un endroit peut-être aussi délicat que pas un autre dans la conduite des Princes. Je suis bien éloigné de vouloir vous enseigner l'infidélité, & je crois avoir fait voir depuis peu à toute l'Europe dans la Paix d'Aix la Chapelle, quel état je faisois d'une parole donnée, en la préférant uniquement à tous mes plus grands intérêts. Mais il y a ici quelque distinction à faire, que le jugement, l'équité & la conscience font beaucoup mieux qu'aucun discours.

Les deux Couronnes de France & d'Espagne sont telles aujourd'hui & depuis longtemps dans le monde,

qu'on ne peut élever l'une fans abaisser l'autre. Cela fait entr'elles une jalousie, qui leur est, si je l'ose dire, essentielle, & une espece d'inimitié permanente, que les Traités, peuvent couvrir, mais qu'ils n'éteignent jamais, parce que le fondement en demeure toujours, & que l'une d'elles travaillant contre l'autre, ne croit pas tant nuire à autrui que se maintenir & se conserver soi-même; devoir si naturel qu'il emporte facilement tous les autres.

Et à dire la vérité fans déguisement; elles n'entrent jamais ensemble qu'avec cet esprit dans aucun traité, quelques clauses spécieuses qu'on y mette d'union, d'amitié, de se procurer reciproquement toutes sortes d'avantages. Le véritable Sens, que chacun entend fort bien de son côté, par l'expérience de tant de siècles, est qu'on s'abstiendra de toutes sortes d'hostilités, & de toutes demonstrations publiques de mauvaise volonté.

Car pour les infractions secrètes, & qui n'éclatent point, chacun les attend de l'autre par le principe naturel que j'ai dit, & ne promet le contraire qu'au même sens que l'autre le promet. Ainsi l'on pourroit dire qu'en se dispensant également d'observer les traités à la rigueur, on n'y contrevient point, parce qu'on n'en a point pris les paroles à la lettre.

Les Espagnols nous en ont les premiers montré l'exemple. Car en quelque profonde paix qu'on ait été avec eux, ont-ils jamais manqué à fomenter nos desordres domestiques, & nos guerres civiles? La qualité de Catholiques par excellence les a-t-elle empêchés en aucun temps de fournir de l'argent sous main aux Huguenots rebelles? Ils accueillent sans cesse, avec soin, avec dépense, tout ce qui se retire mécontent de ce pays-ci, jusqu'à des personnes de néant & de nulle considération, non qu'ils ignorent ce qu'elles font, mais pour mon-

trer par-là à celles qui valent mieux ce qu'on feroit en leur faveur. Je ne pouvois pas douter enfin qu'ils n'eussent violé les premiers, & en mille fortes, le traité des Pyrennées, & j'aurois cru manquer à ce que je dois à mes Etats, si en l'observant plus scrupuleusement qu'eux, je leur laissois librement ruiner le Portugal, pour retomber ensuite sur moi avec toutes leurs forces, & me redemander, en troublant la paix de l'Europe, tout ce qu'ils m'avoient cédé par ce même traité.

Rien ne m'empêchoit, selon ces principes, de secourir la Couronne de Portugal dans le cas de nécessité, secrètement, avec modération; ce qui se pouvoit plus commodément par l'interposition & sous le nom du Roi d'Angleterre, s'il étoit une fois Beau-Frère de celui de Portugal. Je n'oubliai donc rien pour le porter à cette alliance. Et parce que c'est une Cour où l'on fait d'ordinaire beau-

coup par l'argent, que les Ministres de cette Nation ont été en général fort souvent accusés d'être pensionnaires d'Espagne, & que le Chancelier Hyde, très-habile homme pour le dedans du Royaume paroïssoit alors avoir une fort grand pouvoir sur l'esprit du Roi, je liai avec lui en particulier, une négociation très-secrète, dont mon Ambassadeur même en Angleterre ne favoit rien. Je lui envoyai diverses fois un homme d'esprit qui en étoit connu, & qui sous prétexte d'acheter du plomb pour mes Bâtimens, avoit des lettres de crédit jusqu'à cinq-cens mille livres, qu'il offrit de ma part à ce Ministre, sans lui demander autre chose que son amitié. Il refusa l'offre, avec d'autant plus de mérite, qu'en même temps il avoua à cet envoyé qu'il étoit lui-même d'avis du mariage de Portugal pour l'intérêt du Roi son maître, à qui il le fit après cela parler en secret.

Les Espagnols lui faisoient proposer de leur côté la Princesse de Parme, qu'ils offroient de doter à leurs dépens, comme une Infante : puis, quand j'eus fait rejeter cette proposition, la fille du Prince d'Orange avec les mêmes avantages, sans se souvenir alors de leur grand zèle pour la Foi, & que donner à cet Etat une Reine protestante, c'étoit ôter aux Catholiques la seule consolation & le seul support qu'ils y peuvent esperer. Mais je ménageai les choses de telle sorte, que cette seconde proposition fut rejetée comme la première, & servit, même à conclure plus promptement ce que je voulois pour le Portugal & pour son Infante.

Voilà de toutes les affaires étrangères de cette année la plus importante. Je ne laisserai pas d'en toucher ici quelques autres de moindre conséquence, mais qui vous feront voir qu'en affermissant, autant qu'il étoit possible, mon autorité au dedans,

dans, je n'oubliois pas de maintenir au dehors, en toutes rencontres, les avantages & la dignité de la Couronne.

Les Ambassadeurs de Gènes, par un artifice souvent réitéré, dont ils se vouloient faire une espece de possession & de titre, usurpoient depuis quelques années à ma Cour le traitement Royal. Ils s'étoient assujettis pour cela à ne prendre jamais leurs audiences qu'au même jour où on la donnoit à quelque Ambassadeur de Roi, afin qu'entrant au Louvre immédiatement après lui, & au même son du tambour, on ne pût distinguer si cet honneur les regardoit, ou non. Vanité d'autant plus ridicule, que cet Etat longtemps possédé par nos Ancêtres, n'a aucune souveraineté que celle qu'il s'est donné lui-même par sa rebellion depuis cent quarante & tant d'années: nous appartenant légitimement à plusieurs bons titres, tels que sont les traités vo-

lontaires & folemnels avec tout le peuple qui s'étoit donné à nous, souvent renouvelés avec un plein & entier consentement, & confirmés plus d'une fois par le droit des armes. Je fis connoître à ces Ambassadeurs combien j'étois éloigné de souffrir leur folle prétention, dont ils avoient bien osé s'expliquer; & ni eux, ni leurs supérieurs, n'ont eu garde d'en parler depuis.

L'Empereur avoit cru de son intérêt de me donner part de son élection, comme ses prédécesseurs aux miens. Mais il s'étoit fait cette chimère qu'il n'étoit pas de sa dignité de m'écrire le premier; & il avoit adressé sa dépêche à l'Ambassadeur d'Espagne, avec ordre de ne la point délivrer qu'il n'eût obtenu de moi quelque lettre de compliment, par où il parût que je l'avois prévenu. Je ne refusai pas seulement d'en écrire aucune, mais pour apprendre à ce Prince à me mieux connoître, je l'obli-

geai, aussitôt après, à rayer dans les pouvoirs de ses Ministres, les qualités de Comte de Ferrelle & de Landgrave d'Alsace ; ces Etats m'ayant été cédés par le Traité de Munster. Je lui fis aussi retrancher d'un projet de Ligue contre les Turcs, le titre qu'il se donnoit de Chef du peuple Chrétien, comme s'il eût possédé véritablement le même Empire & les mêmes droits qu'avoit autrefois Charlemagne, après avoir défendu la Religion contre les Saxons, les Huns, & les Sarrasins.

Prenez bien garde, mon fils, qu'on ne veuille quelquefois vous imposer par les beaux noms d'Empire Romain, de César, ou de successeurs de ces grands Empereurs dont nous tirons nous-même notre origine. Les Empereurs d'aujourd'hui ne sont nullement ce qu'étoient les anciens Empereurs Romains, ni ce qu'étoient nos Ayeux. Car, à leur faire justice, on doit les regarder seulement

comme les Chefs & les Capitaines généraux d'une République d'Allemagne assez nouvelle, en comparaison de plusieurs autres Etats, & qui n'est ni si grande, ni si puissante qu'elle doive prétendre aucune supériorité. On leur impose, en les élisant, les conditions que l'on veut. La plupart des membres de l'Empire, c'est-à-dire des Princes & des villes libres d'Allemagne, ne défèrent à leur ordre qu'autant qu'il leur plaît. En cette qualité d'Empereurs ils n'ont que peu de revenus, & s'ils ne possédoient, de leur chef, d'autres états héréditaires, ils seroient réduits à n'avoir pour habitation dans tout leur Empire, que l'unique ville de Bamberg, que l'Evêque, qui en est seigneur souverain, est obligé de leur céder en ce cas-là. Aussi plusieurs Princes qui pouvoient par l'élection parvenir à cette dignité, n'en ont jamais voulu, la croyant plus onéreuse qu'honorable. De mon temps l'E-

lecteur de Bavière étoit Empereur , s'il n'eût refusé de se nommer lui-même, comme les loix le permettent, en joignant sa voix à celles dont je m'étois assuré pour lui dans le Collège des Electeurs, & que je lui fis offrir.

Je ne vois donc pas , mon fils, par quelle raison des Rois de France, Rois héréditaires, & qui peuvent se vanter qu'il n'y a aujourd'hui dans le monde, sans exception, ni meilleure Maison que la leur, ni Monarchie aussi ancienne, ni Puissance plus grande, ni Autorité plus absolue, seroient inférieurs à ces Princes électifs. Il ne faut pas dissimuler néanmoins que les Papes, par une suite de ce qu'ils avoient fait pour Charlemagne, ont insensiblement donné dans la Cour de Rome la préséance aux Ambassadeurs de l'Empereur sur tous les autres, & que la plupart des Cours de la Chrétienté ont imité cet exemple, sans que nos prédecesseurs ayent fait

effort pour l'empêcher. J'ai cru, à ce sujet, ne devoir rien demander de nouveau dans la Chrétienté. J'ai cru encore moins, en l'état où je me trouvois, devoir en façon du monde rien souffrir de nouveau, où ces Princes affectassent de prendre le moindre avantage sur moi.

Pour affermir mes conquêtes vers l'Allemagne & vers la Flandres, par une plus étroite union à mes anciens Etats, ne voyant pas lieu de pratiquer ce que faisoient les Romains & les Grecs, qui étoit d'envoyer des Colonies de leurs sujets naturels dans les pays nouvellement subjugués, je tâchai du moins d'y établir les mœurs Françoises. Je changeai les Conseils Souverains en Présidiaux. J'en fis ressortir les appellations à mes Parlemens. Je mis des François, & autant qu'il me fut possible, des gens de mérite, dans les premières charges. J'écrivis aux Généraux d'Ordre, afin qu'ils missent les couvens de ces pays-

là aux anciennes Provinces de France. J'empêchai que les Eglises d'Artois & du Hainault ne continuassent à recevoir les Rescripts de Rome par la voie de l'Internonce de Flandres; & je ne permis plus que les Abbés des trois Evêchés de Metz, Toul & Verdun, fussent élus sans ma nomination; mais je trouvai bon seulement qu'à chaque vacance on me présentât trois sujets, dont je permis d'en agréer l'un.

Je fis cesser dans l'Artois certaines levées que les Magistrats des Villes y faisoient, sous prétexte d'Octrois accordés par le Roi d'Espagne. Je voulus, pour soulager le peuple, que les Officiers des garnisons eux mêmes portassent comme les habitans tous les autres droits qui se levoient sur les denrées. Je fis donner surseance pour trois ans aux pauvres familles de la frontière, que leurs créanciers pressoient cruellement depuis la paix. Je fis enforte qu'une bon-

ne partie des limites furent marquées dès cette année, en exécution du traité des Pyrennées ; les fortifications de Nanci démolies ; toutes mes places réparées, mises en défense, & munies des choses nécessaires, comme si l'on eût été au milieu de la guerre ; ne craignant rien tant que le reproche qu'on fait depuis si long-tems aux François, mais que j'espère de bien effacer par ma conduite, qu'ils savent conquérir, & ne savent pas conserver.

Vous dirai-je, mon fils, ce que je vous puis bien dire en toute vérité, que plus je voyois les choses me deyenir faciles, & me réussir, plus je me sentoís touché du desir de servir Dieu, & de lui plaire par une humble reconnoissance. Je donnai pouvoir au Cardinal Antoine, & à Daubeville, chargé de mes affaires à Rome, de faire une ligue contre le Turc, où j'offrois de contribuer de mes deniers & de mes troupes, beau-
coup

à MONSEIGNEUR LE DAUPHIN. 81

coup plus que pas un des autres Princes Chrétiens. Je donnai cent mille écus aux Vénitiens pour leur guerre de Candie, m'engageant de nouveau à leur fournir des forces considérables toutes les fois qu'ils voudroient faire un effort pour chasser les Infidèles de cette Isle. Je fis offrir à l'Empereur contre cet ennemi commun, une Armée de 20000 hommes toute composée de mes troupes ou de celles de mes Alliés.

Je retablis par une nouvelle ordonnance la rigueur des anciens Edits, contre les juremens & les blasphèmes, & je voulus qu'on en fit aussitôt quelques exemples publics. Aussi puis-je assurer qu'à cet égard mes soins & l'averfion que j'ai témoignée pour ce dérèglement scandaleux, n'ont pas été inutiles ; ma Cour en étant maintenant, graces à Dieu, plus exemte qu'elle ne l'a été durant plusieurs siècles sous les Rois mes prédécesseurs.

J'ajoutai de nouvelles précautions à celles que j'avois déjà prises contre les duels; & pour faire voir que ni naissance ni rang ne dispenseroient personne, je bannis de ma Cour le Comte de Soissons, qui avoit fait faire un appel au Duc de Navailles; & je mis à la Bastille celui dont il s'étoit servi pour porter la parole, quoique la chose n'eût eu aucun effet.

Je m'appliquai à détruire le Jansénisme, & à dissiper les Communautés où se fomentoit cet esprit de nouveauté, bien intentionnées peut-être, mais qui ignoroient ou vouloient ignorer les dangereuses suites qu'ils pouvoit avoir.

Je fis diverses instances auprès des Hollandois pour les Catholiques de Gueldres. Je donnai ordre qu'on distribuât des aumones considérables aux pauvres de Dunkerque, de peur que leur misère ne les tentât de suivre la Religion des Anglois, à qui la guerre d'Espagne m'avoit obligé de

donner cette place durant le Ministère du Cardinal de Mazarin.

Quant à ce grand nombre de mesujets de la Religion pretendue réformée, qui étoit un mal que j'avois toujours regardé, & que je regarde encore avec beaucoup de douleur, je formai dès-lors le plan d'une conduite, que je n'ai pas lieu de croire mauvaise, puisque Dieu a voulu qu'elle ait été suivie, & le soit encore tous les jours d'un grand nombre de conversions.

Autant que je l'ai pu comprendre jusqu'ici, l'ignorance des Ecclésiastiques au siècle précédent, leur luxe, leur débauche, les mauvais exemples qu'ils donnoient, & ceux qu'ils étoient obligés de souffrir par la même raison, donnèrent lieu, plus que toute autre chose, aux grandes blessures que l'Eglise reçut par le schisme & par l'hérésie. Les nouveaux Réformateurs qui reprenoient ces desordres avec autant de justice que d'aigreur, pri-

rent de là occasion d'imposer en ce qui ne regardoit pas le fait & la pratique, mais la croyance & les dogmes. Or il n'est pas au pouvoir du peuple de distinguer une fausseté bien déguisée, quand elle se cache d'ailleurs parmi plusieurs vérités évidentes.

On commença par de petits différends, dont j'ai appris que les Protestans d'Allemagne, ni les Huguenots de France, ne tiennent presque plus de compte aujourd'hui. Ces petits différends en produisirent de plus grands, principalement parce qu'on pressa trop un homme violent & hardi, qui, ne voyant plus de retraite honnête pour lui, s'engagea plus en avant dans le combat; &, s'abandonnant à son propre sens, prit la liberté d'examiner tout ce qu'il révéroit auparavant. Il promit au monde une voie facile & abrégée pour se sauver: moyen très-propre à flatter le sens humain, & à entraîner la multitude. Divers intérêts des Princes se mêlè-

rent à cette querelle. Les guerres en Allemagne, puis en France, redoublèrent l'animosité du mauvais parti. Le bas peuple douta encore moins qu'une Religion ne fût bonne pour laquelle on s'exposoit à tant de périls.

Sur ces idées générales, je crus, mon fils, que le meilleur moyen pour réduire peu à peu les Huguenots de mon Royaume, c'étoit de faire observer ce qu'ils avoient obtenu sous les Règnes précédens, mais aussi de ne leur accorder rien de plus, & d'en renfermer même l'exécution dans les plus étroites bornes que la justice & la bienfiance le pourroient permettre. Je nommai pour cela dès cette année même des Commissaires exécuteurs de l'Edit de Nantes. Je fis cesser par-tout avec soin les entreprises des Huguenots; comme dans le fauxbourg St. Germain, où j'appris qu'ils commençoient d'établir des assemblées secrètes, & des écoles de

leur secte; à Jametz en Lorraine, où n'ayant pas droit de s'assembler, ils s'étoient refugiés en grand nombre durant les desordres de la guerre, & y faisoient leurs exercices; à la Rochelle, où l'habitation n'étant permise qu'aux anciens habitans & à leurs familles, elles en avoient attiré, peu à peu, quantité d'autres que j'obligeai d'en sortir.

Mais quant aux graces qui dépendoient de moi seul, je resolus, & j'ai assez ponctuellement observé depuis de n'en faire aucune à ceux de cette Religion, & cela par bonté, non par aigreur, pour les obliger par-là à considérer de tems en tems, d'eux-mêmes & sans violence, si c'étoit par quelque bonne raison qu'ils se privoient volontairement des avantages qui pouvoient leur être communs avec mes autres sujets.

Pour profiter cependant de l'état où ils se trouvoient, d'écouter plus volontiers qu'autrefois ce qui pouvoit

les détromper, je résolus aussi d'attirer, même par les récompenses, ceux qui se rendoient dociles. Je recommandai aux Evêques de travailler plus que jamais à leur instruction. Je cherchai à ne mettre dans ces premières places que des personnes de piété & de savoir, capables de réparer par une conduite toute contraire les désordres que celle de leurs anciens prédécesseurs avoient vraisemblablement causés dans l'Eglise.

Mais il s'en faut encore beaucoup, mon fils, que je n'aie employé tous les moyens que j'ai dans l'esprit, pour ramener ceux que la naissance, l'éducation, & peut-être un grand zèle sans connoissance, tiennent de bonne foi dans ces pernicieuses erreurs. Mais je ne puis ni ne dois, quant à présent, vous expliquer des projets où le temps & les circonstances peuvent apporter mille changemens.

Je prenois ces soins par une véritable reconnoissance des graces que je

recevois tous les jours. Mais je m'apperçus en même temps qu'ils fervoient beaucoup à me conserver l'affection des peuples, très-contens de voir qu'étant sans comparaison plus occupé qu'auparavant, je continuois à vivre pour les exercices de la pieté, dans la même régularité où la Reine ma mère m'avoit fait élever. On fut particulièrement édifié de ce que je fis cette année, à pied, avec toute ma Maison, les stations d'un Jubilé; ce que je ne pensois pas même devoir être remarqué.

Confidérez mon fils, que nous ne manquons pas seulement de reconnoissance & de justice, mais de prudence & de bon sens, quand nous manquons de vénération pour celui dont nous ne sommes que les Lieutenans. Notre soumission pour lui est la règle & l'exemple de celle qui nous est due. Les armées, les conseils, toute l'industrie humaine, seroient de foibles moyens pour nous maintenir sur le

Trône, si chacun croyoit y avoir même droit que nous, & ne révèroit pas une Puissance supérieure, dont la nôtre est une partie. Les respects publics que nous rendons à cette Puissance invisible, pourroient être nommés justement, la première & la plus importante partie de notre politique, s'il ne devoient avoir un motif plus noble & plus desintéressé.

Je vous en conjure, mon fils, n'ayez point dans la Religion cette vue d'intérêt, très-mauvaise quand elle est seule, mais qui d'ailleurs ne vous réüffiroit pas, parce que l'artifice se dément toujours, & ne produit pas longtems les mêmes effets que la vérité. Tout ce que nous avons d'avantages sur les autres hommes dans la place que nous tenons, sont sans doute autant de nouveaux titres de sujettion pour celui qui nous les a donnés: mais à son égard, l'extérieur sans l'intérieur n'est rien du tout, & sert plutôt à l'offenser qu'à

lui plaire. Jugez-en par vous-même, mon fils, si jamais vous vous trouvez dans un état assez ordinaire aux Rois, & où je me suis vu si souvent. Mes fujets rebelles, lorsqu'ils ont eu l'audace de prendre les armes contre moi, m'ont donné peut-être moins d'indignation que ceux qui dans ce même tems-là, se tenant auprès de ma personne, me rendoient le plus d'affiduités, quoique je fusse bien informé qu'ils me trahissoient, & n'avoient pour moi ni véritable affection ni véritable respect dans le Cœur.

Pour conserver cette disposition intérieure que je desire avant toutes choses, & sur toutes choses en vous, il est utile, mon fils, de se remettre de tems en tems devant les yeux, les vérités dont nous sommes persuadés, mais dont nos occupations, nos plaisirs, notre grandeur même, n'effacent que trop aisément l'image dans nos esprits.

Je ne ferai point ici le Théologien avec vous. J'ai pris un soin extrême de choisir pour votre éducation ceux que j'ai cru les plus propres à vous enseigner la piété par les discours & par l'exemple. Ils ne manqueront pas, & j'y prendrai garde, de vous confirmer dans les bonnes maximes, & de plus en plus, à mesure que vous ferez plus capable de raisonner avec eux.

Plusieurs de mes Ancêtres ont attendu l'extrémité de leur vie pour faire de pareilles exhortations à leurs enfans; j'ai cru au contraire qu'elles auroient plus de force & plus de poids auprès de vous, pendant que la vigueur de mon âge, la liberté de mon esprit, l'état florissant de mes affaires ne vous permettroient point d'y soupçonner du déguisement, ni de les attribuer à la vue du péril. Ne me donnez pas ce déplaisir, mon

filz, qu'elles n'ayent fervi qu'à vous rendre plus coupable, comme elles le feroient fans doute, fi vous veniez à les oublier.

Fin de la seconde & dernière Partie.



L E T T R E S

D E

M. L'ABBÉ D'OLIVET

De l'Académie Française,

à

M. LE PRÉSIDENT BOUHIER,

De la même Académie.



L E T T R E S

D E

M. L'ABBÉ D'OLIVET

à

M. LE PRESIDENT BOUHIER.

L E T T R E I.

Vous me demandez, Monsieur, une ample relation de mon voyage. Pour ample, c'est ce qu'elle ne fauroit être. Je vous la promets, au contraire, des plus courtes; & cependant il n'y aura rien d'omis.

Avant mon départ, je vous mandai que je me brouillois pour quelques temps avec mes livres, & que j'allois chercher à me distraire. J'en avois véritablement besoin. Un hom-

me qui, tel que moi, n'est rien, & Dieu merci, ne veut rien être dans le monde, doit précieusement conserver le goût de l'étude. Que deviendrois-je, si le je perdois? On y trouve, vous le savez mieux que moi, des plaisirs doux, innocens, qui se varient à l'infini, qui dependent toujours de nous, & qui ne nous rendent dependans de personne. Mais le decouragement est à craindre. J'en avois senti les approches, il y a deux mois, lors qu'après un long travail, je compris que l'ouvrage dont je m'occupois, ne pouvoit jamais rien valoir. Je vous écrivis, à la verité, que je lachois prise; mais je n'ajoutai pas, que la mauvaise humeur me gagnoit. En pareil cas, si l'on veut se disposer à envisager un autre sujet, à former un autre plan, il faut attendre que l'imagination se calme, & qu'elle prenne un nouveau tour. Voilà ce qui me determina brusquement à voyager. Les cin-
quan-

quante jours que j'ai été hors de Paris j'en ai fait deux parts, dont j'ai constamment passé l'une à dormir, & l'autre à ne rien faire.

Je n'aurois pas autre chose à vous raconter, si Bruxelles ne me fournissoit une article intéressant. A une lieu de cette Ville, la Voiture publique où je tenois gravement mon coin, fut abordée par un carosse bourgeois, où étoit un homme seul, qui me demanda. Aussitôt de part & d'autre nous descendîmes; & il m'embrassa, mais avec une ardeur que je rendois mal, ne sachant qui c'étoit. Vous ne vous remettez pas, me dit-il, le pauvre Rousseau! A ce mot jugez s'il fut embrassé à son tour. Une prairie bordoit le chemin: nous y passâmes; & là pendant une demi-heure de promenade, nous donnâmes l'effor à nos sentimens réciproques. Après quoi nous nous rendîmes chez M. le Duc d'Areberg, qu'il avoit prévenu sur mon arrivée. Je trou-

vai chez ce Seigneur, dont le grand nom & le mérite personnel vous font connus, la plus haute noblesse du pays, hommes & femmes. J'y fou-pai : & mes yeux, mes oreilles ne tardèrent pas à dementir tout ce qui se débite ici sur le compte de M. Rousseau dont je reprendrai l'histoire dans un moment.

Pour vous dire cecy en passant, je fus mené le lendemain à la comédie par M. le Comte de la Marck, qui m'assûra que l'Archiduchesse étoit une chose à voir. Je la vis en effet, tellement caparraconnée de perles & de pierreries que je n'avois de ma vie rien vu de semblable, excepté notre Dame de Lorette. Un spectacle aussi nouveau pour moi, ce fut de voir deux Jesuites dans la loge voisine. On m'apprit que c'étoient le Confesseur & l'Aumonier de la Princesse, deux bons Allemands qui ne savent pas un mot de François, & que l'Etiquette oblige d'être par-tout

où Madame la Gouvernante se montre en public. On jouoit l'Avocat Pathelin, la plus ancienne de nos farces, mais qui ne vieillit point. Pendant toute la pièce l'un de ces Jesuites, avec de grandes lunettes sur le nez, une bougie à côté de lui, récita tranquillement son bréviaire, & l'autre dormoit comme s'il avoit été au sermon. Voyez, je vous prie ce que peut faire une distance si petite puisqu'elle n'est que de soixante lieues. Voir ici deux Jesuites à une première loge de la Comédie ou de l'Opéra, quel étonnement! quelles clameurs! Personne à Bruxelles ne s'avise d'en fourciller. Mais comme Pathelin l'ordonne, revenons à nos moutons.

Jusqu'alors mes liaisons avec M. Rousseau n'avoient rien eu de particulier. Avant sa sortie du Royaume, nous ne nous étions vus que rarement & chez des amis communs. Il est vrai que nous avons continué

à nous écrire de loin à loin, mais lettres de pur compliment ou de Littérature. Ainsi son âme ne pouvant m'être assez connue, j'avois résolu d'aller bride en main avec lui quand je serois à Bruxelles. Je fus agréablement surpris d'y voir les plus honnêtes-gens, & gens à qui le Bel-Esprit n'impose point empresseés à lui donner des marques d'amitié. Qu'on ne dise pas que c'est qu'il est habile à se masquer? car la conduite dans Bruxelles est bientôt percée à jour; & je doute que la noblesse de Flandres, délicate au point qu'elle l'est sur l'honneur, goûtât long-temps un homme équivoque. Mais ces fameux Couplets? vous m'attendiez-là: & c'est justement où j'en veux venir, prenez d'abord la peine de lire l'écrit suivant.

MEMOIRE DE ROUSSEAU.

„ **R**OUSSEAU fut accusé au mois
„ de Fevrier 1710. d'être Au-
„ teur de plusieurs Chanfons diffama-
„ toires répandues dans un Caffé où
„ il avoit été autrefois , mais où
„ depuis dix ans il n'avoit plus d'ha-
„ bitude ; & composée contre des
„ personnes dont plusieurs étoient
„ de ses amis , & les autres lui étoient
„ ou indifférentes , ou tout à fait
„ inconnues.

„ Au mois de mai de la même
„ année, il se fit relever de cette
„ accusation par un arrêt du Parle-
„ ment : & peu de tems après ayant
„ eu des preuves que Saurin de l'A-
„ cadémie des sciences étoit l'Auteur
„ véritable de ces mêmes Chanfons ,
„ il les produisit en Justice & le fit
„ arrêter au mois de Septembre.

„ Quoique ces preuves fussent
„ plus claires que le jour , la pro-

„ tecton de Saurin se trouva la plus
„ forte. Il fut dechargé de l'accusa-
„ tion, & M. le Procureur Général,
„ ayant fait casser l'Arret de dechar-
„ ge de Rousseau, il le poursuivit
„ en son nom pour raison des mêmes
„ Chançons & le fit bannir du
„ Royaume.

„ Toutes monstrueuses qu'ont été
„ ces procédures, elles se trouvent
„ appuyées par des arrêts. Il n'est
„ plus Question de chercher la Vé-
„ rité dans l'assistance des tribunaux,
„ & la voie de l'autorité est la seule
„ qui reste pour y parvenir.

„ Peut être cette voie s'ouvreroit-
„ elle, si l'on connoissoit Saurin. Les
„ quatres dernières années qui ont
„ précédé son retour en France, il
„ a vécu en Suisse, où il faisoit
„ la fonction de Ministre. Ses ta-
„ lents pour la prédication, joints
„ à une profonde hypocrisie, l'avoit
„ fait considérer dans le Canton de
„ Berne: & cette considération au-

„ roit toujours duré , si une infini-
 „ té de vols publics n'avoit enfin
 „ diffillé les yeux. Le bruit que
 „ ces vols excitèrent l'obligea de se
 „ sauver pour éviter les poursuites
 „ de la Justice , qui après son éva-
 „ sion fit faire des informations juri-
 „ diques de ses larcins , dont on à
 „ une copie tirée des Archives de la
 „ Chancellerie de Berne. Il se re-
 „ tira à Schafouse , d'où il écrivit à
 „ un Ministre de Morge , nommé
 „ Gonon , qui avoit été son ami
 „ intime , & il lui fit dans plusieurs
 „ Lettres une peinture si touchante
 „ de son repentir , un aveu si hum-
 „ ble de ses crimes , & une exposi-
 „ tion si pathétique de sa misère , que
 „ ce bon homme attendri fit pour
 „ lui une collecte de quarante écus ,
 „ qu'il lui fit tenir à Cassel.

„ Ce peu d'argent lui donnant de
 „ quoi vivre quelque temps , il écri-
 „ vit à feu M. l'Evêque de Meaux ,
 „ que la lecture de ses Livres l'avoit

„ éclairé sur plusieurs erreurs de la
„ Communion où il étoit né , &
„ qu'il desiroit sincèrement d'embras-
„ ser la Religion Catholique M. de
„ Meaux lui obtint un passeport ,
„ reçut son abjuration & lui fit don-
„ ner la pension que le Roi accordoit
„ aux Ministres convertis.

„ Depuis ce temps-là il s'est fait
„ connoître à M. l'Abbé Bignon ,
„ qui l'a fait recevoir dans l'Acadé-
„ mie des sciences ; & il jouit depuis
„ nombres d'années à divers titres ,
„ de grosses pensions du Roi.

„ Toute la Hollande , toute la
„ Suisse , & une partie de l'Alle-
„ magne , où la memoire de ses cri-
„ mes est aussi récente que le pre-
„ mier jour , voit avec un scandale
„ injurieux au Gouvernement de
„ France , un personnage si indigne
„ tenir sa place dans une Academie
„ composée de tout ce qu'il y a de
„ plus illustre dans le Royaume , &
„ on s'étonne qu'il ait si longtemps

„ aba-

„ abusé le Roi & ses Ministres , mal-
 „ gré la foule des témoignages qui
 „ s'élevent contre lui de puis plus
 „ de trente ans.

„ On peut s'en informer à M. le
 „ Comte du Luc qui a été Ambassa-
 „ deur en Suisse l'espace de six ans :
 „ & si l'on croit effectivement que
 „ la gloire du Gouvernement soit in-
 „ téressée dans le triomphe scanda-
 „ leux d'un scélérat , & dans l'op-
 „ pression d'un homme innocent , il
 „ est aisé de parvenir par la vérité
 „ connue à la connoissance de celle
 „ qui est encore cachée. En voici
 „ les moyens. De ces Lettres qu'il
 „ écrivit au Ministre Gonon lors de
 „ sa fuite , il s'en est conservé qua-
 „ tre , dont trois sont en original.
 „ Il y fait sa confession , l'aveu de
 „ ses crimes , & nommément de ses
 „ larcins. Il s'y reconnoît digne de
 „ l'échaffaut , & n'oublie aucun terme
 „ pour exciter la compassion de celui
 „ dont il attend son dernier secours.

„ On a encore une Lettre qu'il
 „ écrivit à ce même Ministre en
 „ 1712 , au retour d'un voyage
 „ qu'il venoit de faire furtivement à
 „ Lauzane , où il n'arriva que la nuit ,
 „ & repartit un quart d'heure après
 „ sur l'avis qu'il eut que les Magi-
 „ strats de Berne , avertis de son ar-
 „ rivée , avoient donné ordre à leurs
 „ Ballifs de l'arrêter. Cette derniè-
 „ re Lettre qui est signée , servira
 „ de pièce de comparaison.

„ Si donc une personne d'autorité
 „ choisie par le Gouvernement , lui
 „ représentoit ces mêmes Lettres
 „ l'une après l'autre , lors qu'il s'y
 „ attendroit le moins , & le mena-
 „ çoit de les rendre publiques , &
 „ de le faire chasser honteusement de
 „ l'Académie & du Royaume , com-
 „ me un imposteur qui a deshonoré
 „ l'un & l'autre , & qui a surpris la
 „ Religion du Roi & de ses Ministres
 „ en se faisant accorder sous le titre
 „ d'homme de bien , des honneurs &

„ des graces dont il étoit indigne, &
 „ si cette même personne autorisée
 „ exigeoit pour l'unique prix de sa
 „ grace, & du silence du Gouverne-
 „ ment, l'aveu du fait, des cir-
 „ constances & des complices de l'af-
 „ faire des Chançons, à faute de
 „ quoi, dans le moment & avant de
 „ sortir de la chambre, il seroit
 „ chassé & diffamé comme voleur
 „ convaincu; il est hors de doute que
 „ Saurin avoueroit ce qu'on deman-
 „ de; & cela suffiroit à Rousseau,
 „ qui sera content, pourvu que le
 „ Gouvernement soit convaincu de
 „ son innocence, & de l'injustice qui
 „ lui a été faite.

„ Mais il faudroit que la chose fut
 „ conduite dans le plus profond se-
 „ cret, ces imposteurs ayant une in-
 „ finité d'adhérans, par qui Saurin
 „ pourroit être averti sur le moindre
 „ indice; tous ceux qui ont contri-
 „ bué à son triomphe, ayant desor-

„ mais le même intérêt que lui à ca-
 „ cher sa honte.”.

Voilà Monsieur ce qui m'a été
 confié par M. Rousseau, à mon re-
 tour de Hollande. Car j'ai eu la cu-
 riosité de pousser jusqu'à Amsterdam,
 mais sans m'arrêter nulle-part. J'ai vû
 tout avec tant de rapidité que je n'ai
 rien vû. Comme nous étions trop
 interrompus à Bruxelles, il me propo-
 sa de me retirer pendant cinq ou six
 jours dans un Château de M. le Duc
 d'Aremberg situé aux portes de Lou-
 vain. Il y apporta ses papiers. Je
 les examinai de mes yeux & avec soin.
 Ce qu'il allégué dans son mémoire est
 vrai & n'est que trop vrai. Pour-
 quoi faut-il qu'un homme qui a l'Esprit
 & le savoir de M. Saurin, n'ait pas
 toujours été honnête homme. Vous
 jugez bien, au reste, que si je vous
 communique ce Mémoire, c'est qu'on
 me l'a permis expressément. J'ai re-
 présenté que pour tout ce qui s'appel-

le affaires, j'étois d'une imbecillité fans égale ; que, s'il survenoit le moindre embarras, je n'aurois que vous à consulter : & j'ai fait les honneurs de votre amitié comme d'un trésor dont je dispose à mon gré.

Quant à-présent la manœuvre est simple. Tout ce que j'ai promis & tout ce qu'en effet je puis, c'est de faire que ce Mémoire soit lu à nos Puissances & bien appuyé. Je réponds de l'ami que j'emploierai. Mais le succès, quel sera-t-il ? A vous parler sans fard, je crains qu'il n'y ait ici une double chimère. Premièrement, qui se chargera d'une pareille commission ? d'ailleurs, si le personnage est tel qu'on le dépeint, un scélérat, qui ait vieilli dans l'hypocrisie, viendra-t-on à bout de l'intimider, quoi qu'il en soit, l'événement ne me regarde pas. J'ai seulement à examiner ce que j'y mets du mien, & plus je l'examine, moins je m'en fais de scrupule. Car l'accusé est coupable.

110 LETTRES DE

ble ou il ne l'est pas, s'il ne l'est pas, ce tête-à-tête ne l'expose à rien. s'il l'est, ni sa fortune, ni sa réputation n'en souffriront; il en fera quitte pour un peu de honte, devant un seul témoin. Peine bien légère, au prix de celle qu'il cause depuis vingt ans.

Pour moi, en attendant que la vérité se découvre pleinement, j'avoue que deux ou trois choses me préviennent fort en faveur de M. Rousseau. L'une qu'étant maître d'imprimer à son ennemi une flétrissure ineffaçable, en publiant les actes, & les procédures, dont il a des copies légalisées, il résiste constamment à cette tentation qui feroit l'écueil d'une âme vulgaire. Mais de plus, ayant eu dès le commencement de la Régence, tout pouvoir de revenir à Paris, il ne voulut rien écouter, à moins qu'on ne lui accordât les moyens de se justifier. On eut beau lui offrir des Lettres de grace tournées de quelle manière il voudroit. Jamais le

Prince qui defiroit passionnément son retour, n'eut la force d'ordonner la révision du procès & le Poëte, quelque agrément qu'il dût se promettre dans le sein de sa patrie, n'eut pas la foiblesse de renoncer à son honneur. Permettez, Monsieur, que j'encense un tel caractère. Et pour nous en tenir au Mémoire que je vous envoie, ne fait-il point d'impression sur vous ? J'y vois un homme, qui peut ne pas connoître les autres, mais apparemment, il se connoît lui même. Quoi ! pouvant demeurer tranquille où il est, il affronteroit les Prisons de Lille & braveroit le Ministère & la Justice si le cri de son innocence ne l'enhardissoit pas ?

Voici encore une preuve bien forte, au moins pour moi. Pendant que nous avons été à la campagne, aussi seuls que s'il n'y avoit eu que lui & moi sur la terre, nous parlant de matin au soir, & faisant passer en revue toutes les anciennes con-

noissances de Paris, je ne lui ai pas vu la moindre aigreur contre les personnes attaquées dans les Couplets, excepté M. Saurin & un autre qu'il est inutile de nommer. Pour tout le reste, je ne vois pas même qu'autrefois il y ait eu de sa part, ou jalousie, ou sujet de plainte. Sans que je sois des plus fins, j'aurois dévoilé par quelque petit coin, sur tout à la longue, une âme fausse. Mais non, il a toujours cette sorte d'ingénuité qui n'est point rare dans le Parisien & il a eu là dessus une franchise Tudesque, bien éloignée du caractère qu'on lui attribue. En un mot sa conversation m'a beaucoup instruit, car il fait beaucoup; & je l'ai trouvé au fond le meilleur homme du monde, pourvû qu'on ne réveille point l'idée de son exil. Sur cette article, comment sa bile ne seroit-elle pas émue? peut-on exiger d'un homme ce qui n'est pas dans l'humanité?

Je tiens donc ou plutôt je crois tenir le vrai-semblable. Mais le vrai, & l'évident je ne le tiens pas. Renfermons nous dans les sages préceptes de Carnéade, puis que la Dialectique ne peut nous mener plus loin. Saurin est un scélérat : donc il a fait les Couplets. Je vous passe l'antécédent, & je nie la conséquence. Saurin les a envoyés au Caffé : donc il les a faits. Je tiens l'antécédent pour certain, & je nie encore la conséquence. Qui donc les a fait, ces Couplets abominables ? En vérité je n'en fais rien & n'ai nulle envie de le sçavoir. Je suis fâché seulement, qu'ils fassent perdre à la France un Poëte qui alloit à l'immortalité, du même pas que les Racines & les Despréaux. Car, quoique le Génie se porte en tous lieux, il faut à un Poëte le séjour de la Capitale, pour conserver cette fleur d'expression qui tient à l'urbanité. Hélas ! celui-ci doit ses disgraces à la supériorité de

ses talens. Une espece d'Ostracisme a été le fruit d'une réputation trop éclatante. Je n'ai rien de tel à craindre il s'en faut du tout au tout : mais bien loin de courir après la gloire, quand même j'aurois la folie de m'imaginer que j'y puis atteindre, il me semble que je la fuirais. Rien ne vaut la prière du sage : *Mendicitatem & divitias ne dederis mihi.* Tout ce que l'étude a d'utile est indépendant du succès. Elle nous occupe, voilà l'utile. A l'égard du succès, quand nous sommes imprimés, c'est assez qu'il nous laisse le courage de recommencer à nous occuper de même. Je vais, dans ces dispositions, me reconcilier avec ma plume & mes livres. A Dieu Monsieur.

Paris, 4 Novembre 1730.

L E T T R E II.

PERSONNE, Monsieur, n'étoit plus en état que moi, de satisfaire pleinement vôtre curiosité sur ce qui regarde feu M. l'Abbé Genest. Je l'ai fort connu ; & pendant les trois ou quatre dernières années de sa vie, il ne s'est guère passé de mois, que nous ne nous foyons vûs à table. Voilà où ses amis le possédoient tout entier. Vous allez donc le voir tel qu'il s'est montré à moi. Homme simple & vrai, dans qui les revolutions d'une vie de 80 ans, dont il passa moitié à la cour, n'avoient pas gâté les presens que la nature lui avoit faits. Homme sans éducation, sans fortune, sans étude ; mais qui par son bon sens, par ses talens, par sa bonne conduite, parvint à un rang

distingué, & dans les lettres & dans le monde.

Je sçais de lui-même, qu'il étoit né à Paris, & baptisé dans l'Eglise de Saint Gervais, le 17. Octobre 1639. A l'égard de sa famille, n'en parlons point, si ce n'est pour dire qu'un homme aussi vertueux que M. l'Abbé Genest, eut ce trait de ressemblance avec Socrate, d'être né d'une sage femme. Quand son origine seroit moins obscure, vous ne lui en feriez pas un mérite, vous, Monsieur, qui mettez votre gloire, non à être sorti d'ancêtres que la Bourgogne respecte, mais à les imiter. Peu de tems après sa naissance, il perdit son père; & il avoit déjà treize à quatorze ans, que sa mère n'avoit pas encore songé à lui rien apprendre. Heureusement elle fut appelée pour accoucher la femme d'un Commis de M. Colbert; & l'accouchée dans le cours de sa convalescence, lui ayant bien répété que, pour faire fortune

auprès du Ministre, il ne falloit qu'avoir une belle main, le Jeune homme fut envoyé chez le plus fameux maître à écrire, où durant trois ou quatre ans il travailla sans relâche; mais son projet de chercher place dans un Bureau, fut dérangé par l'esperance qu'on lui donna de gagner des millions en peu de tems. Un de ses camarades, héritier d'un petit fonds de boutique, se mit en tête d'aller le negocier aux Indes & s'obligea d'en partager le produit avec Genest, qui n'eut à mettre dans la Société, que sa bonne humeur & la disposition qu'il avoit pour bien tenir un registre. Jeunesse ne doute de rien: ils vont à la Rochelle, & s'embarquent. A peine furent-ils en haute mer, qu'un Vaisseau Anglois qui retournoit chez lui, les attaqua, & les ayant debarrassés de leur pacotille, prit soin de les transporter à Londres, où ils furent jettés sur le pavé, sans argent & sans ressource.

Vous voilà bien en peine, Monsieur, pour notre aventurier. Il s'en tira par le moyen d'un Seigneur Anglois, qui l'envoya dans sa campagne à quatre journées de Londres, pour enseigner le François à ses enfans, sortis depuis peu du collège & dont la plus forte passion étoit de monter à cheval. Passion, qui bientôt devint aussi vive dans le précepteur, que dans ses élèves; mais avec cette différence, que ce qui n'étoit qu'un amusement pour eux fut pour lui une étude. Il acquit une grande connoissance des chevaux; & ce fut-là, par un coup du hazard, ce qui lui servit d'écbelon pour monter où il arriva depuis. Car le Duc de Nevers ayant envoyé acheter des chevaux en Angleterre, son Ecuyer tomba dans la maison où étoit M. Genest, profita de ses conseils pour l'emplette qu'il étoit chargé de faire, lui persuada de s'en revenir en France par la même occasion, & au re-

tour le presenta à son Maître, comme un homme qui pouvoit être bon à tout.

Vous sçavez que le Duc de Nevers se piquoit d'être poëte. Mais je ne vous ai pas encore dit que l'Abbé Genest, avant-même que de sçavoir écrire, sçavoit déjà ce que c'étoit que Vers. Une fille de mérite, & dont les nouveaux Moréris ont immortalisé le nom, Louise Anastasie Serment, logeoit sur le même pallier que M. Genest, qui voyant arriver chez elle quantité de personnes distinguées par la naissance. (Car c'étoit encore le tems où la qualité de bel-esprit donnoit du relief) conçut pour cette vertueuse fille une forte de vénération, & obtint par son empressement à lui rendre de petits services, qu'elle daignât employer quelques momens à l'instruire. Il sçavoit lire alors, mais rien de plus. Elle lui fit apprendre le Cid par cœur, & ne fut pas longtems à s'appercevoir que le

feu qui fait les poëtes, commençoit à étinceler déjà dans son esprit. Il recevoit de son oreille les premières & les plus importantes leçons; enforte que sa voisine lui ayant expliqué la mécanique du Vers, il ne tarda pas à faire voir de quel côté son génie devoit se tourner. Quand sa main se fut un peu fortifiée chez son maître à écrire, si l'occasion se presentoit de faire des Copies, dont il espérait d'être payé, il y passoit les nuits pour avoir de quoi aller à la comédie. En un mot, à travers les ténèbres même d'une éducation si négligée, ses dispositions pour la poésie se firent jour, quoiqu'il n'ait proprement commencé à les cultiver que lorsqu'il fut attaché au Duc de Nevers. On distribua les premiers prix de l'Académie en 1671. Tout ce que la France avoit de poëtes & de versificateurs, se mirent sur les rangs. Ils étoient soixante & seize, dont le victorieux fut M. de la Monnoye, votre ami

par-

particulier, & l'un de mes premiers maîtres. Parmi tant de concurrens, si M. Genest n'atteignit pas à la couronne, du moins il en approcha de fort près; & sa Pièce lui mérita des louanges, à la faveur desquelles il sentit croître son talent, & produisit coup sur coup diverses autres poësies, qui affermirent les fondemens de sa réputation, non seulement par leur propre valeur, mais encore par les circonstances où elles parurent. Il fit, à la suite du Duc de Nevers, la campagne de 1672 & celle de 1673. Dans la première il eut l'honneur de présenter au Roi une Ode sur la conquête de la Hollande, & dans la seconde une Ode sur la prise de Maffric. Outre que ses Vers étoient vraiment beaux, ils avoient d'ailleurs l'avantage d'être chantés, pour ainsi dire, sur le champ de bataille, & mêlés avec les acclamations d'une armée triomphante. Pellisson,

cet homme illustre, dont le cœur méritoit encore plus de louanges que l'esprit, & qui jamais ne perdit une occasion d'être utile aux gens de lettres, se joignit au Duc de Nevers, pour faire valoir auprès du Roi les Poësies de M. Genest. Aussi furent-elles honorées des regards de Sa Majesté, & recompensées de ses bienfaits, comme l'Auteur nous l'apprend (1) dans une Epître dedicatoire, où il témoigne son étonnement d'avoir pu sans art, sans étude, sans éducation parvenir à faire ces Poësies, & si l'on ne m'a point trompé, ajoute-t'il, remontrer quelquefois les pensées de ces Anciens, que je n'ai jamais lus. Voilà, dans un aveu si humble, la confirmation de ce que je vous ai dit.

A la fin de la campagne de 1673, sa muse reçut de nouveaux honneurs:

(1) A la tête de son Recueil de Poësies à la louange du Roi, imprimé en 1674.

il remporta le prix de l'Académie. Une victoire de cette espèce annoncée par les Gazettes, retentit dans tout le camp; & chacun prit part à sa joie. Toutes les tables de l'armée se le disputoient matin & soir. Je crois, Monsieur, vous avoir déjà fait entendre qu'il aimoit les plaisirs de la table, & qu'il s'y livroit de bonne grace. Un jour entr'autres, pendant qu'il buvoit & qu'il folâtroit avec une troupe de jeunes Officiers, le P. Ferrier, Confesseur du Roi, vint à passer devant leur tente, & lui ayant fait signe d'approcher, *je voudrois bien*, lui dit-il à l'oreille; *vous voir plus de sagesse, & un autre habit*; Paroles énergiques, qui trouvèrent un auditeur docile, enforte qu'il n'eut pas plutôt regagné Paris, qu'il accourcit sa perruque, & troqua son épée contre un petit manteau noir. Pour peu que le P. Ferrier eût vécu, ses bonnes intentions ne feroient pas

demeurées fans effet. Il faisoit cas des gens d'esprit , étant lui-même très sçavant , & Auteur d'un excellent *Traité de Deo.* Je parlé ainsi de ce Livre pour l'avoir lû; mais une mort prématurée enleva le Père Terrier , & trompa les espérances de l'Abbé Genest , qui ne pouvant plus par respect pour sa foutanelle , donner des ordres dans l'écurie du Duc de Nevers , prit le parti d'aller à Rome , où ce Seigneur avoit de grands biens. Il y passa deux ou trois ans , au bout desquels il fût rappelé par M. Pellisson , qui le prit chez lui à Versailles , où il se trouvoit en même tems à couvert des besoins & à portée des graces. Mais ce qui me paroît plus heureux encore , il y eut toute facilité de se faufiler avec les hommes choisis , qui furent successivement préposés à l'éducation de M. le Dauphin , de M. le Duc du Maine , & de M. le Duc de Bour-

gogne. Quels hommes c'étoient ! Vous les connoissez, Monsieur, & je me borne ici à vous dire, qu'ils furent tous & les amis & les protecteurs de l'Abbé Genest; & qu'après l'avoir bien connu, ils conspirèrent tous ensemble pour le placer, en qualité de Précepteur, auprès de Mademoiselle de Blois, aujourd'hui S. A. R. Madame la Duchesse d'Orleans.

Jugez combien ses mœurs devoient être aimables, puisqu'un Bossuet, un Decourt, un Malézica, charmés de voir jusqu'à quel point la nature avoit été libérale pour lui, entreprirent à frais communs de suppléer à ce que l'éducation ne lui avoit pas donné. Pendant qu'il étoit chez le Duc de Nevers, une prodigieuse envie d'apprendre, mais jointe à l'impossibilité de puiser dans les sources, le rendoit assidu aux Conférences du célèbre Rohault, qui enseignoit la Philosophie de Descartes. Il n'en avoit

pû prendre dans les entretiens publics , qu'une teinture superficielle , mais suffisante néanmoins pour entrer là-dessus en matière avec M. Bossuet , qui , comme nous le sçavons , d'ailleurs , étoit grand Cartésien (2). D'abord ce sçavant maître s'aperçut que les fondemens nécessaires pour bâtir solidement , n'étoient pas jetés dans l'esprit de son disciple ; je veux dire , que les règles de la Dialectique lui étoient inconnuës. Ainsi les leçons qu'il lui donna , commencèrent par cette science , qui est la clef du raisonnement. Tous les mardis , l'Abbé Genest se trouvoit au lever du prélat , & jouissoit de son entretien jusqu'à l'heure où M. le Dauphin entroit à l'étude. Peu à peu ils attaquèrent toutes les parties de la Philosophie , & ce fut-là ce qui donna naissance à cette espèce de

(2) Huet. Comment. Lib. V. pag. 296.

Poème. (3) qu'il ne publia que sur la fin de ses jours ; mais dont il s'étoit occupé plus de trente ans : ouvrage auquel le Public n'a fait qu'un froid accueil, parce qu'il est venu dans un tems où la faveur du Cartésianisme étoit déjà bien diminuée.

Je n'ai pû voir le fameux Caton Decourt, mort en 1694. mais généralement tous ceux qui l'ont vû disent que c'étoit un homme qu'on auroit mis au dessus de tous ses contemporains, s'il n'avoit apporté autant de soin à cacher son mérite, que ceux au contraire qui en ont peu, étudient les moyens de briller. Il conçut pour M. l'Abbé Genest une amitié sans égale. Quand il avoit un moment à prendre l'air, il s'enfonçoit avec lui dans un bosquet de Versailles ; & le livre à la main lui

(3) Principes de la Philosophie, ou Preuves de l'Existence de Dieu, &c. Paris 1716.

expliquoit (4) quelque bel endroit des poëtes, ou des philosophes anciens. Vous ne croirez pas tout à fait, que cela seul ait pû lui tenir lieu de bonnes études, ébauchées dès l'enfance, & reprises dans l'âge mûr. Mais du moins il n'en falloit guères davantage pour lui former le goût; & ceux de nos confrères qui ont été de son tems à l'Académie, m'ont dit qu'en effet il opinoit toujours avec un grand sens, & que, si l'on s'appercevoit quelquefois de son peu d'étude, ce n'étoit que par un silence également sage & modeste.

Venons à son troisieme maître, M. de Malézieu, dont les mânes, si vous me permettez de parler poëti- quement, doivent être bien glorieux de voir que la place qu'il occupoit parmi les quarante, a été si digne- ment remplie. On lui est redevable de

(4) Portrait de M. Decourt, pag 18.

de tout ce que l'Abbé Genest à fait pour le théâtre: car non seulement il le forçoit à travailler en ce genre; mais il l'éclairoit, il le guidoit. Vous connoissez *Zélonide Pénélope & Joseph*, Tragédies imprimées, qui ont été jouées avec un grand succès. Une autre de ses Tragédies, *Polymnestre*, étoit de pure invention, & sur un plan romanesque, tracé par M. de Malézieu, qui prétendoit que la nouveauté toucheroit les spectateurs, & que les sujets tirés de la Fable, ou de l'Histoire, étoient si usés, qu'on ne s'y intéressoit plus. Au contraire M. Decourt soutenoit que pour nous toucher, il faut des objets réels, & connu jusqu'à un certain point; qu'ayant, pour ainsi dire, passé notre enfance avec les Héros de la Grèce & de Rome, c'est-là ce qui nous fait prendre un intérêt à ce qui leur arrive sur le théâtre, & qu'en conséquence de ces principes, *Polym-*

nestre échouëroit, quoique d'ailleurs la piéce fût bien versifiée, bien conduite, pleine de sentimens & d'heureuses situations: l'événement justifia M. Decourt.

Un homme de Lettres ne trouve pas moins à profiter avec les femmes d'une grande condition, lorsqu'elles ont eu une éducation proportionnée à leur rang; & de ce côté-là votre confrère fut aussi heureux qu'en hommes. Car Madame de Thiange, à qui le Duc de Nevers, son gendre, le presenta, ne put lui refuser son amitié, & bientôt le mit en liaison avec ses deux sœurs, Madame de Montespan, & l'Abbesse de Fontevraud. Celle-ci joignoit aux solides vertus de son état, un rare génie, & un sçavoir encore moins commun. Homère & Platon lui étoient aussi familiers qu'à vous. Elle goûta fort l'Abbé Genest: il alla passer plusieurs étés à Fontevraud, & l'envie de lui

plaire l'engagea, quoiqu'agé de quarante ans, à vouloir apprendre le Latin. Il est vrai que notre ami, Monsieur de la Monnoye, n'étoit guères moins âgé lorsqu'il se mit au Grec, où cependant il fit d'étonnans progrès. Mais l'Abbé Genest, avec des efforts incroyables, ne parvint qu'à une médiocrité, qui est inutile.

Puisque je vous fais ici la liste des personnes illustres, dont le commerce à le plus contribué à lui orner l'esprit, comment oublierois-je Madame la Duchesse du Maine, qui pour l'avoir plus souvent auprès d'elle, lorsque ses fonctions de précepteur furent finies auprès de Madame la Duchesse d'Orleans lui donna un appartement à Sceaux, où depuis il a toujours passé une partie de l'année, & même son dernier été, les plaisirs ordinaires de cette Cour étant de tout âge?

Vous souvenez-vous, Monsieur,

d'avoir lû dans les *Divertissemens de Sceaux*, que M. le Duc & Madame la Duchesse du Maine faisant l'honneur à notre confrère de plaifanter avec lui, & cherchant l'anagramme de son nom, *Charles Genest*, trouvèrent ces mots: *Eh! c'est large Nés*. Il avoit effectivement un nés qui s'attiroit de l'attention, & qui surtout avoit extrêmement frapé M. le Duc de Bourgogne. Quand ce Prince apprenoit à dessiner, il tournoit tous ses desseins à faire le nés de l'Abbé Genest: qu'il fût en carrosse, & que la glace vint à se tenir, aussitôt il y traçoit avec son doigt ce Maître nés. Un jour le Comte de Matignon, celui-là-même chez qui vous sçavez que je passe souvent la belle saison, ayant paru au lever de M. le Duc de Bourgogne avec un justaucorps tout blanc de poudre, aussitôt l'aimable Prince avec la dente d'un peigne, représenta si parfaitement ce fameux nés,

qu'il y avoit de quoi rire en même tems, & de quoi admirer, en comparant la Copie avec l'original, qui étoit present. J'ai vû entre les mains de l'Abbé Genest une grande médaille de carton, où ce Prince l'avoit crayonné divinement bien. Autour de la médaille, il y avoit mis de sa propre main; *Carolus Genestus Naso*. A l'égard du revers, je vous dirai tout à l'heure ce que c'étoit; mais auparavant il faut que je vous fasse un autre conte sur ce nés si merveilleux.

Pendant que l'Abbé Genest étoit à Rome, il alloit souvent manger chez le Cardinal d'Estrées, qui aimoit fort les poètes, & qui, lui même dans sa jeunesse, avoit fait joliment des Vers (5). Un jour que son Eminen-

(5) On voit des vers de l'Abbé d'Estrées, depuis Cardinal, dans les Epigrammes de Colletet.

ce avoit beaucoup de gens à sa table, il s'y trouva un homme qui, ayant le nés extrêmement grand, donnoit matière à un *bel humore*, l'un des convives, de dire beaucoup de gentillesses, bonnes ou mauvaises, sur ce nés monstrueux, dont il faisoit semblant d'être effrayé. Arrive l'Abbé Genest, qui d'abord ne fit que se montrer à la porte, prêt à disparaître pour ne rien déranger: mais le Cardinal d'Estrées l'appella & lui ordonna de prendre place. Alors le *bel humore*, ayant considéré ce second nés, dont il parut plus effrayé que du premier, s'écria, en adressant la parole au Cardinal: *Eminentissimo, per un, si puo soffrire, via per duo, no,* & là dessus, jettant sa serviette, s'enfuit, & court encore, aussi bien que le loup de la Fable.

Je vais en venir au revers de la médaille, dont je parlois; mais comment me rendre intelligible? Voyez,

je vous prie, dans les nouvelles Lettres de Madame de Sévigné, ce qu'elle raconte du Marquis d'Hoquincourt, qui à une cérémonie des Cordons bleus, étoit tellement habillé, que ses chausses de page étant moins commodes que celles qu'il avoit d'ordinaire, sa chemise ne voulut jamais y demeurer, quelque prière qu'il lui en fît. Ainsi en ufoit souvent la chemise de l'Abbé Genest, fans qu'il se mît en peine de la corriger. Or voici ce qui arriva de plaifant: une de ces longues soirées d'hiver, où l'ennui cherche à pénétrer dans Versailles, comme ailleurs, le Roi se divertit à voir un joueur de gobelets, qui faisoit l'admiration de Paris & dont un des principaux tours étoit de prendre entre ses mains un verre, le plus grand que l'on pût trouver, & de le faire disparaître avec tant de souplesse, que ceux qui le regardoient de plus près, sçavoient ce que le

verre étoit devenu. Pour mieux voir son jeu, l'Abbé Genest, près de la porte, avoit pris une lunette. Tout à coup l'Operateur ayant jetté les yeux sur cette physionomie frapante, & sçachant que sa Majesté ne demandoit qu'à rire, dit fort haut, & comme en colère: *Qui est cet homme-là qui ose me regarder avec une lunette? Qu'on me l'amene.* Il fallut descendre du piedestal: la compagnie s'entrouvre pour le laisser passer, pendant ce tems-là le verre est escamotté; & l'Operateur s'étant aperçu que l'Abbé Genest étoit habillé à la manière du Marquis d'Hoquincourt, il eut l'insolence d'y porter la main, en disant: *A quoi songez-vous, Monsieur l'Abbé, d'avoir là-dedans un verre qui peut vous blesser?* On vit en effet sortir de-là ce grand verre, qui avoit disparu. Jamais le Roi n'a ri de si bon cœur, & c'est un trait à mettre dans son histoire: Car il me paroît édifiant,

qu'un Roi, & un si grand Roi, ait ri, du moins une fois en sa vie, de ce rire naturel, qui est le partage de l'innocence champêtre.

Vous me demanderez si c'est donc là ce revers de médaille, que je vous avois promis ? Oui, Monsieur, & vous allez voir que je ne me suis point écarté. Quoique notre confrère fût l'homme du monde qui entendoit le mieux raillerie, cette aventure le déconcerta un peu. Il ne pouvoit se montrer nulle part dans Versailles, qu'on ne se prît à rire ; enforte qu'il fut plusieurs jours sans oser paroître chez M. le Duc de Bourgogne. Il y retourna enfin, non sans avoir pris ses précautions cette fois-là, pour être vêtu décentement. On fit remarquer cette nouveauté au Prince, qui sur le champ & sans dire mot, ayant recherché la médaille qu'il avoit faite de l'Abbé Genest mit au revers un temple de Janus fermé, avec ces pa-

roles à l'entour *Quod janum clausit* ; après quoi, il fit present de la médaille à l'Abbé Geneft, qui l'en remercia par une fort jolie épître en vers.

On s'étonnera qu'ayant vécu tant d'années à la Cour, où il étoit chéri des Princes & des Princesses, sous la protection des personnes qui pouvoient le plus, il ait eu si peu de part aux graces. Car il n'eut du feu Roi qu'une Abbaye, qui rendoit à peine cinq cens écus. Ce ne fut qu'au commencement de la Regence, & par conséquent peu de tems avant sa mort, qu'il eut deux mille livres de pension sur l'Archevêché de Sens. Mais ne scait-on pas que la Cour ne jette rien à la tête de ceux qui ne sont pas importuns ? Et après tout, puisqu'un revenu modique suffisoit à ses besoins, & qu'il avoit l'âme assez belle pour ne point connoître l'avidité, n'a-t'il pas été l'homme le plus riche de son tems ?

Outre celles de ses poësies qui ont été imprimées , & dont je vous ai cité la plûpart il en a laiffé beaucoup d'autres , que je crois entre les mains de Madame la Duchesse du Maine. Ce font des Odes à la louange de Louïs XIV. ce font des comédies héroïques , qui ont été jouées à Sceaux ; ce font des recits pour de petits ballets , qu'il faisoit par l'ordre de Madame de Montespan , & dont quelquefois Madame de Maintenon donnoit le cannevas. Je me souviens d'en avoir lû plusieurs , & particulièrement ceux qu'il fit pour le ballet que les Princesses danfèrent à Trianon , après la campagne de Philisbourg.

A l'égard de sa prose , je ne connois que ce qu'il y en a d'imprimé , c'est-à-dire , son *Portrait de M. Decourt* , & une *Dissertation sur la poësie Pastorale* , composée pour obéir à une délibération de l'Académie , qui portoit que chacun des Académiciens

traiteroit un sujet de Rhétorique, ou de Poétique, en attendant que la compagnie donnât quelque chose de complet sur ces deux arts, dont les diverses parties, quoique dépendantes les unes des autres, peuvent aisément se détacher.

Voilà, Monsieur, ce que ma mémoire peut se rappeler touchant M. l'Abbé Genest, que nous perdimes la nuit du 19 au 20 de Novembre 1719. Je vous remercie de m'avoir mis sur ce sujet: vous êtes cause que j'ai passé une journée, qui me paroît une des plus belles de ma vie. Je viens de l'employer toute entière à m'entretenir d'un ami, & avec un ami. Qu'y auroit-il de plus doux pour moi, si ce n'est de vous entendre?

Paris, 6 Fevrier 1733.

L E T T R E III.

J'AI dit la vérité, Monsieur, lorsque j'ai imprimé dans mon Histoire de l'Académie, que j'en avois brûlé la suite passé 1700, vous en avez vu la minute qui alloit jusqu'à 1715. Je m'étois proposé de finir par M. de Fenelon, Archevêque de Cambrai, parce que cela eût achevé le règne de Louis XIV; mais de fortes raisons, que je vous supplie de vouloir entendre, m'ont prescrit les bornes où je me suis renfermé.

Premièrement, c'est depuis 1700 que l'Académie des Sciences & celle des Belles Lettres ont pris la forme qu'elles ont; & plusieurs de nos confrères ayant été membres de l'une, ou de l'autre, leurs éloges ont été

faits il y a longtems par M. de Fontenelle, ou par M. de Boze. Pour me faire lire après deux écrivains d'une réputation si bien établie, ne faudroit-il pas que je fisse mieux qu'eux ? Je ne le pourrois assurément pas, quand je le voudrois ; & même, dans le cas present, je ne le voudrois pas quand je le pourrois.

Mais de plus, à mesure que nous avançons, le nombre des Seigneurs & des Prélats ne fait que croître dans notre Académie. Or il n'y a pas de plaisir à parler d'eux ; ce qui soit dit en général : car il y a des exceptions. Je sçais, & je ne le sçais que trop, qu'on mécontente leurs familles, à moins qu'on ne raconte tout ce qu'ils ont fait, ou prétendent avoir fait de mémorable, soit dans l'Etat, soit dans l'Eglise. Tout cela, je le veux, est digne d'admiration ; mais, étant étranger à leur qualité d'Académicien, ne doit pas occuper tant de place dans

un livre, où le bon sens demande qu'on s'attache principalement à ce qu'il y a de littéraire. Je n'aime les tracasseries, ni actives, ni passives. Toute la gloire qui peut revenir d'un ouvrage imprimé, si tant est que cette espèce de gloire soit faite pour moi, vaut-elle quelques minutes de chagrin? A l'égard de ceux qui n'ont été que gens de Lettres, il n'y a pas les mêmes dangers à courir. Mais encore faut-il sçavoir quel rang ils tenoient parmi les gens de Lettres. Car quoique l'Academie ne reconnoisse aucune supériorité, ni de condition, ni de mérite, & qu'étant *filis d'Apolon*, nous soyons tous égaux, comme l'a dit Saint Evremont, il est cependant vrai que le Public, dès à présent, n'admet pas cette égalité prétendue, & que la postérité l'admettra encore moins. Ainsi supposé que tel de nos confrères, mort il y a trente ans, n'ait rien fait de merveilleux, c'est

bien assez, ce me semble, qu'il ait jouï d'une réputation, qui ne se refuse point à un mérite tant soit peu distingué : pourquoi demander que l'histoire le ressuscite, & qu'on lui decerne des honneurs si long-tems après sa mort ?

Je me souviens d'avoir lû, que l'ordre de Cîteaux, assemblé capitulairement, fit un statut, par lequel il fut ordonné que, vû le grand nombre de leurs Religieux qui avoient été inscrits au Catalogue des Saints, ils ne poursuivroient désormais la canonisation d'aucun ; & cela, de peur que la trop grande quantité n'en fit baïsser le prix : *Ne multitudi-
ne Sancti vilescerent in ordine* (1). Précaution sage, & nécessaire sans doute, dans les tems héroïques de ce
fa-

(1) Voy. l'Épît. Déd. du Père Thomas le Blanc, au devant de la Vie du P. Vincent Carafe, imprimée à Lyon en 1657.

fameux rodre, lesquels, je l'avouë, me font encore moins connus, que ceux de la Grèce. Quoiqu'il en soit, je ne serois pas fâché que les Académies fissent un statut dans ce goût-là d'autant plus qu'elles n'ont pas l'infalibilité de l'Eglise. A force de multiplier nos héros, les véritables y perdront; les faux n'y gagneront pas: & le monde se fera tellement à nos Apothéoses, quelles ne signifieront plus rien.

Que de Militaires aiment à lire la vie d'un Condé, d'un Turenne, cela est dans l'ordre: ils y trouveront l'agréable & l'utile. Mais à quoi bon les memoires d'un guerrier, qui ne s'est point signalé? Voilà cependant à quel excès l'Histoire Littéraire est portée de nos jours. Autant que j'en puis juger par les Journaux d'Allemagne, cette mode nous est venue de certaines Universités, où il n'est guère permis d'enterrer un Bachelier, & à plus forte raison un Docteur,

fans prononcer & imprimer son Oraison funèbre. Voyez, je vous prie, le Dictionnaire de Moreri, combien vous y verrez des gens inconnus d'ailleurs! combien d'illustres, qui n'ont brillé que dans l'enceinte d'une paroisse, ou d'une Communauté; & dont la mémoire ne pouvoit être précieuse qu'à leur petite contrée! Où en ferions-nous, si plutarque avoit suivi cette metode? A peine la mémoire de l'homme suffiroit-elle pour retenir les noms propres des Grecs & des Romains, dont il auroit eu à rendre compte. Pour moi, je serois bien charmé que nous eussions une bonne vie d'Homère, de platon, d'Horace, de Virgile & de leurs pareils. Voilà le cas où les plus minces détails ne pourroient que m'intéresser; mais je ne donnerois pas un fétu pour sçavoir quelle année de Rome naquit Bavius; qui étoient son père, sa mère, sa nourrice, son précepteur; combien il eut de frè-

res, combien de sœurs ; quelle année & quel jour il mourut.

Je ne conclus pas de tout ceci, qu'à la mort de nos confrères, & le jour destiné à les pleurer, nous faisons mal de leur payer le tribut des louanges qui leur est dû. Rien n'est plus légitime ; & même quand on passeroit un peu les bornes d'une trop scrupuleuse vérité, ce seroit partir d'un bon principe : Car l'amitié & la douleur grossissent les objets. Mais de vouloir que plus de trente ans après leur mort, car voilà de quoi il s'agit pour la continuation de notre Histoire, j'aïlle rechauffer leur panegyrique, sans avoir trouvé de nouveaux matériaux, qui mérite d'être mis en œuvre, c'est une carrière que je laisse ouverte à ceux qui auront, je ne dis pas plus de zèle, mais plus d'art que je n'en ai.

Par exemple, j'en suis demeuré au Président Rose, qui mourut le 6 Janvier 1701. Vous sçavez que

Madame la première Présidente (2) est aujourd'hui tout ce qui reste de sa postérité. Je serois bien flaté certainement, de pouvoir écrire quelque chose de son goût, & qui fît honneur à son ayeul. Toute la France sçait qu'il étoit aimé de Louis XIV. qu'il avoit beaucoup d'esprit, qu'il fit une grande fortune. Mais venons à l'Académicien. Qu'ai-je à en dire? Qu'il a plus d'une fois harangué le Roi à la tête de la Compagnie, & avec beaucoup de succès. Je ne trouve que cela, ni dans nos Registres, ni dans la mémoire de ses contemporains. Or, dites-moi, Monsieur, si cela seul est suffisant pour qu'un lecteur, qui ne cherche que du Littéraire dans mon ouvrage, me pardonne de lui raconter, & l'éducation de M. Rose, & par quels emplois il a passé, & *tous ses faits & gestes* pendant une vie d'environ 90

(2) *Madame portail.*

ans? Je n'ai point assez d'art, encore une fois, pour coudre proprement un accessoire très-long avec un principal très-court.

A la vérité, l'expérience de mon prédécesseur me condamne car M. Pellisson, dans ses éloges de nos premiers Académiciens, ne fait point scrupule de s'étendre sur quantité de choses tout à fait étrangères à l'Académie; & il narre avec tant de graces, qu'on lui sçait gré de tout ce qu'il dit. Mais il avoit pris un tour heureux: son Histoire est écrite en forme de lettre à un de ses parens; & une lettre, comme vous le sçavez mieux que moi laisse un champ libre aux digressions, aux réflexions, au badinage même. Tout ce qu'on veut y entre sans difficulté, & y est bien reçu. Pourquoi donc n'ai-je pas pris le même tour, me direz-vous? Parcequ'il n'appartient qu'à celui qui s'en sert le premier. On aura beau dire qu'on l'auroit imaginé sans lui;

cette excuse, fût-elle la vérité même, ne fera point reçue; & si l'on ne prend une autre route, quoique moins bonne, il faudra humblement se ranger parmi ceux qu'un de nos amis appelle *servum pecus*. Je suppose pourtant qu'il me fût permis de prendre le tour de M. Pellifon; & pour ne point perdre de vue le Président Rose, je vais, Monsieur, vous rapporter un trait, qui doit vous plaire.

Vittorio Siri, que vous connoissez par son *Mercurio*, & par les *Memorie recondite*, demouroit sur la fin de ses jours à Chaillot, où il vivoit honorablement d'une grosse pension, que le Cardinal Mazarin lui avoit fait donner. Sa maison étoit le rendez-vous des politiques, & surtout des Ministres étrangers, qui ne manquoient guère de s'arrêter chez lui au retour de Versailles, les jours qu'ils y alloient pour leur audience. Un jour donc, plusieurs de ces Ministres

s'y trouvant assemblés , l'un d'eux mit la conversation sur la campagne de Flandres dont il paroissoit renvoyer toute la gloire à M. de Louvois, Vittorio qui haïssoit M. de Louvois, interrompit ce louangeur, & avec son jargon, qui n'étoit ni Italien, ni François *Monfu*, lui dit-il, vous nous faites ici de votre *Monfu Louvet il piu grand-buom* qui soit dans l'Europe: contentez-vous de nous le donner *per il piu grand commis*, & si vous y ajoutez quelque chose, dites, *per il piu grand brutal*.

Vous jugez bien, Monsieur, que dès le lendemain M. de Louvois fut instruit, & ne manqua pas de se plaindre au Roi: ce grand Prince, qui eut toujours pour maxime, que de s'attaquer à ceux qu'il honoroit de sa confiance, c'étoit lui manquer de respect à lui même; repondit qu'il châtieroit l'insolence de l'Abbé Siri. Rose, dont le Roi se servoit pour écrire ses lettres particulières, étoit

actuellement dans le cabinet de Sa Majesté : il entendit ce qui se disoit. Quand le Ministre se fut retiré , il supplie le Roi de vouloir suspendre sa juste colère jusqu'au soir : il va promptement à Chaillot , il se met au fait , & revint au coucher du Roi ; & lui ayant demandé un moment d'audience : Sire , lui dit-il , le fait est à peu près tel qu'on l'a rendu à Votre Majesté. Vous sçavez que mon ami Siri à une méchante langue , & se met en colère aisément mais il devient fou & furieux , lorsqu'il croit qu'on blesse la gloire de votre Majesté. On s'est avisé en présence de tous les Etrangers , qui étoient chez lui , de louer M. de Louvois , comme si la dernière campagne n'avoit roulé que sur ce Ministre. On la voulu faire admirer à tous ces Etrangers , comme le plus grand homme de l'Europe. Alors la tête a tourné à mon pauvre ami :

il

il a dit que Mr. de Louvois pouvoit être un grand commis & rien autre chose : qu'il étoit aisé de réüffir, dans son métier, lorsqu'avec tout l'argent du Royaume, on n'avoit qu'à exécuter des projets aussi sagement formés, & des ordres aussi prudemment donnés, que ceux de Votre Majesté. Ah! il est si âgé, dit le Roi, qu'il ne faut pas lui faire de la peine.

Je ne doute pas, Monsieur, que ce récit n'intéressât les honnêtes gens, quelque part qu'il fût placé. On aime toujours ce qui porte le caractère d'une amitié vive & généreuse, surtout dans un homme élevé à la Cour. On est charmé aussi de voir ce que c'est qu'à propos toucher la passion. Mais plusieurs traits semblables, quand nous en aurions à foison, ne feroient pas une Histoire de l'Académie.

Remarquez donc, je vous prie, que pour un ouvrage de cette nature,

l'Auteur est bridé de tous côtés; & pas les égards qu'il doit à sa compagnie, s'il est Académicien, & par les attentions qu'il doit au public & à la vérité. Jugez-vous qu'il soit aisé de ménager tout à la fois tant d'intérêts différens, & qui, de tems en tems, sont opposés l'un à l'autre? Permettez-moi de vous dire. *Seigneur tant de prudence entraîne trop de soin*, ou du moins, si la chose est facile, ce n'est pas un franc Gaulois, tel que vous me connoissez.

Avant que de vous quitter, & puisqu'il s'agit ici de notre Histoire, il me reste à vous demander une grâce. Remerciez bien pour moi notre cher père Oudin, de l'avis qu'il m'a donné au sujet d'une certaine Epitaphe latine (3), que j'ai mise mal à propos sur le compte de M. Pellisson, pour m'être fié trop légèrement aux

(3) L'Epitaphe de Sarafin, rapportée dans l'Histoire de l'Académie; article, PELISSON.

Mémoires que l'Abbé Ferries m'envoya. Je me crus à couvert de toute surprise, en ne partant que d'après le cousin-germain de M. Pellisson. Il est cependant très-certain, que l'Auteur de cette Epitaphe, c'est Ménage, puisqu'elle se trouve dans la sixième édition de ses poësies, que j'ai devant les yeux, au moment que je vous écris. Ainsi je vois par moi-même que les plus attentifs se trompent. Mais que penser de nos compilateurs, qui sur la foi d'un anonyme, ou sur un simple ouï-dire, farcissent leurs récits de faussetés? Quelquefois ils n'attendent pas même qu'on soit mort. J'en pourrois citer qui me font Auteur, ou Editeur de Livres, dont à peine ai-je vu le titre. Pour achever donc de vous dire nettement ma pensée sur l'Histoire littéraire de nos jours, je crois, Monsieur, qu'elle feroit plus courte de moitié si on pouvoit la purger de tout ce qui n'a pour fonde-

ment, que la flaterie, la malignité,
ou l'ignorance de l'Ecrivain.

Paris, 27 Août 1733.



L E T T R E IV.

JE m'étois bien douté, Monsieur, que nos dernières nouvelles Académiques iroient à Dijon. Mais la Renommée, à son ordinaire, n'a pas manqué de confondre le faux avec le vrai. Je suis en état de vous faire un plus fidèle récit.

Au commencement d'Octobre, un fameux Avocat nous fit dire par M. l'Evêque de Luçon, que, si la place vacante n'étoit point encore destinée, il desiroit passionnément qu'on le nommât pour la remplir. J'étois présent: nous repondîmes que l'Académie, qui est l'école de l'Eloquence, ne pouvoit qu'être flattée de s'attacher un Orateur si célèbre; & que dans un tems où le Barreau se distinguoit plus que jamais, nous étions fâchés de n'avoir qu'une place à of-

frir. On ajouta seulement, que comme plusieurs Avocats se trouvoient impliqués dans une affaire, dont la Cour n'étoit pas contente, il devoit prendre les mesures convenables pour se ménager l'agrément du Roi. Peu de jours après, nous fûmes que tout obstacle étoit levé de ce côté-là : & dès-lors nous nous expliquâmes dans le public sur notre élection future, afin que deux ou trois concurrens qui meritoient des égards, n'eussent point à nous reprocher de leur avoir laissé faire des pas inutiles. Pendant que cela se passoit ainsi, notre Candidat revint de sa campagne pour la rentrée du Parlement, & il se rendit, selon l'usage, à la Buvette, où quelques-uns de ses Confrères, animés peut-être d'un peu de jalousie, se divertirent à représenter combien il seroit glorieux à l'Ordre des Avocats, qu'un de ses dignes suppôts allât de porte en porte mandier nos suffrages. Telle fut

l'amertume de leur plaifanteries , que non feulement il promet de ne voir aucun de nous , mais il s'imposa même la loi de le déclarer publiquement , & il tint parole. Tous les Ordres , vous le fçavez , ont leur petit orgueil. Autre chofe eft , dirent nos Capitulans , de ne point rendre de vifites : autre chofe , d'afurer & de publier qu'on n'en veut point rendre. Une pure civilité , qui n'a bleffé ni les Chefs du parlement , ni les Maréchaux de France , ni les Prelats , fuffent-ils membres du facré Collége , peut-elle bleffer l'Ordre des Avocats ? Quoiqu'il en foit , notre Chapitre Général ayant été convoqué dans les règles , nous fîmes un autre choix fans qu'il fût dit une parole concernant l'homme de mérite , que nous avions regardé pendant un mois , & avec un fenfible plaifir , comme un Confrère defigné.

Paris a raifonné là-deffus , comme fur toute autre nouvelle , fans exa-

miner si le principe d'où l'on part, est certain. On pose donc ici pour principe, que nous exigeons des visites, & que nous avons un statut par lequel il est dit que nous ne recevrons personne qui n'ait Sollicité. Mais se font de ces discours, qui, n'ont pour tout fondement, que la possession où ils font de n'être pas contredits.

Où prend-on, en effet, que nous aions un statut, qui contienne rien d'approchant? Tout ce qu'il y a de prescrit à cet égard, c'est qu'il se tienne pour chaque élection, deux assemblées générales, convoquées exprès, où rien ne se décide que par voie de scrutin, & à la pluralité des suffrages: la première des ces assemblées étant pour déterminer quel sujet on proposera au Roi notre Protecteur, & la seconde, pour l'élire dans les formes, si le Roi a donné son agrément.

Mais ce fujet, comment le choisir? Ou la Compagnie jettera d'elle-même les yeux sur qui elle voudra: ou ceux qui le desirent, se feront connoître à la Compagnie. Il n'y a que ces deux moyens, & il ne peut y en avoir un troisième.

On pancheroit sans doute pour le premier, si le titre d'Académicien étoit un simple titre d'honneur, & s'il étoit permis à la Compagnie de le donner au mérite, qui seroit le plus de son goût. Mais il n'en est pas ainsi. Outre l'honneur qu'on y attache, c'est un titre qui nous met dans l'obligation de participer aux travaux de la Compagnie, avec plus ou moins d'affiduité, selon que nos autres devoirs nous le permettent. Or, sous prétexte de faire honneur à quelqu'un, est il juste qu'à son insçu on lui donne un titre onéreux?

Je doute que M. Pellisson eût assez fait reflexion là-dessus, quand il dit

que Messieurs (1) de l'Académie, lors qu'ils ont à se choisir un collègue devroient toujours nommer le plus digne, sans même qu'il s'en doutât. Car enfin, Monsieur, ne peut-il pas arriver que celui qu'on aura nommé, ait des raisons pour ne point accepter? On offrira donc alors cette même place à un autre; & puis peut-être, à un autre encore. Qu'y auroit-il, & de moins convenable à la dignité de la Compagnie, & de moins flatteur pour celui à qui la place demeurerait?

Personne, dit M. Pellifon, *ne refuseroit cet bonneur*. Vous voyez, qu'il en parle toujours, comme d'un bénéfice sans charges. Ou, ajoutez-il, *si quelqu'un étoit si bizarre, toute la honte, & tout le blâme en seroit sur lui*. Oui, s'il refusoit avec mépris, & par caprice: mais non, s'il remercioit avec politesse, avec reconnois-

(1) Hist. de l'Acad. Tom. 1. p. 373. de l'édition faite chez Coignard, 1730.

fance, & par un principe de probité; alléguant que son emploi, ou ses infirmités, ne souffrent pas qu'il vaque à nos exercices, & ne voulant point contracter un engagement, qu'il n'est pas le maître de remplir.

Quand même cet inconvenient feroit peu à craindre; ne feroit-ce pas pour l'Académie une difficulté bien grande, ou plutôt infurmontable, que de choisir toujours le plus digne? Je ne fais s'il pourroit lui arriver, dans tout un siècle, de faire deux ou trois choix, dont personne absolument ne murmurât, comme d'une préférence aveugle. Car la République des Lettres, si l'on s'en rapporte à l'idée que ses citoyens ont d'eux-mêmes, n'est composée que de Patriciens. Tous, depuis le Philosophe jusqu'au Chanfonnier, croient se valoir les uns les autres. On y passe même pour très modeste, quand on croit ne valoir pas mieux qu'un autre.



Tout cela, si je ne me trompe, fait voir que nécessairement il faut user du second moyen, dont j'ai parlé; c'est-à-dire, que ceux qui se proposent d'occuper une place dans l'Académie doivent lui faire connoître leur intention.

Mais, dit-on, cela occasionne des brigues. Je n'en disconviens pas. Pourquoi n'est-il pas aussi facile de les empêcher, qu'il est raisonnable de les blâmer?

Mais, dit-on encore, il s'en suivra toujours de là, qu'un homme modeste, quelque mérite qu'il ait, prendra le parti de se tenir à l'écart, pendant que la presumption & la hardiesse triompheront; c'est une conséquence mal tirée. Quelque modeste que soit un Orateur, un Poëte, un Savant, il n'en vient pas à un certain degré de mérite, sans être connu malgré lui: & du moment que nous les connoîtrions, en vain tâcheroit-il d'imposer silence à l'envie

que nous aurions de nous l'associer. Il n'y auroit qu'un cri dans l'Académie pour avoir un Collègue si propre à nous faire honneur, & à nous aider dans nos travaux.

Quand vous avez été reçu, Monsieur, vous êtes-vous trouvé dans la dure nécessité de faire quelque démarche, qui dût coûter à cette honnête pudeur, compagne inséparable du vrai mérite? Vous étiez connu dans la Compagnie: & comment ne l'auriez-vous pas été? Pouvions-nous ignorer que le Parlement de Bourgogne possédoit un Magistrat, dans qui le savoir de Varron étoit réuni avec les talens d'Horace? Aussi fûmes-nous attentifs à nos propres intérêts, quand votre Parlement vous députa ici pour ses affaires particulières. Plusieurs de vos amis vous obligèrent de penser à une place qui vaquoit alors: & leur zèle, moins pour votre gloire que pour celle de l'Académie, fit toutes les avances.

Mais enfin, les visites sont-elles d'obligation ? Je répons hardiment, non : & en voici la preuve, qui est telle qu'on n'a rien à répliquer. Vous savez qui fut reçu le 25 Novembre 1723. Affûrément nous ne doutons ni vous ni moi, que ce ne soit le moindre des Académiciens, *quot sunt, quotque fuere, quotque (2) aliis erunt in annis.* Or il fut élu dans un tems où, depuis plus de six mois, il étoit au fond d'une Province éloignée. Un homme qui est à Salins, rend-il des visites dans Paris ? On ne laissa pas de l'élire, sur ce que les amis qu'il avoit dans la Compagnie, repondirent qu'il feroit vivement touché de cette faveur.

Pour conclure, il resulte de ces raisonnemens, & de ces exemples, que l'obligation de ceux qui pensent à l'Académie, se réduit à faire savoir ou par eux-mêmes, ou par quelque

(2) *Catull.* Epigr. XLVII.

Académicien, qu'ils y pensent. Voilà, dis-je, l'obligation étroite, qui pourtant n'exclut pas ce qui est dicté par la politesse. A cela près, rien de plus odieux pour nous que les visites intéressées. Je n'avois, pour le prouver, qu'à transcrire un endroit (3) de nos Registres, qui vous

(3) Du Mardi 5 Avril 1701. Ce jour la Compagnie a de nouveau examiné ce qu'il y avoit à faire pour obvier aux inconveniens des brigues & des Sollicitations, lorsqu'il y a des places vacantes; son intention étant de les déférer uniquement au mérite, afin de rendre son choix véritablement digne de l'approbation du Roi son Protecteur, & de l'estime du public. Après une longue & exacte discussion, il a été résolu d'un commun consentement, que désormais les Sollicitations des prétendans, que la coutume avoit introduites, & qui ne sont propres qu'à rebuter les personnes les plus capables de consolider l'Académie de ses pertes, ne seroient plus tolérées. Que pour en abolir l'usage, tous Messieurs s'engageroient sur leur honneur à n'avoir jamais d'égard, ni à ces sortes de Sollicita-

paraîtra décisif. Mais pendant que vous commentez la Coutume de Bourgogne,

tions, ni à toutes les autres qui paroîtroient avoir été recherchées & mandées. Que de plus chacun d'eux feroit entendre dans le public, & déclareroit à ceux qui Solliciteroient qu'elles pourroient plutôt nuire que servir. Qu'à la première séance publique, celui de Messieurs qui se trouveroit à la tête de la Compagnie, marqueroit la même chose dans son Discours. Qu'enfin pour donner plus de force & de vigueur à la Délibération présente, on en rendroit compte à sa Majesté. Après quoi de peur qu'avec le tems quelqu'un de Messieurs faute d'être suffisamment instruit du présent Reglement, ne manque à l'observer, on a encore résolu que toutes les fois qu'il y auroit une place à remplir dans l'Académie, le Secrétaire de la Compagnie le lira en pleine assemblée.

On voit dans l'Hist. de l'Acad. Tom. I. pag. 80, qu'en 1727. ce Réglement fut renouvelé, & même avec des clauses encore plus fortes. Car il est dit en termes formels que tout Académicien signera ce Reglement, & que sa signature lui tiendra lieu de serment.

gogne, j'ai voulu commenter aussi le Code Académique, sur l'article des élections.

Je ne fais, au reste, pourquoi vous m'exhortez tout de nouveau à continuer l'Histoire de l'Académie j'ai eu l'honneur de vous exposer déjà plus d'une fois les raisons qui m'en détournoient. Premièrement, depuis 1700, qui est l'année où mon Ouvrage finit, l'Académie des Sciences & celle des Belles-Lettres ont pris la forme qu'elles ont; & plusieurs de nos Confrères ayant été membres de l'une ou de l'autre, leurs eloges se lisent dans les Mémoires de ces deux Académies. Quel gré me fauroit-on, je vous prie, de redire les mêmes choses en d'autres termes? Mais de plus, quoiqu'étant *filis d'Apollon*, nous soyons tous égaux, il est cependant vrai que le Public n'admet point cette égalité prétendue, & que la Postérité l'admettra encore moins. Ainsi,

H

mort

mort il y a trente ou quarante ans, n'ait rien fait de bien merveilleux ; est-il de quelque importance que l'Histoire le ressuscite, & que si long-tems après sa mort on lui decerne des honneurs ?

Je me souviens d'avoir lû, que l'Ordre de Cîteaux, assemblée capitulairement, fit autrefois un Statut, par lequel il fut ordonné que, vû le grand nombre de leurs Religieux, qui avoient été inscrits au Catalogue des Saints, ils n'en feroient plus canoniser ; & cela, *ne multitudine (4) sancti vilescerent in Ordine*. Peut-être que les Académies ne feroient pas trop mal d'avoir un Statut dans ce goût-là.

A la mort de nos Confrères, & le jour destiné à les pleurer, rien n'est plus

(4) Les paroles sont rapportées par le D. Thomas le Blanc, dans l'Epître dédicatoire qu'il adresse à l'Abbé de Cîteaux ; & qu'il a mise à la tête d'une *vie du R. P. Vincent Carafe*, imprimée à Lyon, 1652.

plus juste que de leur payer le tribut de louanges qui leur est dû : & même quand on passeroit-un peu les bornes d'une trop scrupuleuse vérité , cela seroit excusable , parce que l'amitié & la douleur peuvent grossir les objets. Mais de vouloir que plus de trente ans après leur mort , car voilà de quoi il s'agit pour la continuation de notre Histoire , j'aie réchauffer leur panégyrique , sans avoir trouvé de nouveaux matériaux , qui méritent d'être mis en œuvre , c'est une carrière que je laisse ouverte à ceux qui auront , je ne dis pas plus de zèle , mais plus d'art que je n'en ai. Un ouvrage de cette nature demande que l'Auteur ait toujours l'équerre & le compas à la main , pour ne s'écarter jamais , ni des égards qu'il doit à sa Compagnie , s'il est Académicien ; ni des attentions qu'il doit aux familles , qui s'y trouvent intéressées ; ni sur-tout du respect qu'il doit au Public , & à la vérité.

172 LETTRE DE

Tant de circonspection devient une
contrainte, qui passe mes forces.
Je suis, &c.

Paris, 15 Décembre 1733.



L E T T R E V.

JE vous envoie, Monsieur, ce qu'on vient (1) d'écrire contre vous, ou plutôt contre la Poësie Françoise, à l'occasion de votre Préface sur le Poëme de Pétrone. Si vos Censeurs n'en vouloient qu'à vous personnellement, ils pourroient demeurer tranquilles à l'ombre de cette douceur, & de cette modestie, qui vous sont naturelles. Mais comme ils soutiennent des opinions, dont le Parnasse est allarmé, il seroit mal de garder le silence.

Tous leurs raisonnemens portent sur ces deux paradoxes. I. *Que la Poësie peut, & même devoit se passer du vers.* II. *Que nos vers François peuvent & même devoient se passer de la rime.*

(1) Le Journal des Sçavans, Février 1737. Article VI. avec les Feuilles du Pour & Contre CXLVI, & CXLVII.

Quant au premier , c'est une de ces nouveautés spécieuses que feu M. de la Motte essaya de mettre à la place des vérités reçues. Vous savez, qu'il étoit l'homme du monde le plus poli , & qu'assûrément il ne lui tomba jamais dans l'esprit, que d'avancer des sentimens contraires aux nôtres , ce fût nous mortifier. J'ai donc lieu de croire que lui-même si nous avions l'avantage de le posséder encore , il me pardonneroit comme à notre cher , & illustre Abbé (2) Fraguier , de n'adopter pas quelques-unes de ses idées.

Toutes les fois que je l'ai pressé de nous dire sur quel fondement il vouloit proscrire la versification , j'ai vû ce qui se voit clairement par ses Dissertations imprimées , que ce qui le mettoit de mauvaise humeur con-

(2) On a de ce savant Académicien une Dissertation sur le même sujet, imprimée dans les Mémoires de l'Académie des Belles Lettres, Tome VI.

tre les vers, c'étoit l'extrême difficulté d'en faire de bons. En recevant son principe, je rejette sa conséquence. Il est difficile de faire d'excellens vers : cela est vrai, & plus vrai peut-être, que notre Confrère ne se l'est imaginé. Mais, de cette difficulté même, je conclus qu'un Poëte, ni ne peut, ni ne doit écrire qu'en vers.

Qu'est-ce, en effet, qu'un Poëte ? Horace (3) ne donne ce titre qu'à un esprit supérieur ; qu'à une bouche d'où sortent des sons capables d'élever l'âme. Puisqu'un Poëte est donc un esprit supérieur, c'est à lui qu'il est réservé de vaincre les difficultés, & par conséquent la difficulté du vers, à ne la considérer qu'en elle même, n'autorise pas un Poëte à écrire en prose. Mais de plus, s'il est vrai que ces sons harmonieux, qui doivent nous élever l'âme, résulte principa-

(3). . . . *Cui mens divinitor, atque os
Magna Sonaturum.* Sat, I. 4. 43.

lement de cette difficulté vaincue ; dès lors tout Poète pour arriver à sa fin, doit prendre ce moyen. Sans cela, borné au langage commun, il n'est point Poète, & il ne dispense d'une admiration, qui l'eût mis dans un rang à part.

De cette dernière raison, il s'enfuit que le vers, tout difficile qu'il est, n'a été introduit dans la Poésie, que pour faciliter aux Poètes l'exécution de ce qu'ils se proposent. Car quel est leur fin ? Horace vient de le dire. C'est d'agir sur notre âme, non seulement par la nature des objets, qu'ils nous mettent devant les yeux ; mais encore par la nature des sons, dont ils nous frappent l'oreille.

Que ces sons mélodieux soient attachés, si j'ose m'exprimer ainsi, à un certain arrangement de mots, & à une certaine mesure de syllabes, c'est ce qu'un Sophiste voudroit qu'on lui prouvât en forme. Mais, sous prétexte que la cause n'est pas suffi-
sam-

famment connue, on n'est pas reçu à contester un effet certain. Contentons-nous de favoir avec (4) Cicéron, que l'oreille, ou plutôt l'âme, à qui l'oreille fait son rapport, a dans elle-même la mesure de tous les sons: & que cette espèce de mesure qu'on appelle vers, fut indiquée & déterminée, non par le raisonnement, mais par le sentiment. Vouloir pénétrer plus avant, ce seroit une vaine curiosité: & soutenir que ce goût universel pour le nombre poétique vient d'une convention arbitraire, ce seroit démentir la Nature, dont les impressions, lorsqu'elles sont de tous les tems & de tous les lieux, ont plus de force que tous les argumens possibles.

(4) *Aures enim, vel animus aurium nuntio, naturalem quandam in se continet vocum omnium mensuram.* Orat. Cap. 53.

Neque ipse versus ratione est cognitus, sed natura, atque sensu, quem dimensa ratio docuit, &c. Ibid. Cap. 55.

Pourquoi la prose, dira encore un Sophiste, ne pourroit-elle pas, avec la vivacité des images, avec la hardiesse des figures, avec la pompe de l'expression, tout ce que peut-la Poësie accompagnée du vers? Parce qu'il manquera toujours à la prose, lui répondra-t-on, cette espèce particulière d'harmonie, qui, au jugement de l'oreille, ne peut resulter que d'une telle mesure, qu'on appelle vers; & qui est par rapport à la prose, ce qu'est le chant par rapport à la manière ordinaire de parler, ou la danse par rapport à la manière ordinaire de marcher.

Mais n'y a-t-il donc pas de l'harmonie dans la prose? Oui sans doute, il doit y en avoir, & beaucoup. Mais l'oreille met une différence du tout au tout entre l'harmonie de la prose, & celle du vers. Tellement qu'une cadence profaïque ne deplaît pas moins dans le vers, qu'une cadence poëtique dans la prose. Aussi

l'Eloquence & la Poësie font-elles deux sœurs, qui ont chacune leur beauté propre. Veritablement on ne fauroit décider laquelle est la plus belle des deux. Celui-ci fera plus touché de l'une ; celui-là fera plus touché de l'autre. Mais tout le monde convient qu'elles ne se ressemblent nullement, & qu'il leur faut des parures tout-à-fait différentes : enforte que ce qui embellit l'une, enlaidit l'autre.

Une prose poétique, ajoûtent nos adversaires, peut réunir ces différentes beautés. Pour moi, plus je cherche à me faire ici des idées nettes, moins je trouve ce que c'est, ni que prose poétique, ni que poësie profaïque. Je ne vois dans l'une que d'insipides vers. Je ne vois dans l'autre, qu'une prose où nécessairement se rassemblent tous les vices que Longin (5) oppose au Sublime.

Rien de plus poétique, quant au fond, que le Songe de Scipion. Mais,

(5) Longin, du Sublime, Chap. 3.

quant à la forme, Cicéron s'est bien gardé de tomber dans le poétique, & il n'a employé aucune des figures, aucune des images, aucune des expressions, qui sont particulièrement consacrées à la Poësie.

On a reconnu qu'il y avoit du poétique dans le stile de quelques grands écrivains: de Platon, entre autres: & il me semble que le P. Malebranche, à certains égards, mérite la même louange. Mais c'est une manière de parler, qui, réduite à sa juste valeur, signifie que ce sont d'habiles Peintres, dont le pinceau hardi & léger, comme l'est celui des vrais Poëtes, donne tout à la fois, & de l'âme aux choses matérielles, & du corps aux pensées métaphysiques. On n'a point voulu dire qu'ils y employassent les couleurs réservées aux Poëtes, & ce seroit leur faire grand tort, que de l'entendre ainsi. Une prose poétique, dans le sens de nos Modernes, sera-t-elle jamais autre chose

parmi les productions de l'esprit, que ce qu'est un hermaphrodite, si l'on veut en admettre parmi les productions de la nature ?

Je passe, Monsieur, à celui de vos Censeurs, qui vous fait un crime de ce que vous maintenez la rime dans le vers François. Car le sentiment de M. de la Motte ne lui ayant pas survécu; d'autres beaux-esprits ont cherché du moins à sauver quelque débris de ce naufrage. Il demandoit, Poësie sans versification. Ceux-ci, forcés d'admettre l'un & l'autre, demandent seulement que notre vers soit affranchi de la rime, pour ne conserver que la mesure. Telle est leur idée, qu'ils nous donnent pour une découverte capable de faire honneur à l'esprit philosophique de nos jours; quoiqu'elle (6) ait été vingt fois presen-

(6) On peut voir, entre autres, les *Pjeautier de David*, tourné en prose mesurée, ou vers libres, par Blaise de Vigenère, 1588, & la *Sylvanire*, Fable *Bocagère* d'Honoré d'Urfé, 1627.

tée au Public , & toujours rebutée depuis cent cinquante ans.

Pour nous dégoûter de la rime , ils commencent par en décrier l'origine. Quand même ce qu'ils avancent là-dessus ne feroit pas (7) combattu par des Savans du premier ordre , toujours ne prouveroit-il rien. Venons au fond de la question.

Pourquoi donc voudroient-ils proscrire la rime ? Parce que c'est , disent-ils , une contrainte inutile , & souvent-pernicieuse aux véritables beautés de la Poësie. Je vais examiner ces

Tous les passages des Poëtes Grecs ou Latins , traduits & cités par Méziriac dans ses Commentaires sur les Hérodides d'Ovide , sont en vers François non rimés.

(7) Voyez *Huetiana* , Art. 78 , & la Lettre de M. d'Herbelot , inférée dans le *Traité de l'origine des Jeux Floraux* , par M. de la Loubère.

On peut voir aussi ce que j'ai cité d'Isaac Vossius , dans le *Traité de la Prosodie Française* pag. III.

deux propositions : mais la seconde avant la première, afin de commencer par l'essentiel.

1°. *Contrainte pernicieuse.* Voyons-nous qu'en effet la rime ait été pernicieuse à Malherbe, au grand Corneille, à Molière, à Despréaux, à Racine? Peut-on croire qu'ils eussent mieux écrit, s'ils avoient écrit avec plus de liberté? Ils ne font pas toujours égaux : ceux qui écrivent en prose le font-ils? Et quand la rime auroit occasionné quelques-unes de leurs fautes, doit-on s'en prendre à elle, ou à l'Auteur? Que n'a-t-il eu la patience de chercher quelque autre tour, dans une langue aussi riche que la nôtre? D'ailleurs, combien la rime n'occasionne-t-elle pas de beautés? Car ne fait-on pas que souvent, plus elle paroît fuir, plus la nécessité où l'on est de la trouver, étend l'esprit, le réchauffe, & fait éclore des idées, qui ne seroient point venues sans elle? Ainsi les maux qu'el-

le fait, doivent être compensés avec les services qu'elle rend.

Pour quiconque est né Poëte, la rime est une esclave dont il se fait obéir. Si cette esclave se révolte : c'est contre des gens qui n'ont nul droit de lui commander.

Et parce qu'ils ne peuvent la soumettre, ils tâchent de l'exclure. Mais il y a long-temps que Cicéron (8) nous a prévenus contre ces esprits vains, qui, faute de pouvoir atteindre à la perfection d'un état, voudroient donner pour les bornes de l'Art-même, les bornes de leur talent.

2°. *Contrainte inutile.* Pour le prouver, il faudroit me faire sentir que la rime ne contribue en rien à cette douce mélodie, à ces sens enchanteurs, que le Poëte doit me faire entendre. C'est donc encore ici une affaire de pur sentiment. Et par où s'y prendra-t-on pour détruire la con-

(8) *Tuiculanæ* II, Chap. I.

noissance que j'ai de ce qui se passe en moi, & de ce que mes organes seuls y opèrent, sans qu'ils me consultent?

Au défaut du raisonnement, car il seroit ridicule de l'employer ici, on fait valoir l'exemple des peuples qui n'ont point rimé : tels qu'autrefois tous les Grecs & tous les Romains : aujourd'hui quelques Italiens, & quelques Anglois.

Quant aux Grecs & aux Romains, vous y avez repondu d'avance, Monsieur, en faisant voir dans votre docte Préface, que cette mélodie qu'ils trouvoient dans l'arrangement cadencé de leur syllabes longues ou brèves, nous avons cherché aussi à nous la procurer dans notre langue, mais de la manière dont nous le pouvions. A l'égard des Italiens & des Anglois, il est certain que leurs plus grands Poëtes ont toujours rimé & riment encore. Ainsi, pour ces nations-là mêmes, l'exemple de quelques particuliers n'a pas fait une loi générale. En

fera-t-il une pour nous François, qui par une longue expérience connoissons le génie de notre langue, & qui naturellement portés au changement, & n'ayant que trop changé sur beaucoup d'autres points, avons toujours été constans pour la rime ?

On insiste principalement sur l'exemple des Anglois : & peut-être ignorez-vous, Monsieur, qu'aujourd'hui c'est un mérite dans Paris, de mépriser souverainement le Grec & le Latin, mais de favoir un peu d'Anglois. Je crois que nos Voisins s'ils étoient atteints d'une basse jalousie, ce qui n'est pas vrai-semblable, feroient charmés de nous voir prendre ainsi le change. Pourront-ils n'être pas tentés de rire, lorsqu'ils apprendront qu'en matière de Poësie, on nous renvoie à leur école ? Mais enfin, puisque nous ne saurions ni vous ni moi juger de leurs Poëtes, il faut nous en rapporter au temoignage d'autrui.

Voulant donc me former une idée de leur versification j'ai eu recours aux lumières d'un écrivain non-suspect, qui, après un long détail, conclut en ces termes. *J'ai dit-il assez de connoissance du Parnasse Anglois pour trouver ce tableau très-juste. Mais ne semble-t-il pas que l'Auteur a voulu peindre les efforts d'une nation nouvellement attachée aux Lettrés, qui combat contre un reste de barbarie, qui cherche des règles qu'elle ignore, & qui en est encore aux simples & brutes productions de l'esprit & du bon sens naturel, dont elle est à la vérité fort bien partagée, en attendant qu'il plaise au Ciel de lui inspirer le goût de l'ordre, de l'élégance, de la douceur, & de l'harmonie.*

Vous ne devineriez jamais, Monsieur, de qui sont ces paroles si outrageantes pour les Poètes Anglois. Elles sont (9) elles sont de votre Censeur lui-même. Je les ai fidèle-

(9) Pour & Contre, Tome IX. p. 334.

ment citées. Oui, c'est l'Auteur du *Pour & Contre*, qui s'explique ainsi : & par conséquent cette réformation qu'il voudroit introduire dans notre Poësie, il la fonde sur l'exemple d'un peuple, qui en est encore, selon lui aux simples & brutes productions de l'esprit & du bon sens naturel. En qualité de François, comment n'a-t-il pas eu honte de nous avilir, de nous anéantir, jusqu'à ce point-là. Mais en qualité de Critique, comment n'a-t-il point vû qu'il n'étoit pas d'accord avec lui-même, lorsqu'il nous donne pour modèle en fait de Poësie, une nation à laquelle il refuse, en ce genre, un commencement de *goût* ? Répondra-t-il que le titre de son Ouvrage lui permettoit de ce contredire ? A la bonne heure, supposé qu'il n'ait voulu que plaisanter.

Peu nous importe, au reste, que cette Satire contre le Parnasse Anglois soit bien ou mal fondée. J'ai prétendu faire un argument *ad hominem*, &

rien de plus. Car, dans une matière qui m'est inconnue, je ne puis que suspendre mon Jugement. A la vérité, je me souviens qu'étant il y a douze ou treize ans à Londres, j'eus plus d'une fois l'agrément de voir M. Pope, le Despréaux de l'Angleterre, qui me parut très-bien connoître nos quatre ou cinq grands Poètes François; & par ses discours je compris, que, s'il avoit encore plus d'estime pour d'autres Poètes, c'étoit uniquement pour les Grecs, & pour les Latins, qu'il connoît encore mieux.

Je ne reviens au *Pour & Contre*, que pour en relever une phrase où l'Auteur, qui montre d'ordinaire plus de circonspection dans ce qu'il écrit, me paroît oublier qu'il parle à un homme tel que vous. *Mais au nom des Muses! songez donc.* (Voilà de quelle manière il apostrophe M. le P. Boucher) *songez donc, que ce n'est ni la rime, ni l'agencement d'un certain nom-*

bre de syllabes , ni tout votre mécanisme , qui forme proprement la Poësie.

Permettez , Monsieur , qu'on lui reponde pour vous , & sur le même ton. *Mais au nom du bon sens ! Songez qu'on ne vous a point dit que ce soit ce mécanisme , qui forme la Poësie. On vous a dit , & on vous le répète , que la Poësie , dans toutes les langues qui nous sont connues , demande la versification : & que la versification dans la langue Françoisse , demande ce mécanisme , dont la rime fait essentiellement partie.*

Voilà en effet la source de toutes ses objections. Il s'obstine à prendre ce terme de *Poësie* dans un sens restreint : & là-dessus il vous accuse de soutenir que la rime est nécessaire à la Poësie , en tant que Poësie. Mais ne fait-il pas , ou ne doit-il pas savoir , que *Poësie* , *Eloquence* , sont des termes complexes , qui embrassent plusieurs idées ; & qu'on a droit de les employer absolument , sans être obligé à spécifier toujours dans quel sens

précis on les emploie ? Ainsi, quand vous dites que la rime est nécessaire dans la Poësie Françoisse, tout Lecteur intelligent, & de bonne foi, supplée de lui-même l'idée intermédiaire, qui est celle de versification, renfermée selon vous, & selon les principes de ceux qui ont fait notre langue, dans le terme de *Poësie*.

Finissons. Car je me reproche d'avoir trop insisté sur les paradoxes de vos deux Censeurs : étant persuadé, comme je le suis, que les principes du goût immuables, & que tout ce qui les contredit, ne peut avoir qu'un règne très-court. Mais la reconnaissance que je vous dois, Monsieur & l'amitié que je vous ai vouée, m'obligeroient de prendre votre défense, qui proprement est celle de notre Poësie.

A Paris, ce 4 Mars 1737.

L E T T R E VI.

OUI, Monsieur, il est certain que l'*Avis aux Réfugiés* qui parut en 1690, & qui servit long-temps de prétexte à l'horrible guerre de Jurieu contre Bayle, est de feu M. de Larroque, intime ami de notre cher Abbé Fraguiér, chez qui je le vois presque tous les soirs. Je lui ai entendu cent fois conter, que ne pouvant approuver la conduite des Réfugiés, qui ne cessoient alors d'invectiver contre le Roi, & contre la France, avec une aigreur capable de nuire à leur retour, il composa cet Ouvrage dans le dessein de leur ouvrir les yeux, & avant que d'être tout-à-fait déterminé à se faire Catholique. Qu'ayant été appelé à la Cour d'Hanovre, où il fut retenu neuf mois; pendant ce tems-là, M. Bayle, dépositaire de son manuscrit, le fit imprimer de son
aveu,

aveu, mais avec parole de ne point nommer l'Auteur. Qu'à son retour d'Hanovre, il vint ici faire son abjuration. Que, peu de jours après, s'entretenant avec le P. Verjus, Jésuite célèbre, il apprit de lui, que M. l'Archevêque de Paris & le P. de la Chaise étoient indignés de l'*Avis aux Réfugiés*, dont l'Auteur, si ce n'étoit pas un Protestant déguisé, leur paroïssoit un fort mauvais Catholique, puisqu'il traitoit de persécuteurs, ou peu s'en faut, les Ministres du Roi.

Pour sentir combien ce discours dut faire d'impression sur M. de Larroque, il faudroit l'avoir connu. Jamais homme ne fut en même temps, & plus fier, & plus timide. Risquer un éclaircissement avec ces deux puissances, cela exigeoit des demarches que sa fierté ne lui conseilloit pas : & c'étoit aussi s'exposer à des suites, que sa timidité lui faisoit appréhender. Il prit donc le parti de se tenir clos & couvert, en réitérant à M. Bayle

l'ordre de lui garder inviolablement le secret.

Qu'il me soit permis de faire ici une reflexion sur M. Bayle. Je le tiens pernicious en matière de Religion. Je crois même, si pourtant j'ose prononcer là-dessus, qu'à le prendre du côté de l'érudition, il ne mérite pas, à beaucoup près, ce haut rang où les demi-Savans l'ont placé. Mais enfin, lorsque je vois sa constance à garder un secret de cette nature, & que, pour ne point commettre son ami, il soutient durant plusieurs années les attaques d'un chef de parti, l'homme du monde le plus fougeux, à qui par un seul mot il pouvoit fermer la bouche: comment lui refuser des louanges?

Peut-être aussi ne fut-ce pas vertu toute pure. Je connois, Monsieur, votre passion pour l'Histoire littéraire; & c'est ce qui m'engage à disputer ce point de Critique, qui est d'un genre si nouveau pour moi. Quand

M. Bayle alla Professer la Philosophie à Sedan, il y fut suivi par le jeune Marquis de Béringhen, son élève, qui fut mis en pension chez M. Jurieu. Je parle de M. de Béringhen, frère de Madame la Duchesse de la Force, morte depuis peu en Angleterre. Vous saurez que, lorsqu'il alla en 1724 la voir à Londres avec le feu Duc de la Force, j'étois du voyage; & qu'ainsi j'eus tout le temps de le mettre sur le Chapitre de Bayle son précepteur.

Je lui ai entendu dire que Madame Jurieu, femme de beaucoup d'esprit, qui se piquoit de savoir son Horace par cœur, & qui n'étoit pas dépourvue d'attraits, goûta fort M. Bayle, âgé de vingt-sept ans. Jurieu, enchanté du Professeur, étoit bien éloigné des idées, qui nourrissoient la malignité du disciple. On supprima en 1681 l'Académie de Sedan: Madame Jurieu fut obligée de suivre son mari hors du Royaume: Bayle auroit bien voulu se fixer en France: mais deux

beaux yeux furent les Controversistes, qui déterminèrent ce Philosophe à quitter sa patrie. Rotterdam ne put voir long-temps une si étroite union, sans en juger mal: & l'on persuada enfin à M. Jurieu, que lui, qui voioit tant de choses dans l'Apocalypse, ne voioit pas ce qui se passoit dans sa maison. Un Cavalier en pareil cas tire l'épée; un homme de Robe intente un procès; un Poëte compose-roit une Satyre; chacun à ses armes. Jurieu, en qualité de Théologien, dénonça Bayle comme un impie. Tous les Consistoires, tous les Synodes retentirent de ses clameurs. Pour preuve, il alléguoit principalement l'Avis aux Réfugiés: non que ce livre contient quelque chose d'impie, mais il ne favorisoit pas le Calvinisme: & remarquez, je vous prie, qu'en ce tems-là Bayle n'avoit pas encore publié son Dictionnaire, ni tous ses autres Ouvrages, qui n'eussent que trop justifié les reproches de son ennemi.

Revenons donc au silence, qu'il garda en faveur de M. de Larroque. Pouvoit-il douter du véritable motif, qui allumoit le zèle de Jurieu? Pouvoit-il croire qu'au défaut de cette prétendue preuve, Jurieu n'en auroit pas bientôt imaginé une autre? Ainsi, en violant le secret, il avoit à craindre de perdre son ami; & il ne pouvoit espérer d'adoucir son ennemi. Or il me semble que, pour ne pas commettre un crime infructueux, on n'a pas besoin d'une grande vertu.

Vous me sauriez mauvais gré d'en demeurer-là sur M. de Larroque, homme d'un rare mérite, & d'autant plus digne d'être connu, qu'il a moins cherché à paroître. Il se nommoit *Daniel*, fils de *Matthieu*, dont vous avez un bel éloge dans le Dictionnaire de Bayle. Il naquit à Vitre, mais d'un père & d'une mère qui fortoient de Leirac. Aussi réunissoit-il la vivacité d'un Gascon avec la droiture d'un Breton. Il apprit parfaitement le La-

tin, & le Grec. Instruit, & guidé par son père, qui fut le plus docte Calviniste du siècle précédent, il se forma l'esprit, il se l'orna dans l'antiquité profane; & par l'étude qu'il fit de l'antiquité sacrée, relativement aux préjugés de sa naissance, il se disposoit à remplacer dignement son père, & dans le double emploi de Ministre & d'Apologiste des Protestans. Mais l'Edit de Nantes, révoqué en 1685, déranger ses projets. Il se retira d'abord à Londres; & pour mieux apprendre l'Anglois, il employa son loisir à traduire (1) la vie de Mahomet, écrite par le savant Pridcaux. Il se rendit ensuite à Copenhague, où sa réputation & les amis de son père lui promettoient un établissement il n'y trouva point ce qu'il cherchoit. Il passa de-là en Hollande, où il demeura jusqu'en 1690, qui est, com-

(1) Je ne sais quand cette Traduction fut imprimée pour la première fois. Je ne connois que l'édition d'Amsterdam, 1698.

me je l'ai déjà dit, l'époque de son retour en France, & de son abjuration. Avant que de poursuivre, indiquons les Ouvrages qu'il avoit jusqu'alors publiés.

I. *Le Profelyte abusé.* Voyez les Nouvelles de la République des Lettres, Mars 1684.

II. *Les véritables motifs de la conversion de M. l'Abbé de la Trappe,* avec quelques reflexions sur sa vie, & sur ses écrits. 1685.

III. *Nouvelles accusations contre Varillas,* ou Remarques critiques contre une partie de son Histoire de l'Hérésie. 1687.

IV. *Nouvelles de la République des Lettres,* 1687. Mars, Avril, & Mai, entier; avec les trois mois suivans, en partie.

V. *Matthæi Larroquani Adversariorum sacrorum Libri tres.* Opus posthumum. Accessit *Diatriba de Legione fulminatrice: Auctore Daniele Larroquano M. Filio* 1688.

VI. *Avis important aux Réfugiés sur leur prochain retour en France.* 1690.

Par l'Histoire littéraire de ce tems-là, nous voyons que ceux qui n'épousoient pas la querelle de Jurieu, & qui se prétendoient connoisseurs en style, donnoient ce dernier ouvrage à M. Pellisson. Rien ne pouvoit-êtré plus flatteur pour M. de Larroque il sentit croître son courage; & se voyant à Paris sans emploi, résolu même à n'en point briguer, il entreprit d'écrire les *Anecdotes du règne de Charles II.* Pendant son séjour en Angleterre, il avoit été a portée d'être bien instruit. Joignez à cela de grandes lumières en fait de Politique, & un grand zèle pour la vérité. Peut-être la disoit-il trop clairement. Ou du moins il a toujours cru avoir de bonnes raisons pour ne point montrer cette Histoire, & je ne sache personne qui l'ait vûe, si ce n'est M. l'Abbé Fraguier, qui la

re-

regardoit comme un ouvrage important pour la Postérité.

Un autre ouvrage, qui, de la manière dont on m'a parlé, n'étoit qu'un jeu d'esprit, mais capable d'offenser cruellement une personne toute-puissante à la Cour, lui suscita de fâcheuses affaires. On l'imprimoit furtivement: il en transpira quelque chose jusqu'à M. de la Reynie: & ce sage Lieutenant de Police fit arrêter l'Auteur, qui, après plusieurs mois passés dans les prisons du Châtelet, fut transféré au Château de Saumur. Je me souviens, Monsieur de vous avoir envoyé un mémoire sur l'Abbé Genest, où je parlois de ses liaisons avec l'illustre & savante Abbessse de Frontevrauld. Il lui vanta le mérite du prisonnier, qui déjà depuis quatre ou cinq ans, étoit son voisin. Piquée de curiosité, elle demanda, & obtint qu'il pût aller jusqu'à son Abbaye. Une si belle âme comprit qu'il falloit mettre de la différence entre un galant

homme , qui a le malheur de s'oublier une seule fois dans le cours de sa vie ; & ces misérables , qui n'ont ni talent ni goût que pour des libelles & qui sont incapables de se corriger. Aussi-tôt elle implora la clémence du Roi : & avec tant de zèle & de succès , que M. de Larroque non seulement fut mis en liberté , mais à quelque temps de là eut une place honorable dans les Bureaux de M. de Torcy , Ministre & Secrétaire d'Etat. Tout le reste de ses jours a été tranquille. Jusqu'à la mort de Louis XIV , il travailla dans ces Bureaux , ne quittant guère Versailles. Au commencement de la Regence , il fut nommé Secrétaire du Conseil , il eut , pour récompenses de ses services , une pension de quatre mille livres , dont il a été payé jusqu'à sa mort , arrivée le 5 Septembre 1731. Je ne puis vous dire au juste quel âge il avoit , mais , à vûe de pays , il passoit soixante & dix ans.

Vous ne sauriez croire combien il avoit d'illustres amis. Je me fers de cette expression, que la trop grande inégalité des conditions rend presque impropre. Je doute pourtant qu'elle eût été defavouée par M. le Comte de Toulouse, ou par M. le Duc d'Antin. Je ne crains pas qu'elle blesse Madame la Comtesse de Toulouse, Madame la Duchesse de Lesdiguières, M. le Maréchal de Noailles, Mademoiselle de Tourpes. Un simple particulier, qui loin d'être flatteur, n'étoit pas même complaisant, se voyoit accueilli par tout ce qu'il y a de plus grand: & il n'avoit pour plaire, que sa probité & son esprit. Je fais l'éloge de ses amis, plus que le sien.

Mais, depuis son retour de Saurmur, n'a-t-il plus écrit? Je connois de lui (2) une brochure anonyme, imprimée en 1709. dont l'exemplai-

(2) *Rémarques générales sur un livre qui a pour titre: Lettres, Mémoires, & Negociations du Comte d'Estrades.*

re qui est à la Bibliothèque du Roi, porte qu'elle fut attribuée au plus bel esprit, & à la meilleure plume (3) de l'Académie. Je fais aussi qu'en 1716. il composa un des grands mémoires, qui parurent au nom des Principes du Sang contre les Princes légitimés. A cela près, il n'a travaillé que sur des matières qui ne font pas venues à ma connoissance; & ses papiers, après sa mort, furent enlevés par l'ordre du Roi, pour être mis au Dépôt des affaires étrangères.

Un ouvrage de sa jeunesse, *la vie de Mézeray* vit le jour en 1726. mais sans nom d'Auteur. Je profitai de cette circonstance, pour oser, dans l'Histoire de l'Académie, décrier ce Roman Satirique. Quand mon Histoire parut, il vint me voir, & il affecta de se répandre en de longs complimens; mais avec un embarras

(3) M. l'Abbé de Polignac, aujourd'hui Cardinal.

que je partageois. Vous auriez trop ri de voir aux prises deux amis , dont l'un étoit aussi peu fait à donner de grandes louanges , que l'autre à en recevoir. Un sourire , qui nous échappa de part & d'autre en même tems , nous décéla : il n'y eut point d'explication : nous parlâmes d'autre chose : & comme au fond il sentoît que j'avois fait mon devoir , notre amitié ne souffrit point.

A l'égard de l'*Histoire Romaine* traduite de l'Anglois d'Echard , c'est un problème. D'un côté il est certain que M. de Larroque fit cette traduction dans sa prison de Saumur : qu'ayant pris des livres chez Boudot , Libraire de Paris , il lui donna son manuscrit en payement , & que Boudot étant mort avant que d'en avoir fait usage , d'autres Libraires le confièrent à M. l'Abbé des Fontaines , on est bien fondé à croire que la Traduction imprimée lui appartient , & non à M. de Larroque. Je prendrai

seulement la liberté de n'être pas tout à-fait de son avis, en ce qu'il prétend que M. de Larroque écrivoit (4) *très mal*. Un homme dont quelques ouvrages furent attribués, ou à M. Pellisson, ou à M. le Cardinal de Polignac, écrivoit-il très-mal? L'examen du style ne pouvant nous découvrir la vérité, si personne n'a plus d'intérêt que moi à la tirer du puits, elle y demeurera longtemps. Quoi qu'il en soit, cela me conduit naturellement à votre seconde question.

Vous êtes curieux de savoir par où je me suis attiré l'Auteur des *Observations sur les écrits modernes*. Peu s'en faut que je ne l'ignore moi-même. Point de rivalité, point de concurrence entre lui & moi. Je n'avois fait que des Traductions & l'Histoire de l'Académie, c'est-à-dire j'avois travaillé à faire honneur aux morts.

(4) Apologie de l'Abbé D. F. pag. 19.

Pour lui de son côté il s'appliquoit à déchirer les vivans. Je n'eus jamais la moindre envie de partager sa proie. Au reste, nulle liaison particulière. Quand on se rencontroit dans les rues une ou deux fois l'année c'étoient de part & d'autre les politesses établis par l'usage. Voilà où nous en étions, lorsqu'en 1736, à l'occasion d'un différend qu'il eut avec la Police, il m'écrivit. Vous me connoissez simple & crédule. J'exécutai trop littéralement ce qu'il souhaitoit de moi: & les mêmes armes qu'il m'avoit mises entre les mains, au lieu d'être défensives, telles que je devois les croire, se trouvèrent offensives. Vous mes dispensez, s'il vous plaît, d'un plus ample détail. Mais, puisqu'il m'attaque sans cesse depuis ce tems-là, & qu'il plaïsante si volontiers à mes dépens; me blâmez-vous de lui rendre la pareille?

Pour vous parler donc sans détour,

c'est un homme qui joue sur le Parnasse un rôle de Capitan. Otez-lui ses éternelles railleries, dont la grossièreté révolteroit toute la terre, si ce qu'elles ont de caustique ne leur ser-voit de passe-port auprès de certaines gens ; vous reduirez son mérite d'écrivain à un petit caquet monotone, qui, pour l'ordinaire, ne signifie rien. Quelquefois il écume les réflexions du café, sur les Pièces nouvelles : souvent on lui fournit des mémoires : & là-dessus il babille, mais sans principes, sans solidité, & toujours suivant la passion, qui lui commande dans le moment. Aussi voit-on que tantôt il loue, tantôt il blâme, non seulement le même Auteur mais le même ouvrage. Tellement qu'occupé depuis dix ans à nous faire le portrait de tant d'Auteurs, il n'a jamais fait que le sien.

Quant à ce qui me concerne, j'eus occasion pour la première fois de connoître ses dispositions à mon égard,

lorsqu'il parla de mon *Traité sur la Prosodie*. Mais, en cherchant à humilier les autres, il n'oublie point à s'exalter. Ici, par exemple: *Sans être académicien, je puis me glorifier, disoit-il, (5) modestement, d'avoir découvert un certain nombre d'usages analogiques, sur lesquels je pourrois donner des règles certaines, ignorées de nos Grammairiens, & dont j'ai fait part à mes amis.* Qu'il se glorifie de tout ce qu'il voudra, & tant qu'il voudra, j'y consens. Mais nous renvoyer à ses amis ! à ses amis ! J'eusse fait autant de cas d'un billet payable aux Calendes Grecques.

A peine mes *Remarques sur Racine* ont-elles paru, qu'il a renouvelé ses actes d'hostilité. Mais toujours la même ignorance. Jugez-en, Monsieur, par ce seul trait. A propos d'une ellipse, sur laquelle j'avois dit ma

(5) Observations, du 29 Decemb. 1736.

pensée, il cite (6) Quintilien : *Inter virtutes Grammatici habebitur, aliqua nescire*. Passage, qui ne fut jamais, dit-il, *mieux appliqué*. Quoi ! ce seroit un mérite à un Grammairien, d'ignorer si une ellipse est dans les règles ? Vous decouvrez d'abord l'origine de son erreur. Par ce mot *Grammairiens*, il entend tout rondement ce qu'en françois nous appellons Grammairien : au lieu qu'en Latin cela signifie un homme qui enseigne les Humanités, dont la Poétique, la Fable, & l'Histoire font partie, aussi bien que la Grammaire. Pourquoi, lorsqu'on ignore des choses si triviales, ne pas ouvrir un Dictionnaire ? Pourquoi ne pas examiner ce passage dans l'Original, livre premier, tout-à la fin du chapitre huit ? Au lieu de soutenir qu'il ne fut jamais *mieux appliqué* ou auroit vu qu'il ne pouvoit l'être plus mal : puisqu'il s'agit là

(6) Observations, du 23 Juin 1738.

non de la Grammaire, mais de l'Histoire & de la Fable. Quintilien le dit clairement. Quand on fait lire un Poëte à des enfans, on leur doit expliquer, dit-il, les points de l'Histoire & de la Fable, mais sans pousser trop loin ses recherches ; parce qu'il y a quantité de faits inutiles, ou supposés, qu'un habile maître doit se faire honneur d'ignorer: *ex quo mihi inter virtutes Grammatici habebitur aliqua nescire.* Quintilien avoit grande raison en cela, comme en tout le reste. Mais on lui a fait dire une fausseté, une absurdité, pour avoir le plaisir de tomber sur moi.

Vous ne demanderez à quel propos je vous explique Quintilien comme si j'oublois que je parle ici à mon maître ? Permettez moi, Monsieur, de vous repondre, que vous lisez quelquefois mes lettres dans votre petite Académie, où il se peut trouver des personnes, pour qui la phrase de ce Rhéteur ne seroit pas aussi connue,

que toute l'Antiquité l'est pour vous. J'ai donc cru, afin de vous épargner les fraix du Commentaire, devoir le faire moi-même.

Mais ce passage m'en rappelle un autre, qui m'a toujours paru plaisant. Athénée (7) dit, qu'*excepté les Médecins, il n'y a pas de plus grands fous dans le monde, que les Grammairiens.*

Par les Médecins, on voit assez qu'il vouloit dire les Charlatans. Par les Grammairiens, il entendoit, non ceux qui s'étudient à parler correctement, car il n'y a point là de folie : mais ces petits Humanistes, qui se donnent pour de grand Critiques ; qui, avec une étude moins que superficielle, prétendent tout savoir, qui sans rien savoir, jugent de tout. Vouloir dans le cours d'une année, juger d'un plus grand nombre de volumes, que l'homme le plus Studieux

(7) *Lib. XV. pag. 666. Edit. 1597.*

n'en pourroit lire : se croire assez de lumières, assez d'autorité, pour citer tous les Savans à son tribunal : se figurer qu'un Ouvrage, dont la composition a peut-être coûté dix ans, ne demande qu'un coup d'œil pour en faire la censure : trancher, décider, sur une infinité de matières, qu'on n'a pas même effleurées, qu'on n'est pas même en état d'entendre ; voilà, selon Athénée, le comble de la folie ; & certainement un son de cette espèce, s'il étoit dans Paris, feroit montré au doigt comme un prodige unique, ou d'impudence, ou de fatuité.

Pour ne pas nous tromper cependant à la valeur des termes, il seroit bon de savoir ce qu'Athénée entendoit par *folie* : Car me voilà sur le Pont-neuf, un Charlatan promet aux passans la guérison de leurs maux, s'ils veulent prendre de sa poudre ; tous les badauts lui portent leur argent : est-ce donc le Charlatan, que

je traiterai de fou? Je passe du Pont-neuf sur le Quai, & là devant la boutique d'un Libraire j'entens crier.

Je suis le fameux zoïle, qu'on croyoit mort. Tout ce qui s'est dit de ma fin tragique, est une imposture. Plus effronté que jamais, & plus sûr de l'impunité, parce que j'en jouis depuis plus long-tems, je continue à être l'effroi de quiconque ose écrire. Je pourfends celui-ci j'estramaçonne celui-là. Tout m'est soumis, le Théâtre, la Chaire, le Barreau, tout me paye un tribut. Je prime dans la Chirurgie, & dans la Physique moderne. O! que j'aurois brillé dans les matières de Théologie, si l'on ne m'avoit sévèrement défendu d'y toucher, & pour cause. Puis d'un ton radouci: Vous qui êtes sans études, sans esprit, sans goût, voulez-vous que je vous dévoile les mystères des beaux arts? Que je vous mette à portée d'apprécier le mérite de tous les auteurs? Que je fasse de vous, tout ignorans que vous êtes, un Oracle dans les belles compagnies? Et le tout en

riant. *Car mon spécifique est farci d'un nitre, qui desoppille la rate. Vous n'avez besoin pour cela, que d'une petite feuille, dont vous pourrez même passer ordinairement les trois quarts, sans risquer de perdre autre chose que des paroles. Venez, achetez. On y court : & Athenée me viendra dire que c'est là un fou ? Je n'en croirai rien. On n'iroit pas, si tout le monde pouvoit lire, un impôt établi tout à la fois sur l'ignorance, sur la vanité, & sur malignité des hommes.*

J'allois fermer ma lettre, au moment que je reçois de Madrit un paquet, où je trouve des Vers tirés d'un manuscrit de l'Escorial, sur lesquels on me prie de vous consulter. On les croit antérieurs au siècle d'Auguste. Il me semble qu'en effet ils sont assez tournés à l'Antique. Mais je suis fâché d'y voir des images si dégoûtantes. Peut-être le personnage n'offroit-il pas de plus nobles idées. Quoi qu'il en soit, je vous supplie,

Monfieur, m'en dire votre avis. Je l'attendrai, pour faire reponfe. Voici ces vers.

S C A Z O N.

*Denas vorarat Cerberus chelydrorum
 Trigas opimi flore pinguium tabi;
 Ventremque, cœnâ degravante, laxarat.
 Udum, Megæra cum sorore, farcimen
 Ter impiatâ, terque depfuit lævâ.
 Et apta dixit verba. Terque postici
 Immisit oris balitum. Ter imminxit
 Reciprocato palpitare concufu
 Toroſa cœpit pulpa: quam ſinu clauſam
 Procorde torvus Furius gerit pulpam.*

Je ſuis, &c.

A Paris, ce 6. Juillet 1738.

REFLEXIONS

S U R

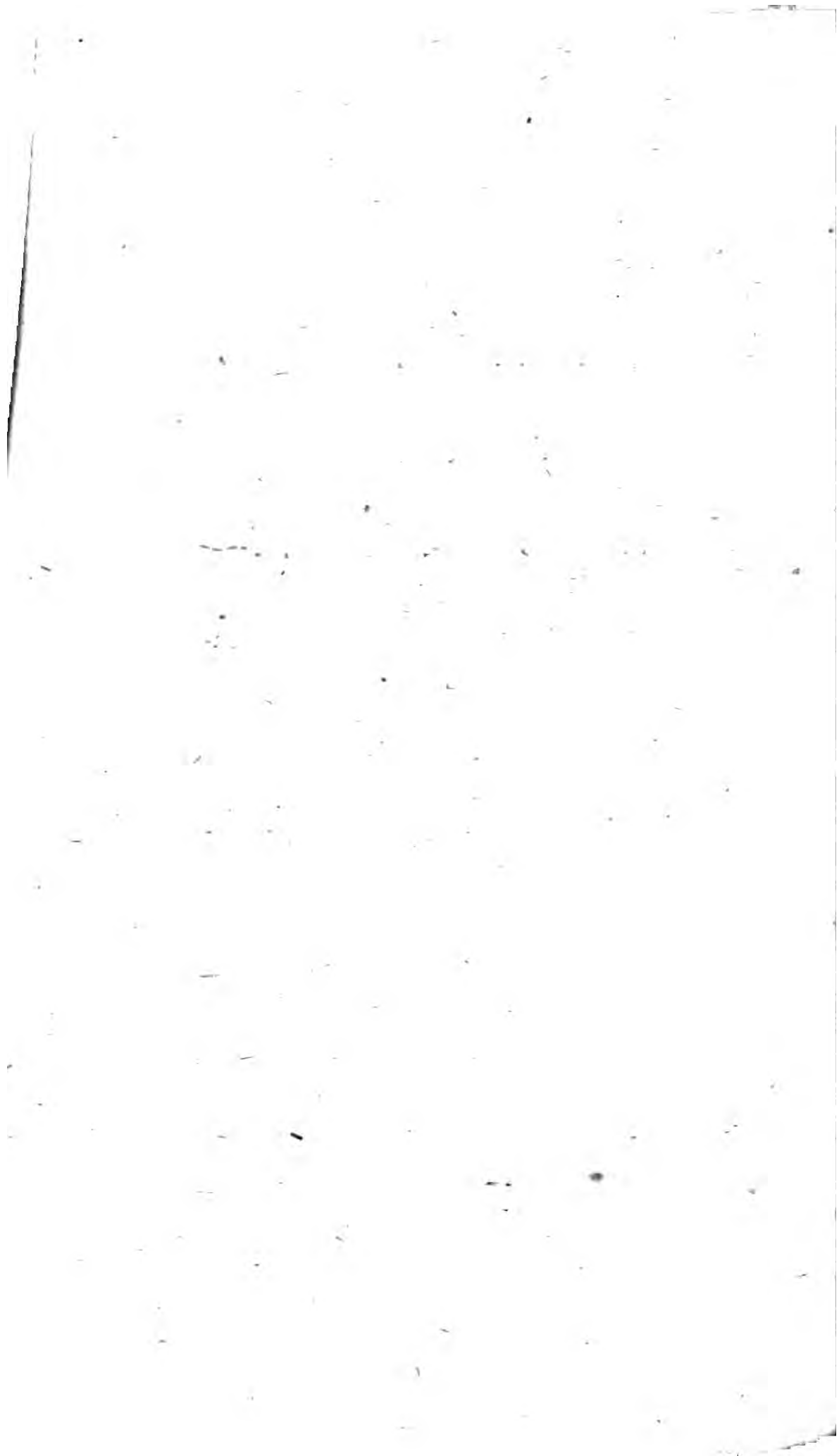
L E G O Û T.

Par M. L'ABBÉ GÉDOYN de l'Académie Française.

E T

Par Mr. Le Président DU GAS Prévôt
des Marchands de Lyon.

K



REFLEXIONS

S U R

LE G O Û T.

Par Mr. L' A B B É Gédoyne de l'Académie Française.



J'ai été tenté plusieurs fois d'examiner ce que c'est que le *goût* pris dans un sens moral, & de traiter tout ce qui a rapport à cette matière. Je fais que c'est une entreprise délicate, ou il est difficile de se satisfaire soi-même, & plus difficile encore de satisfaire les autres. Mais du moins est-elle digne d'un homme de lettres, & digne de la compagnie pour qui j'écris. Il n'en faut pas davantage pour m'animer, je vais donc Mr. vous dire ce que la reflexion m'a pu fournir sur ce Sujet.

Je remarque en premier lieu qu'en

latin *gustus*, d'où vient notre mot de *goût*, se prend rarement au figuré. Il n'y a guère que Quintilien, qui s'en soit servi dans le même sens que nous employons le mot de *goût*. C'est dans la définition qu'il donne de l'urbanité Romaine : *proprium quemdam gustum urbis, un certain Goût de politesse qui ne se prend qu'à Rome*. Nous au contraire, nous employons souvent & heureusement le terme de *Goût*, au figuré. C'est ainsi qu'une langue, infiniment moins riche & moins abondante qu'une autre, peut néanmoins à certains égards avoir quelque avantage sur elle. Cependant, disons le vrai, ce mot de *Goût*, qui nous est si familier, ne présente pas d'abord une idée bien nette, & ceux qui en usent le plus, feroient peut-être embarrassés à nous dire ce qu'il signifie, car il n'est pas aussi aisé qu'on le pense de bien définir le *Goût*, pris dans le sens dont il s'agit. Temoin les définitions que nos écrivains en don-

ne. Le Goût, dit l'un, est un sentiment qu'on ne sauroit apprendre ni enseigner; il faut qu'il soit né avec nous. Le bon goût en matière d'esprit, dit un autre, est un harmonie & un accord de l'esprit avec la raison. Si nous en croyons un autre. Le bon Goût est un sentiment naturel, qui tient à l'âme, & une espece d'instinct de la droite raison. J'avoue M. que je ne suis pas content de toutes ces définitions. Examinons donc premièrement ce que, c'est que le Goût. Nous verrons ensuite, comment on acquiert le bon, & comment on se préserve du mauvais.

I.

Je me souviens que Quintilien, voulant expliquer ce que l'on entendoit, par *Salsum*, qui veut dire le sel du Discours, considère d'abord le mot au propre, d'où il tire un espèce de conséquence pour le figuré. En suivant la même methode nous trouv-

rons peut-être ce que c'est que le *Goût*. Au propre c'est celui de nos cinq sens, par lequel nous discernons les saveurs. Au figuré, ce sera donc ce qui nous fait discerner, le bon & le mauvais, dans les ouvrages de l'esprit & de l'art. En effet, comme les saveurs sont l'objet du goût matériel & physique, de même les ouvrages de l'esprit, & de l'art sont l'objet du goût moral. Mais il faut aller encore plus loin, & voir comment il s'acquiert. Je dis comment il se fait en nous, & je m'explique.

Dans le physique, & dans le moral, il y a un goût naturel, & un goût acquis. Le goût naturel, dans l'un & l'autre, est un don de la nature: & le goût acquis est le fruit de l'expérience & de la reflexion. Que je boive, du vin de Champagne pour la première fois, je dirai bien s'il me fait plaisir ou non. Le seul sentiment suffit pour cela. Mais je ne pourrai pas dire si c'est de bon vin de cham-

pagne, parce que n'en ayant jamais bû, j'ignore le goût & la qualité que le vin de champagne doit avoir. Dans le moral il en est de même. Le goût naturel, qui n'est autre chose que la droite raison, & ce que nous appelons le sens commun, parce que la nature est censée l'avoir donné à tous les hommes; le goût naturel, dis-je, Suffit pour me faire juger si un homme parle sensément. Mais de connoître, si cet homme écrit bien, s'il a fait un bon Poëme, ou une belle Tragédie, ou un beau tableau, c'est l'effet d'un autre goût qui s'acquiert, & qui consiste, comme j'ai dit, à savoir discerner le bon & le mauvais dans les ouvrages de l'art... Ce goût acquis est toujours enté sur le goût naturel, qui en est comme la base & le fondement; mais qui du reste ne nous mène jamais bien loin par lui-même. On comprend aisément, qu'il ne s'agit ici que du goût acquis. Aussi pour l'ordinaire n'est-il question, que de celui-là.

Car , lorsqu'on dit d'une personne qu'elle n'a point de goût , ou qu'elle a beaucoup de goût , c'est toujours du goût acquis que l'on prétend parler.

Voyons maintenant comment le goût opère en nous. Il me semble que c'est toujours par voie de comparaison , & en rapportant une chose à une autre de même genre , dont nous avons conservé l'idée , & qui est la cause exemplaire de tous les jugemens que nous portons en matière semblable. Un exemple me fera mieux entendre. On me donne à boire de l'eau des Barbades. Si je la trouve bonne , & que je ne me trompe pas , ce jugement ne peut venir que du hazard , ou de ce que j'ai déjà bû de l'eau des Barbades , qui étoit fort bonne , & que celle que je bois actuellement a le même goût. Je lis un poëme épique écrit en françois , par exemple , le Poëme de la ligue , j'y remarque du génie , & de grandes beautés ; mais après l'avoir
bien

bien examiné, je dis, ce n'est point là un Poëme épique. Pourquoi ? C'est que le Poëme de la ligue réveille en moi l'idée de l'Illiade, de l'Odyssée, & de l'Enéïde, les seuls Poëmes épiques qui soient reçus pour des modèles, & avec lesquels je vois que le Poëme de la Ligue n'a aucune ressemblance. Ainsi dans le physique & dans le moral mon goût n'opère que par comparaison, ou plutôt n'est lui même qu'un jugement de comparaison.

Il ne faut donc pas s'étonner, si ce que nous appelons goût, les Romains l'appelloient *judicium*, terme peut-être moins expressif que le nôtre, mais plus clair & plus général. *Athenienses quorum semper fuit sincerum prudensque judicium, nihil ut possent nisi incorruptum audire & elegans: les athéniens dont le goût étoit si bon & si fin, qu'ils ne pouvoient rien entendre, qui ne fût extrêmement pur & élégant. Judicium* en cet endroit ne signifie autre

chose que le goût. Il dit dans un autre *Omnes tacito quodam Sensu sine ulla arte aut ratione, quæ sint in artibus prava aut recta dijudicant. Tous les hommes, par un Secret sentiment, sans le Secours d'aucun precepte, d'aucun art, savent discerner ce qu'il y a de bon & de mauvais dans les arts. Voilà le goût naturel bien marqué. Car Cicéron ne peut entendre ici que ces beautés & ces défauts qui sautent aux yeux, & qui, pour être sentis, n'ont besoin que d'un certain goût qui est naturel à tout homme. En effet il y a cette différence entre le goût naturel, & celui qui s'acquiert, que le premier ne nous trompe jamais, & que le second est très-fautif. C'est que le premier consiste dans une sensation, ou dans un sentiment, qui est l'effet d'une impression certaine & invariable. Comme je distinguerai le doux & l'amer si j'ai le palais bien disposé; de même, si j'ai du sens & de la raison, je goûterai un discours*

censé aussi nécessairement que je ver-
 rai la lumière, lorsque j'ouvrirai les
 yeux en plein jour. Il n'en est pas
 ainsi du goût acquis. Ce goût est le
 fruit & l'effet, non seulement de
 l'art, & par conséquent de la connois-
 sance des règles, mais encore plus de
 la juste idée de perfection à laquelle
 il faut rapporter toutes les choses que
 nous faisons, ou dont nous jugeons.
 Ces conditions se trouvent rarement
 ensemble. Tel fait les règles d'un
 art, qui n'en connoît pas les finesses,
 & Tel en possède les règles & les fi-
 nesses, qui n'a pas étudié les grands
 modèles, dans lesquels seuls on prend
 une juste idée de la perfection. Voilà
 pourquoi le bon goût est si rare, &
 le mauvais si commun.

Quelques-uns s'imaginent qu'avec de
 l'esprit on juge bien de tout. Sans doute
 c'est une grande avance, que d'avoir
 de l'esprit, c'est même une condition
 nécessaire, puisque le goût acquis,
 comme je l'ai dit, est toujours enté,

sur le goût naturel. Mais l'esprit tout seul ne me Suffit pas plus pour me faire juger d'un ouvrage de l'art, que le palais bien disposé suffit, pour me faire connoître si un mets dont je n'ai jamais mangé, & un vin dont je n'ai jamais bû, ont le goût & la qualité qui leur est propre.

Une chose néanmoins, paroît favoriser le sentiment que je combats. C'est que l'on voit souvent, & surtout à la Cour, des hommes, même des femmes, qui, sans aucune connoissance des règles, jugent fort bien d'un ouvrage en prose ou en vers, d'une pièce de Théâtre, d'un morceau de Musique, & de plusieurs autres productions de l'art. D'où l'on conclut que le goût naturel est suffisant pour tout cela ; on se trompe. - Le discernement de ces personnes n'est point l'effet de leur goût naturel : c'est l'effet du goût qu'elles ont acquis, non par l'étude, mais par une heureuse expérience. Accoutumées au

bon presque en tout genre ; elles s'en font une juste idée , qui dirige leur jugement , & leur sert de règle. Elles y rapportent tout ce qu'elles lisent , tout ce qu'elles entendent ; & , si quelque chose s'en écarte , leur goût , qui en est blessé , le refuse aussitôt. D'ailleurs elles sont sans cesse avec un monde poli , avec des courtisans , dont il y en a toujours quelques-uns qui ont l'esprit cultivé , soit par la lecture , soit par la fréquentation des gens de lettres. Il est assez naturel que dans un tel commerce ces personnes acquièrent cette politesse aimable , cette teinture d'erudition , qu'un Auteur (Quintilien) appelle si bien *sumptam ex conversatione doctorum tacitam quamdam eruditionem*. Mais ne nous y trompons pas nous-mêmes. La Cour n'est plus ce que nous l'avons vûe. Le bon goût n'y règne pas aujourd'huy comme il y a trente ans , ni par conséquent à la ville. La plupart des vieux Courtisans , dont plu-

fleurs avoient l'esprit orné, sont
 morts. Les jeunes, qui leur ont suc-
 cédé, n'ont pas encore eu le tems
 de se former. Alors le commerce
 des hommes donnoit du poids & de
 la solidité à la conversation des fem-
 mes, & les femmes joignoient à cet-
 te solidité ces graces légères qui leur
 sont presque naturelles. Nous avons
 nos Lélies & nos Cornélie's aussi bien
 que l'ancienne Rome; nos Distimes
 & nos Aspafies, aussi bien que la Gre-
 ce. Presentement le Démon du jeu
 a banni tout entretien. Les mesalli-
 ances, que l'amour des richesses a ren-
 dues si frequentes, ont encore beau-
 coup contribué à altérer le bon goût.
 Une bourgeoise transplantée à la Cour
 y porte souvent le goût du terroir
 où elle est née, une prononciation
 parisienne bien pire que cette Pata-
 vinité tant reprochée à Tite-Live;
 en un mot, des manières & une édu-
 cation bourgeoise, dont on ne se dé-
 fait presque jamais.

Il en est donc du bon goût comme de l'usage en ce qui concerne la langue. Je crois qu'il les faut resserrer l'un & l'autre selon les tems dans des bornes plus ou moins étroites. Du tems que l'Academie Françoisse étoit nouvellement instituée, & qu'on la regardoit comme l'ouvrage favori d'un grand Ministre, à qui l'on avoit intérêt de plaire, on étudioit la langue, & il y avoit peu d'honnêtes-gens qui ne se piquassent de bien parler. Cette ambition n'est plus. On se tromperoit, si l'on donnoit à l'usage la même étendue qu'il pouvoit avoir alors. Je ne fais même, si l'on ne le trouveroit pas plus aisément dans les bons écrivains du dernier Siècle, que dans ceux de nos jours. Du moins est-il certain que, si les Romains avoient suivi cette maxime, leur langue & leur goût n'auroient pas dégénéré jusqu'à devenir barbare, comme il est arrivé. Il déféroient à l'usage & au goût de leur tems, au lieu de

s'en tenir au goût & à l'usage du tems d'Auguste. Et cette méprise a été insensiblement une des causes principales de l'extinction des Sciences & des beaux arts.

C'est néanmoins sur la bonne opinion que l'on a de son esprit, qu'on se donne pour juge en bien de genres de littérature, où l'on est fort peu versé. C'est sur ce fondement, que des gens uniquement adonnés à l'étude des sciences spéculatives s'arrogent le droit de décider sur le mérite des anciens & des modernes. Parce qu'ils réussissent dans le genre d'étude qu'ils ont embrassé, & qu'ils s'y font fait quelque réputation, ils croient pouvoir prononcer sur tous les autres genres. Qu'ils se contentent d'exceller dans leur art; nous rendons justice à leur mérite; mais ils présument trop, & de leur goût naturel, & de leur esprit, ni cet esprit, ni ce goût, quelques bons qu'ils l'ayent, ne sauroient les mettre

à portée de connoître les beautés des grands modèles que l'antiquité nous a laissés. Il faut pour cela un goût acquis ; & comment l'auroient-ils ce goût acquis , eux qui n'ont presque aucune habitude avec la langue Grecque & la langue Latine ? Car , s'ils veulent être de bonne foi, ils conviendront qu'ils n'en savent guère que ce qu'ils en ont appris au Collège , d'où l'on sort presque toujours sans les savoir. Ils ne peuvent donc juger des anciens que par des traductions. Belle façon d'en juger ! C'est d'abord les depouiller de la moitié de leur richesses ; car on fait que l'expression est tellement propre à l'original , qu'elle ne peut passer à la copie , sur tout s'il s'agit d'un Poëte. Dans Homère , dans Virgile , dans tout bon Poëte , un mot , une epithète est souvent comme un coup de pinceau , comme une teinte plus ou moins forte , qui tourne à l'avantage du tableau. Il faudroit un parfait

équivalent pour bien rendre ce mot, cette épithète; & de parfaits équivalens, il n'en est point. Que l'on traduise la Fontaine en quelle langue on voudra, il perdra dès-lors les graces naïves de cette espèce d'idiome qu'il s'étoit faite.

Ce ne fera plus la Fontaine. Le *pontem indignatus araxes* de Virgile, le *perfidum ridens Venus* d'Horace, le *lit effronté* de M. Despréaux, sont une image que vous ne conserverez dans aucune langue. Et c'est sur-tout dans les images, que consiste la Poësie.

Une autre chose, que je ne dois pas omettre, c'est que nos Spéculatifs sont accoutumés à un goût de précision, qui est directement opposé au goût de l'éloquence & de la Poësie. Il en est d'un Poëme & d'une Oraison, comme de ces objets qui veulent être vûs dans l'éloignement. La précision géométrique, en rapprochant ces objets, détruit le point de perspective. Les anciens traitoient tous leurs Su-

jets éloquemment. Leur stile étoit nourri, soutenu, nombreux & périodique. Le Spéculatif qui, sous prétexte de ne vouloir que des raisons, bannit la multitude des paroles, ne fera pas fort touché de cette perfection, ni ne le doit être. Qu'on lui propose deux arrangemens différens d'une même période, tels que Ciceron se les propose lui même, il ne saura pas faire la différence de l'un à l'autre. Cependant, dit Quintilien, si vous suivez le dernier arrangement, vous verrez qu'il en fera, comme de ces traits à demi rompus, ou jettés en travers, qui, au lieu d'aller frapper le but, tombent à moitié chemin. C'est donc au sentiment & au goût qu'il faut rapporter ces sortes de choses. Or ce sentiment, ce goût, comment peut-on l'acquiescer, qu'à force de lire les bons écrivains ?

Au reste je ne pretens pas dire qu'un homme adonné aux sciences

Spéculatives, ne puisse pas avoir le goût des belles lettres, nous en connoissons qui ont l'esprit aussi orné que pénétrant & subtil. Aussi n'est-ce point à eux que mon discours s'adresse, mais uniquement à ceux, qui, n'ayant qu'une très légère teinture des anciens Auteurs, se mêlent d'en parler; qui, faute de les connoître, ne les goûtent pas, & qui, fiers du progrès qu'ils ont fait dans un certain genre de sciences, osent non seulement decrier ce qu'ils ignorent, mais encore donner leur goût comme la règle à laquelle il faut s'en tenir. Après tout on conviendra que l'Encyclopédie n'est plus guère connue que de nom. Ces vastes & heureux génies, qui embrassoient tout avec succès, les Scaligers, les Grotius, les Petaus & les Leibnits, ont laissé peu d'imitateurs. Aujourd'hui un homme de lettres, un savant, s'il faut donner ce nom à si bon marché, se borne à un certain genre de science ou de lit

térature , & ne fait qu'effleurer les autres. S'il ne parloit que de ce qu'il fait , il y gagneroit beaucoup , & le public aussi. Car le mauvais goût ne se repand dans le monde , que parce que des gens éclairés sur un point le veulent paroître en tout , & qu'ils abusent de leurs lumières qui sont très estimables , très-sûres même , si vous voulez , dans une matière , mais fautives dans une autre.

Je dirai plus , si vous y prenez garde de près , vous trouverez que les choses purement intellectuelles ne sont pas de la compétence du goût : il n'y a que celles où l'imagination & le sentiment ont quelque part. A proprement parler , le gout emporte l'idée de je ne fais quelle matérialité. Ainsi l'on dira bien qu'un homme a du goût pour les Mathématiques , pour la Géométrie , c'est-à-dire de l'amour , de la passion , de l'attrait. Mais on ne dira pas qu'il a le goût de la Métaphysique , de la Géométrie , comme

on dit qu'il a le goût de la Poësie , de l'Eloquence, de la bonne Latinité, de la peinture, de la dévotion même. Et c'est ce qui m'a fait avancer que le *judicium* des Latins-étoit une expression beaucoup plus générale & plus nette, que le mot de *goût* dans notre langue. Cependant chacun se pique d'avoir du goût. Il faut donc croire que c'est une qualité précieuse, & elle l'est en effet. Les ouvrages de l'art font impression sur nous, suivant le degré de goût que nous avons, & sont plus ou moins parfaits à proportion du goût de l'ouvrier. L'Architecture Grecque & l'architecture Gothique, l'Ecole d'Athènes & l'Ecole de Toscane, la Flaman-de & la Lombarde, le Style Asiatique & le bon style n'ont differé que par là. Un Savant, un Antiquaire, un Historiographe, un Chronologiste, un Critique a beau charger sa mémoire de recherches curieuses & singulières; s'il n'a du goût, il ne réussira, ni au

choix de son sujet, ni à la distribution de ses parties, ni à la façon de le traiter. On ne lui disputera pas le nom de Savant, mais on ne l'en estimera guère davantage. Puisque le goût est si nécessaire, voyons en second lieu comment on acquiert le bon, & comment on se préserve du mauvais.

II.

Comparons toujours le goût moral au goût matériel & physique. C'est, je crois, le moyen d'en raisonner sûrement. Pour parler donc au propre, il y a des personnes qui n'ont point de goût. Tout leur paroît insipide; elles en conviennent. C'est le vice de l'organe, qui est, ou usé, ou mal affecté. Il y en a d'autres qui ont du goût, mais elles l'ont dépravé, soit par une intempérie naturelle, soit pour s'être accoutumées à ce qui pique trop fortement le palais. Cependant elles croient leur

goût bon, parce qu'en effet il se trouve flatté par les mêmes faveurs qui font de la peine aux autres. Ces personnes se trompent, mais leur erreur n'est pas contagieuse. Enfin il y en a qui ont le goût fin & délicat : effet naturel & de la bonne disposition de l'organe, & de l'accoutumance au juste temperamment des choses qui font leur nourriture ordinaire. Appliquons ceci au goût moral, vous y remarquerez la même diversité.

Car on voit des Gens qui n'ont aucune sorte de goût. Le bon & le mauvais, tout leur est égal. Les choses les mieux pensées & les mieux dites, ne les affectent point. C'est l'effet de leur stupidité, leur mal est sans remède. Le goût acquis suppose toujours le goût naturel. Où le naturel manque totalement, l'art devient inutile. Vous en voyez d'autres qui ont une sorte de goût, mais c'est un mauvais goût. Des contes d'enfans qui n'ont rien que de frivole,

le,

le , un petit roman écrit d'un style doucereux & affété , une Comédie platte qui ne sera relevée que par des équivoques grossières & par des Chansons obscènes leur fera plus de plaisir que tout ce qu'il y a de bien écrit. C'est en eux l'effet d'une mauvaise éducation & de l'ignorance qui en est la suite. Mais parmi les gens de mauvais Goût, il en faut distinguer de deux espèces. Les uns ont peu d'esprit, ce sont ceux dont je viens de parler. Ils ne font que pitié. Les autres au contraire ont beaucoup d'esprit, des talens, sont même éclairés sur de certaines matières, & s'y font fait une réputation d'habileté : ceux-là sont dangereux ; parce qu'ils se prévalent de leur esprit, de leurs talens, de leurs lumières, & de leur réputation pour autoriser leur Goût, & pour persuader qu'ils ont raison en d'autres matières où il s'en faut beaucoup qu'ils soient aussi intelligens. Enfin nous en voyons qui ont un Goût excellent, un

Goût sûr, & qui retracent dans leurs écrits une fidèle image de ces grands modèles que le tems nous a conservés. C'est le fruit de leur application constante à les lire & à les étudier. *Vos exemplaria Græca &c.*

En effet où prendre ce bon Goût, c'est-à-dire un juste idée du beau, que dans les sources mêmes du beau & du bon ? Et qu'elles sont ces sources ? si ce n'est les monumens que nous ont laissés les Grecs & les Romains : ces deux nations si savantes & si polies, à qui nous devons tous les beaux arts. Il est constant que l'Architecture, la Sculpture, la Peinture & la Gravure modernes ont fait pour le moins d'aussi grands progrès que l'Eloquence & la Poësie modernes. Cependant l'Architecte, le Sculpteur, le Peintre & le Graveur croient ne pouvoir assez imiter, assez étudier le Goût Grec ou l'antique. Et l'on croira que l'Orateur, que le Poëte se peut passer des écrits de Demosthène & de Cicéron,

d'Homère & de Virgile? Il n'y a que l'ignorance & la présomption, qui aient pu enfanter un pareil sentiment. Qu'elle sera donc en matière d'Eloquence & de Poësie la règle de notre jugement, & de notre Goût? D'où tirerons nous l'idée de perfection, à laquelle nous devons rapporter tout? Et puisque le Goût acquis, à le bien prendre, consiste dans un jugement de comparaison, quelle sera enfin notre pièce de comparaison? Car nous n'avons pas en notre langue un seul poëme épique qui mérite d'être lû: & si nos voisins sont plus heureux, encore faut-il avouer que leurs plus grands Poëtes ont eu moins d'art que de génie. En fait d'Eloquence, qu'avons-nous de moderne qui puisse fournir une grande idée? Nos Avocats ne peuvent aspirer tout au plus qu'à la gloire d'être diferts. L'éloquence leur est interdite, elle semble être toute réservée pour la Chaire. Cependant parmi les Orateurs Chrétiens que nous

avons vûs de nos jours, & il y en a eu de célèbres, pas un n'a eu le pathétique en partage. C'est donc dans les Anciens que se trouvent tout à la fois & l'idée de la perfection, & l'exemple. J'oserai le dire, & je ne crains point Mrs. que vous m'en défavouiez : qui n'a pas lu Demosthène & Cicéron dans leur langue naturelle, n'a pas seulement l'idée de l'Eloquence; & qui n'a jamais lû Virgile dans la sienne, ne fait pas ce que c'est que de beaux Vers. Quintilien dit quelque part que c'est avoir beaucoup profité que de se plaire à la lecture de Cicéron. Je dirai à son imitation que la marque la plus assurée du bon Goût, c'est d'aimer à lire les bons écrivains de l'Antiquité : Comme de n'y pas prendre plaisir est la marque la plus sûre du mauvais Goût. Mais pour les lire avec plaisir, il faut savoir bien leur langue; & l'on ne la fait bien, qu'autant qu'on l'a apprise de jeunesse. Horace disoit, *O serî studiorum!*

Il y a des gens qui ont perdu leurs premières années, qui n'ont fait que de mauvaises études, & qui ensuite se remettent au Grec & au Latin. Ils en apprennent assez pour entrevoir, pour deviner ce qu'un Auteur a voulu dire, mais presque jamais assez pour en sentir les beautés : & rarement perfectionnent-ils leur Goût.

Ce qu'il faut étudier dans les bons écrivains par rapport au Goût. C'est leur façon de penser & de s'exprimer. Voila ce que l'on peut transporter en toute sorte de langues encore plus par le Goût que par l'imitation, & voila ce qui a mis quelques modernes au rang des anciens mêmes. Plus on lira les uns & les autres, plus on connoîtra que l'art ne les empêchoit point de paroître toujours simples & naturels. Contents d'être judicieux, ils ne songeoient point à avoir de l'esprit. Aujourd'hui l'on en met jusque dans le Tragique & dans le Pastoral. Un Ecrivain croit ne pouvoir se distinguer

qu'en recherchant de ces pensées que l'auditeur paye sur le champ par une espèce d'acclamation, mais qui bien examinées sont le plus souvent fausses, ou trop subtiles, ou obscures, ou font sentir la peine qu'elles ont coûté à l'auteur, marque infailible d'une affectation qui est incompatible avec le bon Goût. Pour l'ordinaire, il n'y a rien de si bien pensé, ni de si bien dit, que ce qui a un air si naturel & si aisé, qu'il semble à ceux qui l'entendent, qu'ils pourroient penser & dire de même, *Ut sibi quisvis speret idem, sudet multum, frustra que laboret uisus idem: tantum series, junctura que pollet; tantum de medio sumptis accedit horis.* Or cet air naturel & aisé ne se rencontre point avec tant d'esprit. On ne me montrera pas une seule pensée ingénieuse dans tous les livres de l'Ancien Testament, les plus anciens livres du monde & les plus beaux, même à ne les regarder que comme un ouvrage humain. On ne

m'en fera pas voir une seule dans tout Homère , ni dans Virgile , ni dans Horace , ni dans Terence , ni presque dans pas un Auteur de la bonne & saine Antiquité. Et pour parler de nos Modernes pas une , ni dans Pelisson , ni dans Racine , les deux meilleurs écrivains que je connoisse en notre langue. Il s'en trouve quelques-unes dans Cicéron , ce n'est pas son bel endroit : beaucoup dans Ovide , dans Martial , dans Pline le jeune. Aussi ne les a-t-on jamais donnés pour des modèles. Je doute donc que ce Romain qui fut de son tems le défenseur du bon Goût dans le commencement de sa décadence , approuvât aujourd'hui le style de St. Evremont & de la Bruyère , qui ont reçu néanmoins tant d'applaudissemens. Ce qu'il disoit de Sénèque *dulcibus abundabat vitis* , ne le diroit-il point de ceux-là & de quelques autres.

J'insiste sur ce point pour deux raisons. La première est que , quand

une fois on a pris à Goût, de n'aimer que ce qui est dit avec une certaine pointe d'esprit, on ne revient plus au simple & au naturel, qui est pourtant d'un grand prix. J'ai connu des gens qui pour s'être trop accoutumés à lire Ovide, ne pouvoient plus goûter Virgile. Les lettres de Cicéron leur paroissent insipides en comparaison de celles de Pline, & ils trouvoient plus de charmes aux Epigrammes de Martial, qu'à l'aimable naïveté de Phèdre & d'Anacréon.

La seconde raison est qu'après avoir bien lû tout ce que nous avons de mieux écrit en notre langue, particulièrement les Oraisons funèbres, & ces discours qui sont faits pour la montre & l'ostention, j'en ai fort peu trouvé, où l'auteur ne tombe quelquefois d'une manière pitoyable dans le faux ou dans le galimatias, uniquement pour vouloir avoir trop d'esprit. Tant il faut se défier de ce que l'on appelle communément des *pensées ingéné-*

génieuses, ou simplement des *pensées*. Au reste pour ne donner ici que des idées nettes, j'entens par ce mot ces sortes de traits, qui, par je ne fais quoi de recherché, annoncent que l'Auteur plus occupé de lui-même que de son sujet, ne songe qu'à faire briller son esprit. Je dis que c'est une petite chose que tous les grands Ecrivains ont regardée comme indigne d'eux. La preuve en est sensible. C'est qu'on ne voit point de ces bluettes dans leurs écrits; mais en récompense on y trouve un grand sens, une manière de penser ou forte, ou noble & élevée, ou fine & délicate, avec une expression toujours convenable.

Ce n'est pas assez de lire les bons Ecrivains, il en faut peu lire d'autres. Car ce n'est pas de lire beaucoup de livres qui perfectionnent le Goût, c'est de lire beaucoup les bons. Les Politiciens, les Manuces, les Budées, les Etiennes, & tant d'autres, qui peu de tems après la renaissance de lettres

possédèrent si bien le Grec & le Latin, ne dûrent la finesse & la sagacité de leur Goût qu'à un très petit nombre de livres. Ces prodiges de science, ces Varrons modernes qui sont venus ensuite, les Erasmes, les Scaligers, les Casaubons, les Grotius, les Sirmonds, les Petaus, les Saumaifes & les Bochart n'ont pu être aidés par des Bibliothèques comparables aux nôtres. C'est donc le choix des livres, & non pas le nombre qui donne la science & le bon Goût. Dans ces Bibliothèques immenses, dont on est aujourd'hui si curieux malgré le peu d'usage qu'on en fait, combien de livres dont on pourroit dire ce que Catulle disoit autrefois des Annales de Volufius?

Mais les meilleurs même se doivent lire avec un esprit de discernement. La sagacité du Goût dans le moral comme dans le physique, consiste à sentir le vice ou le défectueux, lors même qu'il est comme absorbé par un

degré de bonté supérieur & dominant. Il n'y a personne de vous qui n'ait lu cent fois avec plaisir cette belle comparaison de Virgile.

*Qualis populea mærens Philomela sub umbrâ
Amiffos queritur fetus, quos durus arator
Observans nido implumes detraxit; at illa
Flet noctem, ramoque sedens mirabile carmen
Integrat, ac mæstis latè loca quæstibus implet.*

Voilà les plus beaux Vers du monde & les plus remplis de sentiment. Mais par malheur la comparaison, la pensée porte à faux. Car le rossignol ne chante plus dès qu'il a des petits: & d'ailleurs un sentiment de tristesse ne le porte point à chanter. Il n'y a que le desir ou la joie qui puisse produire cet effet. C'est une reflexion qui échappe à tous ceux qui lisent ce bel endroit, & dont je n'ai garde de me faire honneur, la devant moi-même à un Académicien de mes amis qui est un excellent critique. Un autre a fort bien remarqué que l'Athalie de M.

Racine, pièce admirable & qu'on ne peut assez louer, porte néanmoins toute entière sur un songe, & sur un Songe dont il n'est pas dit un mot dans l'Écriture. C'est ainsi qu'Horace qui étoit si enchanté d'Homère, ne faisoit pas d'y trouver des défauts. Un respect aveugle pour les grands Écrivains nous fait souvent illusion. Leur nom ni leur antiquité ne doivent jamais nous imposer. Aussi quand on recommande la lecture des Auteurs Latins préférablement à toute autre; ce n'est pas parce qu'ils sont plus anciens que les nôtres, mais parce qu'ils valent mieux. Il n'est pas étrange que deux nations si universellement éprises de l'amour des Sciences & des beaux Arts aient produit dans une longue suite de siècles un petit nombre d'hommes qui aient effacé les autres, & qui dans les choses où ils ont excellé, se soyent fait regarder comme l'élite du genre humain. Les partisans des modernes donnent aux

partisans des Anciens un ridicule qui n'étant nullement fondé, retombe sur eux-mêmes. Car on ne s'est jamais avisé de dire qu'un homme valoit mieux qu'un autre, pour avoir été deux mille ans avant lui. L'ancienneté n'ajoute rien au mérite. Mais les anciens dont il s'agit, tels par exemple que Demosthène & Cicéron, qu'Homère & Virgile, ont joui dès leur temps de la réputation qu'ils ont encore aujourd'hui. Nos Fernels, nos Cujas, nos Sirmonds, nos Petaus & nos Scaligers feront célèbres dans mille ans: le feront-ils à titre d'Anciens? Nullement. Ils le sont déjà, & l'ont été dès qu'ils ont paru. Ils ne feront donc que se maintenir en possession de l'estime où ils sont, il en seroit de même de Corneille, de Racine, de Molière, de la Fontaine & de Boileau, si les langues vivantes étoient moins sujettes à changer.

Après la lecture assidue des bons Ecrivains, je ne vois rien de plus pro-

pre à former le Goût que le commerce des personnes qui en ont. Les consulter dans ses doutes, leur communiquer ses ouvrages, s'en rapporter à leur jugement & à leur critique, voilà le moyen d'arriver à cette finesse de discernement qui nous fait, je ne dis pas distinguer le bon du mauvais, mais appercevoir la distance délicate qu'il y a du bon au meilleur, & du meilleur au parfait. C'est ainsi qu'en usoit Terence, lorsque pour perfectionner ses Comédies, il mettoit à profit le commerce dont Scipion & Lelius vouloient bien l'honorer. Ce qui nous perd, c'est premièrement un fond de vanité qui fait que nous aimons mieux nous attirer des louanges que de les mériter. C'est en second lieu, que nous écrivons avec trop de précipitation & de facilité.

Je ne demande pas que l'on suive, ni le conseil d'Horace, ni l'exemple du Poëte Cinna l'ami de Catulle *Smyrna mei Cinna &c. Catulle*; mais je

voudrois du moins que l'on se donnât le temps de châtier ses ouvrages & que libres de ce premier mouvement de complaisance qu'on a toujours pour ses productions, on les examinât, non en auteur préoccupé, mais en lecteur attentif & dégagé de toute passion ; *Ut refrigerato inventionis amore diligentius repetitos tanquam lector expenderem,* dit Quintilien, dans l'Epître à Tryphon. Pour l'ordinaire, le succès est attaché à la peine, & en tout genre ce qu'il y a de précieux, est aussi ce qu'il y a de plus caché. Il faut du tems pour les trouver, comme il en faut pour tirer l'or des entrailles de la terre. La nature elle-même n'emploie-t-elle pas un tems plus considérable à la formation de ces animaux qui dans la suite doivent surpasser les autres en grandeur ? Ces Chênes d'éternelle durée qui portent leur tête jusqu'aux nuës, combien ont ils été à s'affermir sur leurs racines ? Et nous croirons sans un tems raisonnable,

fans efforts, fans peine, nous croirons pouvoir faire des ouvrages dignes de la postérité? Après un siècle, ou peu s'en faut, les écrits de Balzac, de Voiture, de Costar & de Vaugelas sont encore excellens en notre langue, pendant qu'une infinité d'autres de même datte sont devenus si barbares qu'à peine les peut-on lire. D'où vient cette différence? Si ce n'est que les premiers ont été composés avec soin, avec Goût, & que les deux qualités ont manqué aux seconds. On en dira donc ce que l'on voudra. Pour moi je suis persuadé que tout ouvrage de Goût a besoin, & de beaucoup de tems, & d'une revision fort exacte.

J'ai touché les principaux moyens qui peuvent nous aider à acquerir ce bon Goût si nécessaire pour bien juger des ouvrages de l'esprit & de l'art. Il me reste à dire comment on peut se préserver du mauvais, qui, par le malheur de la condition humaine, sera toujours beaucoup plus répandu.

que le bon, comme le vice aura toujours plus de sectateurs que la vertu. En effet d'où nous viendrait tant de bonheur, dit Quintilien, que ce qui est bien, fût suivi du plus grand nombre.

III.

Si le bon Goût étoit de la nature de ces choses qui sont absolument incompatibles avec leurs contraires, comme la lumière & les ténèbres, cette troisième partie de ma Dissertation seroit fort inutile. Car dire comment on acquiert le bon Goût, ce seroit en même tems dire comment on évite le mauvais. Mais comme le bon & le mauvais se trouvent souvent dans la même personne, & que l'un n'exclut pas toujours l'autre, je crois que je ne ferai pas mal d'examiner ici d'où naît le mauvais Goût, afin d'en donner plus sûrement le préservatif.

Le mauvais Goût au propre est un vice de l'organe, qui fait que l'on

prend du plaisir à de certaines faveurs , que la plupart des autres hommes trouvent desagréables. Que ce vice soit naturel , ou contracté par la force de l'habitude , n'importe , il produit toujours le même effet.

Au figuré je le définis ainsi. C'est une erreur habituelle qui , dans les ouvrages de l'esprit & de l'art , nous fait prendre pour bon ce qui ne l'est pas , ou même ce qui est mauvais au jugement des connoisseurs. Il n'y a personne à qui cela n'arrive quelquefois , parce qu'il n'y a personne qui ne puisse errer & se méprendre. Aussi n'est ce point une ou deux méprises qui décident du mauvais Goût , mais une suite d'erreurs & de faux jugemens , laquelle ne peut venir que d'ignorance , ou du vice de l'esprit. D'ignorance , si l'on a pas étudié les grands modèles , les vrais originaux , qui seuls nous peuvent donner une juste idée de la perfection. Du vice de l'esprit , si après les avoir étudiés ,

on préfère les beautés fausses aux véritables. On remédie à l'ignorance, en puisant ses idées dans des sources pures ; en se mettant sans cesse devant les yeux, non de foibles copies, mais les modèles les plus parfaits dans chaque genre ; & en pratiquant des personnes éclairées, comme je l'ai dit dans ma seconde partie. Pour le vice de l'esprit, je le tiens irremédiable. Car il en est de l'esprit comme du corps, on ne redresse pas plus aisément l'un que l'autre. Ce sont-là les principales causes du mauvais Goût, mais il y en a d'autres qui sont moins connues, & qui jettent souvent dans l'erreur ceux mêmes qui ont du Goût & du discernement. C'est pourquoi je m'étendrai davantage sur celles-ci.

La première est cette surprise que cause l'admiration. Si nous en croyons Horace, le grand secret pour vivre heureux, c'est de ne rien admirer.

*Nil admirari prope res est una, munici,
Solaque, quæ possit facere & servare beatum.*

Sans doute, parce que de l'admiration naît l'estime, le desir, & du desir la recherche, qui est toujours mêlée d'inquiétude. Appliquons cette maxime à la matière présente. Je dis moi que de se défendre de l'admiration est un fort bon moyen pour ne pas tomber dans des méprises qui marquent peu de Goût. En effet, qu'un homme se soit rendu célèbre pour quelques ouvrages, on est déterminé à croire que tout ce qu'il fait, est admirable. On ne songe pas qu'il peut réussir dans un genre, & nullement dans un autre, qu'il peut réussir dix fois, & échouer à la onzième; en un mot, qu'il est homme, pas conséquent journalier, inégal, sujet à faillir. J'ai vû une infinité de gens admirer des Sermons du P. Bourdaloue, qui n'étoient pas dignes de lui: Car les Predicateurs sur-tout sont sujets à risquer sur leur réputation, des Discours fort peu travaillés. Un médiocre connoisseur en peinture voit-il un tableau?

Si vous lui dites que c'est un tableau de Raphaël, il admire, il ne juge plus. *Defixis oculis, animoque & corpore torpet.* Cependant ce tableau est-il véritablement de Raphaël, est-il du bon tems de Raphaël? N'est-il point d'un élève, & retouché seulement par ce grand maître? Voilà les réflexions que l'on fait, quand on fait se défendre de l'admiration. Jugeons donc toujours de l'auteur par l'ouvrage, & non de l'ouvrage par l'auteur. Ne soyons pas moins en garde contre les préjugés & contre les opinions de notre tems; car c'est encore une des causes les plus ordinaires du mauvais Goût. Nous jugeons le plus souvent d'après autrui, rarement par nous mêmes, plus rarement encore avec connoissance de cause, & c'est presque toujours la paresse ou l'amour propre qui nous entraîne dans ces préjugés. De là donc tant d'erreurs en fait de Goût, comme en d'autres matières plus importantes.

Pour me renfermer dans mon sujet, ne croyons-nous pas, par exemple, que nos Poètes dramatiques ont porté le Théâtre François à la perfection, & quelle idée avantageuse ne nous faisons-nous point de nos Opera? Il y a peu de François qui ne s'imaginent que Rome & la Grèce n'ont jamais rien eu de si beau. Cette prévention est-elle bien fondée? Je ne le crois pas. Je définis pour moi notre Opera, *une assez belle exécution d'un Spectacle qui choque également le bon sens & les mœurs.* Nos Poètes purement dramatiques sont plus à couvert de ce reproche. Ils sont même incomparablement plus réguliers, plus favans dans la pratique du Théâtre que les Poètes des autres nations. Je rends justice à la grandeur & à la beauté de génie que l'on admire avec raison dans Corneille, dans Racine & dans Molière. Mais ont-ils porté leur art aussi loin que nous le pensons. N'ont-ils point trouvé d'obstacles insurmonta-

bles dans la pauvreté de notre langue, dans le vice de notre poésie, dans la tyrannie de nos usages & de nos mœurs? Les pièces tragiques qui roulent toutes sur la galanterie, & dont les Héros font l'amour à la Françoise, sont-elles fort propres à élever l'âme & à la purger de ses vices, & de ses passions par l'impression de la terreur ou de la pitié? L'amour d'Andromaque dans Racine, comme celui d'Alceste dans Euripide, est un sentiment vertueux, & infiniment touchant: mais l'amour de Phèdre a-t-il jamais du être mis au Théâtre, & y produit-il un bon effet?

Les tragédies des Anciens étoient soutenues par le Chœur qui s'intéressoit aux divers événemens de la pièce, *actoris partes chorus officium que virile defendat*, dit Horace dans sa Poétique. Le Chœur s'exprimoit toujours par des chants ce qui faisoit un agréable mélange de musique & de recitatif. Nos tragédies dénuées de cet ouvrage

n'en souffrent-elles point? On en peut juger par l'Esther & par l'Athalie de Racine, où les Chœurs contribuent tant à la beauté de ces pièces, tout détachés qu'ils en sont.

Nous voyons que les Grecs & les Romains avoient un idiôme tout particulier pour la Comédie. Le stile de Plaute & de Térence ne ressemble en rien au stile des Auteurs Latins qui ont écrit dans un autre genre. La langue grecque, sur-tout celle qui se parloit à Athènes, étoit encore plus riche, & fournissoit plus abondamment ces graces naïves qui font l'agrément de la Comédie. La manière dont Quintilien s'en explique, est remarquable. *Bien loin, dit-il, que nous égalions la beauté des Comédies Grecques, à peine en avons-nous l'ombre; & la langue latine me paroit si peu susceptible des graces infinies qui sont particulières au langage Attique, que les Grecs eux-mêmes ne les ont plus du moment qu'ils parlent un autre idiôme.*

Nous

Nous voyons aussi qu'ils avoient une mesure de Vers pour la Comédie, & un autre mesure de Vers pour la Tragédie, toutes deux convenables à la nature de chacun de ces Poëmes, je veux dire, toutes deux faites pour l'action, & propres à exprimer ou l'entretien noble & soutenu des personnes du plus haut rang, ou la conversation ordinaire des gens du commun. Au lieu que nous n'avons, nous, que notre Vers Alexandrin pour l'une & pour l'autre; avec un stile si peu différent, que dans le Comique la diction nous paroîtroit souvent aussi soutenue qu'elle l'est dans le tragique, si l'artifice du Comédien ne pallioit cet événement par sa manière de prononcer. Quintilien ce Critique si éclairé ne pardonnoit pas à Plaute, à Cecilius, à Térence, ni aux autres Comiques de s'être permis d'autres Vers que des trimètres dans leurs Comédies. Que diroit-il donc aujourd'hui de nos Vers Alexandrins qui ne sont

dans ce genre de pièces, guère moins ridicules, que l'abus qui règne à l'Opera, de nous représenter une personne outrée de desespoir, ou accablée de douleur, qui chante en se donnant la mort, & quelquefois même en expirant.

Il suffit, je crois, de ces réflexions générales pour faire sentir que nos meilleures pièces dramatiques ne sont pas exemptes de mauvais Goût. Ce qui peut-être vient moins de la faute de nos Poètes, que du génie de notre langue, & de la constitution de notre Poësie. Cependant je prévois qu'un jour il y aura quelque Poète plus hardi, qui introduira le Chœur dans la Tragédie, & qui dans la Comédie employera des Vers libres au lieu de nos Vers Alexandrins. Alors la postérité ne pourra-t-elle pas dire de nous ce qu'Horace disoit du Siècle de Plaute.

*At nostri proavi Plautinos & numeros &
Laudaverunt sales: nihil patienter utrumque*

*Ne dicam stultè mirati: si modo ego & vos
Scimus inurbanum lepidò seponere dictò,
Legitimumque sonum digitis callemus & aure.*

Sur quel fondement a-t-on donc pu avancer ici que le Théâtre François l'emportoit autant sur le Théâtre des anciens que les anciens eux-mêmes l'emportoient sur ces misérables Poëtes qui travailloient il y a deux cens ans pour le Théâtre de l'Hôtel de Bourgogne? En vérité on ne devoit jamais hazarder de pareilles propositions dans une Académie, qui veut toujours se maintenir dans la possession d'être ou le centre, ou l'asyle, du bon Goût. Pour moi j'avoue Mrs. que je ne m'accoûtime point à voir ensemble tant d'esprit & tant de prévention. Car quelle horrible prévention, de croire nos Poëtes dramatiques au-dessus de tout ce que les Athéniens ont admiré en ce genre, c'est-à-dire, la nation la plus spirituelle qu'il y ait jamais eu, la plus passionnée pour les spectacles, qui avoit le Goût le plus

fin, & qui s'entendoit le mieux aux choses dont le succès dépend de l'imitation ? Mais songe-t-on que nous n'avons qu'un échantillon du Théâtre Grec ? Que de tant de pièces qui avoient remporté le prix aux Panthénées, presque pas une n'est venue jusqu'à nous ? Que de 92. Tragédies attribuées à Euripide, nous n'en avons plus que dix-neuf ? Que de 120. composées par Sophocle, il ne nous en reste plus que sept ? Que de plus de 50. Comédies d'Aristophane, il ne s'en est conservé qu'onze ? Que toutes les pièces de Cratinus, d'Eupolis, de Philémon, & de plusieurs autres Poètes Comiques de mérite & de réputation, sont perdues ? Que Ménandre Auteur de la nouvelle Comédie, & le Poète le plus estimé en son genre, avoit fait cent-huit ou dix pièces, qui toutes ont péri ? Songe-t-on que dans celles qui nous restent de l'ancien Théâtre il se trouve par le vice des manuscrits une infinité de

passages corrompus, des Vers transportés, des Scènes & même des Actes si brouillés qu'il n'est pas aisé de les démêler; qu'il y a des illusions à de certaines circonstances, à de certains faits dont l'ignorance jette un froid insupportable sur des endroits qui étoient alors très plaisans & d'une extrême finesse? Songe-t-on que les beautés du stile, que les délicatesses de la langue, que ces graces naïves du langage Attique, si vantées par Quintilien, sont perdues pour nous, & qu'il est impossible que nous en soyons touchés comme l'étoient les Grecs & les Romains? D'où je conclus que nous ne pouvons juger que fort imparfaitement du Théâtre Grec, & que nous pouvons encore moins condamner les anciens dramatiques sans une témérité extrême. La différence d'eux aux nôtres est une question qui n'est nullement de mon sujet & que je n'ai pas prétendu traiter à fond. Je me suis contenté de vous faire découvrir

comme d'un seul coup d'œil dans notre Poësie dramatique, des défauts essentiels qui doivent choquer tout homme de bon sens; un récit continuél sans aucun mélange de Chant ni d'instrumens, ou un Chant & une Symphonie continuelle sans mélange de récit, une nécessité de rimer qui entraîne souvent de mauvaises expressions, ou des inutilités & ce qu'on appelle des *Chevilles*. Une même sorte de Vers pour la Tragédie & pour la Comédie, qui sont pourtant de nature très différente, enfin un stile qui dans l'une & dans l'autre n'a pas un caractère, une différence assez marquée.

Défions-nous donc de nos préjugés. Mais défions-nous aussi des opinions régnantes. En effet de tout tems il y a eu des Goûts, qui, pour être à la mode, n'en étoient pas meilleurs. Témoins dans les Siècles de la basse latinité les Vers Leonins, d'où nous est peut-être venue la rime, qui ne

vaut guère mieux, & qui fera un obstacle éternel à la perfection de la Poësie moderne. Nos pères ont vu le burlesque en règne. On en étoit infatué au point que les Libraires de Paris ne croyoient pas leurs Livres d'un bon débit, s'ils ne voyoient le titre de burlesque, & qu'en 1649 on vit paroître un ouvrage intitulé *la Passion de notre Seigneur en Vers burlesques*. Un Auteur du caractère le plus singulier qu'il y eut jamais, homme, qui, au milieu des souffrances en dépit de la douleur, ne cessoit de rire & de plaisanter, porta le genre burlesque à sa perfection, & trouva le moyen de plaire en donnant le ton du plus bas Comique aux choses les plus nobles & les plus élevées. Tant il est vrai qu'à tout, pour y réüssir, il n'y a que manière de s'y prendre. Plusieurs voulurent imiter Scarron, mais ils éprouvèrent que, quiconque veut faire le plaisant, & ne l'est qu'à demi,

* Peliffon, Hist. de l'Académie.

n'est pas supportable. Heureusement les bons Ecrivains d'alors résistèrent au torrent, & comprirent que le genre burlesque étoit moins digne d'un honnête homme que d'un bouffon.

Balzac né sérieux fut préservé de la contagion par son propre naturel. Voiture & Sarrafin plus enjoués furent badiner sans s'avilir. Quelques autres plus hardis osèrent attaquer de front un vice que les courtisans mêmes avoient pris sous leur protection. Ils le combattirent avec succès, & le Public en fut enfin désabusé.

Mais les maladies de l'esprit, non plus que celles du corps, ne se guérissent pas tout d'un coup. L'amour du facétieux & du burlesque subsista encore dans le Goût que l'on prit pour les pointes, pour les turlupinades & les quolibets, jusqu'à ce qu'enfin ce dernier Goût fut relegué aux halles & aux tavernes.

Alors il succéda un nouveau Goût tout contraire, mais tout aussi mauvais.

vais. On passa à une autre extrémité. On eut honte de parler comme tout le monde parle. On se guinda pour dire les choses les plus communes. Les mots propres parurent bas. Pour les éviter on chercha des tours & des circonlocutions. En un mot, le langage précieux devint à la mode, & y seroit peut-être encore, si Molière n'avoit guéri son siècle de ce ridicule, ainsi que de plusieurs autres. Car pour corriger les défauts des hommes, il n'y a pas de meilleur moyen que d'y jeter du ridicule. *Ridiculum acri fortius &c.*

Vous voyez, Mrs. que d'âge en âge le mauvais Goût à régné sous des formes différentes, & qu'en ce qui concerne les ouvrages de l'esprit & de l'art; comme en matière de religion, il y a souvent des opinions dominantes, qui, pour être embrassées du plus grand nombre, n'en sont pas plus saines. Sans doute vous mettez au rang de ces opinions, celle

qui, même en fait d'éloquence & de poësie, donnoit la préférence aux modernes sur les anciens, qui prétendoit dégrader Homère, opinion tant de fois proscrite, & qui pourtant de nos jours n'a pas laissé de trouver des défenseurs, malgré l'éternelle flétrissure de Zoïle son premier auteur.

Mais n'y mettez-vous point aussi un sentiment que quelques gens tâchent d'accréditer, savoir qu'en France on écrit mieux aujourd'hui qu'on n'a jamais écrit, & que plusieurs Ecrivains ne méritent plus l'estime & la réputation qu'ils ont eue, comme par exemple Voiture & Vaugelas.

Est-il bien vrai, Mrs., que l'on écrive à présent mieux que Pascal, que Patru, que d'Ablancourt, que Pellifon, que l'Abbé Regnier, que le P. Bouhours, que Racine & que Despréaux? Quant à Vaugelas, il a laissé deux ouvrages, ses Remarques sur la langue Françoisè, & son Q. Curce. Ses remarques sont encore

un Chef d'œuvre dans leur genre. Pour son *Quinte-Curce*, Ouvrage posthume, il s'y est glissé par la négligence ou par la malhabileté des Editeurs & des Imprimeurs une infinité de fautes. Mais malgré ces fautes il est plein de beautés. Son stile a une douceur & une élégance admirable ; nulle affectation, ce qui est un grand point. Vous y sentez un Ecrivain qui connoît parfaitement le génie de sa langue, qui la manie en Maître, & qui emploie hardiment des Gallicismes qu'un autre moins éclairé prendroit pour des fautes. Par Gallicismes j'entends certaines finesses qui sont particulières à notre langue, certaines façons de parler qui sortent de la règle, & que l'usage autorise contre la règle même. J'ai oui dire que Mr. Racine aimoit à lire, Vaugelas sur tout à cause de ses Gallicismes, qu'il ne trouvoit plus, disoit-il, qu'en lui. Alors suivant les leçons & l'exemple de Quintilien, on ufoit sans façon de tous les

mots de la langue pourvû qu'ils ne fussent ni bas, ni grossiers, ni obscènes. On ne connoissoit point encore la différence énorme que l'on a mise depuis entre les mots du stile familier, & les mots du stile soutenu; comme si un mot qui entre dans le stile familier, ne pouvoit avoir place dans le stile soutenu; comme si ce n'étoit pas ce mélange même de tous les mots de la langue, les uns plus nobles, les autres moins, qui forme un stile coulant, aisé, naturel & qui sent moins l'auteur que l'homme du monde: perfection où peu de gens atteignent.

Venons à Voiture. *Il est tombé, dit-on, il ne se lit plus.* L'auteur (Mr. l'Abbé de Chateauneuf) du Dialogue sur la musique ancienne & sur la musique moderne, que j'ai connu pour un homme de beaucoup d'esprit & de Goût, dit lui-même, *Voiture commence à se passer.* Cela est vrai, mais est ce la faute de Voiture, ou la nôtre? Et au fond mérite-t-il moins d'être lu? Vê-

ritablement ses lettres font moins intéressantes pour nous que pour des gens de son tems. Mais malgré cet inconvénient toujours inséparable de ces fortes d'ouvrages, quelles autres lettres avons-nous en notre langue, qui soient plus spirituelles & plus naturelles tout ensemble? Où trouvera-t-on un badinage plus léger & plus aimable, une manière de pratiquer les Grands plus enjouée, plus libre, & plus respectueuse en même tems? Manière inconnue à nos beaux esprits d'aujourd'hui, qui par des airs tout opposés s'attirent des revers si facheux. Où trouver ailleurs cette fine galanterie qui étoit alors le caractère de notre nation, & qui ne l'est plus du tout, depuis qu'en France les femmes se sont lassées du respect infini que les hommes avoient pour elles, & depuis qu'au lieu de polir nos jeunes gens, elles ont applaudi à leurs airs brusques & familiers. Laissons donc mépriser Voiture à ceux qui n'en sentent pas

l'agrément, ou qui n'ont nulles graces dans l'esprit, ou qui pour des raisons particulières voudroient donner ce ton à leur siècle, s'il est permis d'user de cette expression, qui est fort à la mode, & que je n'en crois pas meilleur. Loin de déférer à leur autorité, je suis persuadé pour moi que les deux plus beaux esprits que la France ait portés, ce sont Voiture & la Fontaine, comme le trois plus beaux génies sont Corneille, Racine & Molière.

Enfin Mrs. voulons-nous éviter le mauvais Goût & les faux jugemens qu'il traîne après lui? Consultons toujours la nature, cette source féconde du beau & du bon. L'art ne réussira jamais qu'autant qu'il approchera du naturel. Tout ce qu'il y a eu de grands Artisans, Orateurs, Poètes, Statuaires, Peintres, Graveurs Architectes, tous généralement ont dû leur succès à l'imitation de la nature. L'un en a exprimé la noble simplicité, l'autre la grandeur & la majesté, l'autre

le naïf, l'autre le riant & le gracieux, l'autre l'agitation & les nouveautés, mais tous l'ont prise pour leur modèle. Il y a cette différence entre les Artisans du premier ordre & ceux du second, que les premiers travaillent de génie, c'est-à-dire immédiatement d'après la nature, & que les seconds travaillent d'après ceux-ci, qui sont originaux à l'égard des autres, comme la nature elle-même est le grand original à l'égard de tous. Les premiers étudiant la nature, remarquent toutes les beautés éparfes en plusieurs objets de même espèce, & les réunissent dans un seul tableau. Les seconds profitant de ce travail, y prennent l'idée du beau, que les premiers ont prise dans le sein de la nature. Il n'y a peut-être jamais eu de Vierge comme celle de Raphaël, ni de femme entièrement semblable à la Vénus de Médicis, parce qu'une seule personne n'a point toutes les perfections. C'est dans l'espèce qu'il

les faut chercher, & non dans l'individu. Mais la nature ne les en presente pas moins à nos yeux. Ainsi les Bergers de Théocrite, ceux de Virgile, & ceux de Mr. d'Urfé, quoique différens des nôtres, sont peints d'après la nature. Faites les parler le langage de la Cour ou de la Ville, vous les peignez d'après votre imagination, vous suivez votre Goût particulier, & vous n'êtes plus dans le vrai. Or le Goût particulier peut bien causer de l'admiration & du plaisir par sa singularité; mais il ne plaît pas long-tems, il n'y a que le naturel & le vrai, qui soient de tous les tems. Lisez Ovide, il veut avoir de l'esprit, & il en a prodigieusement, mais bientôt il vous rassasie, il vous lasse. Lisez Tibulle, vous sentez au contraire qu'il vous attache par la vérité du sentiment.

C'est en rapportant tout à la nature, que l'on décide plusieurs questions, qui partagent les gens de let-

tres , & qui ne les partagent que , parce qu'au lieu de suivre leur propre lumière , ils écoutent des idées étrangères fort différentes de ces idées innées qui les dirigeroient bien mieux , s'ils vouloient les écouter. Par exemple , il y a des gens qui traitent d'arbitraires les beautés de l'éloquence & de la poësie. Qu'ils consultent la nature , elle repond à qui fait l'interroger , & ses décisions sont certaines. Qu'ils la consultent donc. Ils verront que les beautés , qu'ils appellent arbitraires , sont des beautés réelles , des beautés fondées en raison , & auxquelles la nature elle-même nous fraye le chemin , & nous conduit. Ils verront qu'il y a eu des Orateurs & des Poëtes longtems avant qu'on eût songé à réduire en art l'éloquence & la poësie. Que par conséquent les observations , les méthodes & les préceptes sont venus après. Ils sentiront que la nature agit plus heureusement , plus parfaitement dans les uns que

dans les autres, & que l'art n'est fait que pour la seconder dans ceux en faveur de qui elle n'a pas voulu essayer toutes ses forces. D'où il s'en suit que l'éloquence & la poésie sont originellement des presens de la nature. Comment donc peut-on regarder les divers beautés de ces deux arts comme des beautés d'opinion & purement arbitraires.

Je dirai plus, car on ne peut trop discuter un point si important. Chaque espèce d'ouvrage de poésie & d'éloquence a sa perfection essentielle, prescrite encore plus par la nature que par l'art. Dans le Poëme Epique, par exemple, l'unité d'action, le merveilleux fondé sur le ministère & l'intervention des Dieux, les épisodes, les grandes images, les comparaisons, les similitudes, l'usage du vers héroïque, ce sont toutes conditions de nécessité absolue, & nulle n'est arbitraire. Il en est de même d'une oraison funèbre & d'un plaidoyer. Violer les

règles que les maîtres en ont données, ce n'est pas mépriser les Rhéteurs, c'est abandonner la nature.

Mais au moins, dit-on, faut-il avouër que dans le Poëte & dans l'Orateur, les mœurs, les beautés de l'élocution, le nombre & l'harmonie font des beautés de caprice. Autre erreur. Car premièrement, le Poëte soit épique, soit dramatique, est aussi obligé de nous représenter les mœurs de son pays & de son tems, que le peintre l'est d'observer dans ces tableaux ce que nous appellons *le costume*. En second lieu, les mœurs considérées en elles-mêmes ne font rien moins qu'arbitraires. Le fond des mœurs en tout pays, c'est la crainte des Dieux, c'est la justice, c'est l'humanité, c'est l'amour de nous-mêmes & de notre propre sûreté. Dira-t-on que ces qualités ne doivent ce qu'elles font, qu'à l'opinion des hommes? Si par mœurs on entend les usages, les coutumes, les modes, le Poëte y est

encore assujéti dans ses ouvrages. D'ailleurs, si l'on y fait réflexion, l'on verra que la plûpart des coûtumes & des usages ont leur racine dans le génie, dans le caractère des peuples, & par conséquent dans la nature.

A l'égard de l'élocution, qui ne sent que, si un stile coulant, nombreux, périodique, & sagement figuré nous plaît, c'est parce qu'il doit nous plaire ? Qui ne voit que les oreilles grossières en sont touchées comme les oreilles savantes & délicates ? Ce n'est donc pas l'effet d'une institution humaine, mais d'un secret rapport qu'il y a entre notre âme & la sorte de nombre ou d'harmonie qui est inséparablement attachée à toute éloquence soit naturelle ou artificielle.

Des mots, dit-on, qui ont un son dans une langue, & un autre son dans un autre langue, peuvent-ils avoir une beauté réelle ? Je répons que les mots ont une beauté réelle non absolue, mais relative à celui qui parle.

& à celui qui entend. Car en toute langue il y a des mots qui font plus doux, ou plus sonores, ou plus capables de remplir l'oreille, ou plus propres, plus expressifs les uns que les autres. L'onomatopée particulière à quelques langues & cette euphonie si vantée, si recommandée par les Grecs en font une preuve, & notre expérience en est une autre à laquelle il n'y a point de réplique.

Que si les mots, même pris séparément, ont de la beauté, à combien plus forte raison plusieurs joints ensemble en auront-ils, sur-tout dans la langue Grecque & dans la langue Latine, dont il s'agit ici particulièrement. Car les mots de ces deux langues, étant tous composés de longues & de brèves, on ne peut douter que de leurs divers arrangemens il ne résultât diverses espèces de nombre & d'harmonie, d'autant plus sensibles que les langues modernes toutes dépourvues qu'elles sont de cet ouvrage,

ne laissent pas de produire je ne fais
 quoi de nombreux & même d'harmoni-
 eux. Je ne vois donc pas ce que l'on
 peut entendre par les termes de beau-
 tés arbitraires, & pour moi je ne con-
 nois d'arbitraire dans les ouvrages de
 l'esprit & de l'art, que le choix de la
 matière, & quelques ornemens étran-
 gers, qui importent peu au fond.
 Mais il est tems que je finisse & peut-
 être jugera-t-on que je viens de m'é-
 carter un peu de mon sujet, si pour-
 tant c'est s'en être écarté, que d'avoir
 traité une question qui y a un rap-
 port si naturel.

F I N.



S U R L E
G O Û T.

Par Mr. Le Président DU GAS Prévôt
des Marchands de Lyon.



Les Athéniens, entre tous les Grecs excelloient dans l'art de bien parler, & de bien écrire; les Romains, Maîtres du Monde, ne dédaignoient point de se faire leurs Disciples, & bientôt ils devinrent leurs riveaux, j'essayerai de faire à cet égard un parallèle de ces deux célèbres nations & de la nôtre, & de comparer l'atticisme & l'urbanité Romaine au Goût François. Ce dessein pourra paroître téméraire, & je sens que pour l'exécuter parfaitement, il faudroit une main plus habile que la mienne, mais je vous prie, Messieurs, de ne regarder ce que je vais vous dire, que com-

me un essai qui peut vous donner lieu de faire des reflexions plus justes & plus solides. Comme le sujet est trop vaste pour être renfermé dans un seul discours, je me contenterai de donner aujourd'hui l'idée & le caractère du Goût attique.

Les langues les plus riches & les plus polies n'ont pas atteint tout d'un coup le point de perfection : il faut commencer par défricher un champ, enlever le roc, arracher les ronces & les brossailles, & le préparer par une longue culture, pour en faire un jardin agréable, qui produise des fleurs, des fruits, & des plantes utiles. Les langues ont leur enfance, leur adolescence, leur âge parfait, & enfin leur veillesse & leur caducité. Il semble que leur destinée est attachée à celle des Nations qui s'en servent.

On n'a jamais vû de peuple pauvre, sans commerce, malheureux, opprimé, exceller dans l'art d'écrire. Rien n'est si sterile que les langues des divers

vers peuples sauvages de l'Amérique ; comme ils ont à peine le nécessaire à la Vie, ils n'ont aussi que les termes propres, pour signifier ce qui tombe sous leurs sens, & ils ne sauroient exprimer les choses dont ils ne connoissent pas l'usage. Il en est de même des idées, des sentimens, & des divers mouvemens de l'âme parce qu'ils réfléchissent peu, & qu'occupés continuellement de la chasse, ou à de longs voyages, ils ont entr'eux peu de conversation. J'ai lû dans une lettre écrite par le R. P. Lombard, Jesuite, Missionnaire depuis plusieurs années chez les Galibis, qui habitent le Continent voisin de l'Isle de Cajane, qu'il ne se trouva dans leur langue aucun terme propre à exprimer, *je crois*, en sorte qu'il fut obligé de leur traduire ainsi le symbole de la foi : *Dieu est le père tout puissant cela est vrai ; Jesus-Christ est son fils unique, cela est vrai*, ces peuples n'expriment pas autrement leur persuasion d'une

vérité ; ce n'est donc que dans un Etat florissant, au milieu du commerce mutuel que forment entr'eux les hommes dans les divers besoins, & la recherche des commodités, enfin dans les conversations, où la douceur de la société nous engage, qu'on s'accoutume à faire bien entendre ses pensées, qu'on choisit les termes propres, qu'on donne à ses expressions un tour vif & agréable. Alors ceux qui se distinguent par le talent de l'esprit & qui jouissent d'un loisir tranquille, veulent amuser celui des autres ou les instruire, & par là se rendre utiles à la société, ils méditent, ils écrivent avec soin & composent des ouvrages dignes d'être lus.

La Ville d'Athènes étoit dans cette heureuse situation, quand elle devint la patrie des beaux Arts, le domicile des Muses, le théâtre de l'Eloquence, & le centre de la Politesse ; au seul nom d'Athènes, toutes ces idées se reveillent encore dans nos esprits ;

je parle du siècle, qui vit fleurir Socrate, Platon, Aristote, Thucydide, Euripide, Xenophon, Sophocle, Aristophane, Demosthène, Eschilde, & plusieurs autres célèbres Auteurs, tous Athéniens, environ 400. ans avant la naissance de notre Seigneur. Athènes autrefois gouvernée par des Rois, ou des Tyrans, avoit depuis longtems secoué le joug, & s'étoit formée en République Démocratique, c'est-à-dire, où le peuple avoit la suprême autorité. Chaque particulier se croyoit souverain, & l'étoit en effet, puisqu'il décidoit par son suffrage de la guerre ou de la paix, & qu'il ne reconnoissoit d'autre supérieur que des Magistrats, qu'on éliroit tous les ans. Une égalité parfaite régnoit entre tous les citoyens : on ne connoissoit ni le faste, ni le luxe, dans cette grande ville ; on n'y voyoit, ni équipage, ni suite nombreuse de Domestiques : vouloir se distinguer par cet endroit, & s'élever au-dessus du

commun, ç'auroit été se rendre suspect. Un mérite extraordinaire, la vertu même, quand elle étoit trop éclatante, exposoit à de facheux inconvéniens chez cette Nation jalouse à l'excès de sa liberté. Tout le monde connoît la sévère loi de l'Ostracisme, qui condamnoit au banissement les citoyens qui s'élevoient trop, & qui pouvoient être soupçonnés de viser à la tyrannie. L'injustice & l'ingratitude du peuple étoient extrême dans cette occasion. Miltiade, Themistocle, Periclès, après des victoires signalées, après de long services rendus à la Patrie, Aristide, le juste Aristide, Cimon, dont la libéralité alloit jusques à la profusion éprouvèrent ce malheureux sort.

Les Athéniens étoient courageux & braves, toujours prêts à s'exposer au plus grand perils, quand il s'agissoit de défendre leur liberté; les célèbres victoires qu'ils remportèrent sur les Perses à Marathon & à Salamine, en

font foi, de même que les longues guerres qu'ils soutinrent contre Philippe Roi de Macedoine père d'Alexandre. Mais s'ils vouloient aussi dominer, c'est-à-dire, être les chefs de la Grèce, & tenir les premiers rangs entre les divers Etats qui la composoient, cette prééminence qu'ils vouloient conserver à tout prix, leur coûta souvent bien cher, & la fortune ne leur fut pas toujours favorable dans les guerres qu'ils eurent avec les Megariens, avec les Lacedemoniens, & d'autres peuples du Peloponèse, célèbres dans l'Histoire.

Les plus grandes affaires se traitoient en Public, les Orateurs étoient les mobiles de toutes les délibérations. Ceux-ci dans leurs harangues, expofoient aux peuples les affaires dont il s'agissoit, propofoient les divers partis qu'on pouvoit prendre, & conseilloyent ce qu'ils croyoient convenir au bien public, au bien commun. On peut juger de-là, quel crédit donnoit

l'Eloquence dans Athènes, quelle considération elle attiroit aux Orateurs, non seulement dans la Patrie, mais aussi dans les Etats qui avoient quelques intérêts à démêler avec cette République. L'amitié des Orateurs étoit recherchée, on leur faisoit des presents, & quelquefois ils se laissoient corrompre. C'est le reproche ordinaire, que les Antagonistes se faisoient même publiquement les uns aux autres. On concevra naturellement que le talent de la parole devoit être cultivé avec grand soin, aussi le vœu commun de tous les parents étoit, de voir leurs enfans devenir Orateurs, & se distinguer dans cette profession, c'étoit l'ambition des jeunes gens, quand ils se servoient des talens que la nature leur avoit donnés. Nous en voyons un exemple dans la personne d'Alcibiade, & c'est sur ce sujet que Socrate lui donne de si utiles leçons, dans les dialogues que Platon a intitulés du nom de ce jeune Athénien.

Il faut avouër que ce peuple avoit fur nous un grand avantage ; il n'employoit pas comme nous les huit ou dix années de la première jeunesse à apprendre des langues étrangères , toute leur Grammaire consistoit à parler & à écrire correctement leur langue maternelle que l'usage d'ailleurs , leur rendoit familière ; & ils pouvoient employer à l'étude des choses , tout le tems que nous mettons à apprendre les mots. Ajoûtons quelques reflexions sur le génie naturel , & sur les coutûmes des Athéniens.

Nés dans un air pur , sous un Ciel Serain , menans d'ordinaire une vie assez frugale ; ils avoient l'esprit vif , subtil , pénétrant , des mœurs douces , de l'humanité & de la politesse entr'eux , & beaucoup d'affabilité pour les étrangers. Ils étoient envieux , avides des nouveautés , & même un peu legers , suite naturelle de la vivacité : ces défauts leur étoient reprochés par les Orateurs les plus sensés ,

qui avoient quelquefois le courage de s'exposer à leur déplaire pour les ramener à leurs véritables intérêts.

Presque tous les Athéniens, si l'on excepte ceux qui étoient obligés de travailler pour vivre, passaient la plus grande partie de la journée dans les places, dans les temples, dans les portiques, c'est-là que se traitoit également les affaires politiques & les particulières, c'est-là qu'on s'entretenoit avec les étrangers, qu'on écou-toit les philosophes, qui avoient chacun leurs cantons, où ils assembloient leurs disciples; en un mot tout se passoit en public. Les manières étant simples & populaires, chacun achetoit dans les boutiques, ou dans les marchés, ce qui lui étoit nécessaire, & ne croyoit point s'abaisser par-là; la police étoit exacte, on étoit soumis aux loix; tous avoient un intérêt égal à les faire observer, ce qui entretenoit le bon ordre.

Comme il n'y avoit point de diffé-
rence

rence & de distinction, entre les honnêtes gens & le peuple, tous étoient égaux, ainsi que je l'ai dit, tous parloient également bien, & rien n'approche jamais de la douceur, & de la politesse du langage. Les Romains l'avouent eux-mêmes, nous pouvons les en croire. La prononciation étoit agréable & vive sans être précipitée; elle n'étoit point simple & unie comme la nôtre, mais variée par des accens; leur oreille étoit si delicate, qu'ils reconnoissoient un étranger au moindre mot qu'il prononçoit. Theophraste l'éprouva, il avoit vieilli dans Athènes, il possédoit toutes les grâces & toutes les finesse du langage attique, personne n'écrivoit mieux que lui, cependant une simple femme, de qui il achétoit des herbes au marché, reconnut qu'il n'étoit pas Athénien. Etranger, lui dit-elle, je ne puis vous les donner au prix que vous m'offrez, ce mot l'étonna & le mortifia beaucoup.

N 5



S'il échappoit à un Orateur quelque mauvaise prononciation il étoit aussitôt relevé par les Auditeurs. Demosthène le favoit bien, lorsque pour attirer une confusion publique à Eschine son adverfaire, il demanda au peuple qui l'écoutoit, s'il n'étoit point persuadé, que cet Orateur étoit pensionnaire de Philippe; il plaça mal à dessein, l'accent du mot Pensionnaire; aussitôt il s'éleva cent voix qui repetèrent le mot comme il falloit le prononcer. Demosthène en triompha, comme si c'eût été une approbation de ce qu'il avoit avancé.

Les Athéniens étoient passionnés pour la musique & la regardoient comme une partie de la bonne éducation. Themistocle, un de leurs plus grands Capitaines, passa pour un ignorant, & pour un personnage grossier, parce qu'il ne l'avoit point apprise. Elle faisoit le principal agrément de leurs repas: la lire passoit de main en main, & chacun à son tour chantoit des vers au son de cet instrument.

Athènes perdit la supériorité des armes; elle éprouva bien des vicissitudes à cet égard. Il ne lui resta plus qu'une ombre de liberté, après que les Romains eurent subjugué la Grèce, mais elle conserva toujours l'empire des Lettres. Les Romains qui vouloient donner à leurs enfans une éducation distinguée, les y envoyoit faire leurs études, & s'y former à l'Eloquence, & à la Philosophie. Le fils de Cicéron étudioit à Athènes, quand son père lui adressa ses trois Livres des offices. Les Athéniens, au tems de St. Paul, avoient conservé le même goût, & la même passion pour les Lettres. St. Luc, dans les Actes des Apôtres, observe que les citoyens, comme les étrangers qui se trouvoient dans cette grande ville, ne s'occupoient qu'à dire, ou entendre quelque chose de nouveau. Plus de 300. ans après, nous voyons St. Bazile & St. Gregoire de Nazianze, ces illustres Pères de l'Eglise que leur Eloquence

seule rendoit recommandable, aller à Athènes perfectionner leurs études.

J'en ai dit assez pour faire connoître les mœurs, les coutûmes, le génie & les talens des Athéniens, & l'on pourroit juger de-là quel goût ils cultivoient, & quel genre d'Eloquence pouvoit leur plaire. Le vrai & le naturel dans les pensées, la justesse dans les raisonnemens, la pureté & la précision dans le stile, distinguoient particulièrement l'Atticisme & le Goût attique, c'est à ces traits qu'on le reconnoissoit. *Attici*, dit Quintilien, *limati quidem & emuncti, nihil inane & redundans offerebant*. Ils ne souffroient, ni vuide, ni superflu. Les termes étoient propres; les expressions justes, on n'usoit point de vaines locutions, pour exprimer ce qu'on pouvoit dire simplement; on ne souffroit pas un synonyme qui n'ajoûtoit rien. Aristophane dans la Comédie des Grenouilles, introduit sur la Scène Eschyle & Euripide aux champs Elysées,

qui se reprochent les défauts de leurs Tragédies ; quel Verbiage que vos Prologues , dit Euripide à Eschyle : je viens & j'arrive en ce pays , entendez , écoutez mon Père , n'est-ce pas-là dire deux fois la même chose.

Les Athéniens n'aimoient pas ces figures qui ne consistent que dans les mots , & qui ne servent que d'un vain ornement ; mais ils aimoient les grandes , & les véhémentes figures , quand elle naissoient du sujet & de la vive émotion de l'Orateur , tout pénétré de ce qu'il disoit ; tel est le fameux Discours de Demosthène pour les mânes de ceux qui perirent à Marathon. Toute affectation leur deplaisoit , & ce qui est remarquable , on ne trouve dans leurs Auteurs aucun de ces traits brillans qu'on ne recherche que trop aujourd'hui , & qui ne produisent d'autre effet , que celui de montrer , que l'Orateur , ou l'écrivain a beaucoup d'esprit. De quel air penset-on que cette Nation libre , fière ,

spirituelle, auroit écouté un Orateur, qui, dans des affaires graves, importantes, où il s'agissoit quelquefois du salut de l'Etat, se feroit avisé de vouloir briller, de debiter des artifices, de hazarder de nouveaux mots, des expressions bizarres, de courir après ce qu'on appelle esprit; ils se feroient bientôt apperçus, qu'un tel Orateur étoit moins occupé de son sujet que de soi-même. Au contraire ils souffroient sans peines les reproches & même les invectives de Demosthène, parce qu'ils en sentoient la justice & qu'ils étoient persuadés que cela parloit d'un vrai zèle du bien public. Les Athéniens vouloient du nouveau, mais qui fût vrai, ou sensé; de l'agréable, mais qui fût solide & utile; tout ce qui étoit puérile, frivole, hors de propos, les choquoit à coup sûr.

Le Stile Asiaticque étoit bien différent; autant l'Attique étoit exact & précis, autant l'autre étoit vague & diffus. L'un exprimoit les choses par

les termes , & n'employoit des mots qu'autant qu'il en falloit pour bien peindre une idée, ou un sentiment. Il se contentoit d'une manière, quand elle étoit bonne, l'autre au contraire entaffoit des Synonimes, répétoit en plusieurs façons une chose déjà bien entendue, exprimoit par une periphrase ce qu'on auroit pû dire en un seul mot; l'un alloit au but par le plus droit chemin, & l'autre par de longs circuits. *Hi pressi & integri*, dit Quintilien, *contra inflexi illi, & inanes: in his nihil superfluum, illis judicium maximè, at modus deesset.*

Ce judicieux Auteur ne croit pas qu'on doive chercher d'autre raison de cette différence de goût, que la diversité des génies, qui se trouvoit entre ces deux Nations: l'une d'un sens droit, & d'un esprit juste; l'autre naturellement vaine, & d'une imagination peu réglée. Il ajoûte, néanmoins, que d'autre Critiques en assignoient une cause, qui me paroît

meriter beaucoup d'attention. La langue Grèque, disoient-ils, s'étant introduite peu à peu dans les villes maritimes de l'Asie, on voulut y cultiver l'Eloquence, avant que de savoir parfaitement la langue; de-là vint qu'ignorant les termes propres, ils usèrent de periphrases. Voila aussi le défaut ordinaire de la plupart de ceux qui Ecrivent aujourd'hui en Latin; ils font des phrases, parce qu'ils ne connoissent pas l'expression juste qui conviendroit, pour rendre leur pensée; & en assemblant de grands mots, ils s'imaginent écrire élégamment. Il suit de ce même principe, que toute traduction doit être nécessairement plus longue que son original, du moins quand l'original est bon. En effet, chaque langue a ses expressions particulières, qui renferment des idées composées, & diversement modifiées, & dont on ne peut rendre toute la force dans une autre langue, sans employer plus de paroles. Com-

bien trouveroit-on parmi nous d'Orateurs & d'Ecrivains, qui ont donné dans le Stile Afiatique, pensant s'élever, qui ne sauroient rien dire simplement, & qui auroient cru s'abaisser en nommant les choses par leurs noms ?

Mais il faut bien se garder de croire, que le Stile Attique fût sec & sans ornemens; ils tenoient un juste milieu entre le Stile Afiatique, dont nous venons de parler, & le Stile Laconique. Pour ce dernier, il n'a guère eu de lieu dans l'Eloquence, que les Lacedemoniens méprisoient. Ils étoient avarés de paroles, & auroient voulu s'exprimer par signes. Dans un tems de famine un peuple voisin envoya à Lacédemone demander quelque secours de grains. Les Deputés introduits au senat, firent un harangue. On l'écouta, mais on la trouva trop longue. Le Président répondit, la dernière partie de votre Discours nous a fait oublier le milieu & le commen-

cement, dites en quatre mots ce que vous voulez. Nous manquons de bled, dirent les Deputés, & nous venons vous en demander. Il suffisoit, reprit-il, de montrer vos sacs. Il faut avouer, que ce peuple avoit un talent merveilleux pour les sentences, & pour les reparties, pleines de sens & d'énergie. L'Histoire nous en a conservé d'admirables.

M'est-il permis de me servir d'une comparaison familière ? Les peuples d'Asie s'habilloient pour l'ostentation, ils donnoient dans le luxe & dans le superflus, jusqu'à être embarassés de leurs ornemens. Les Lacedemoniens paroissoient craindre d'employer plus d'étoffe qu'il n'en falloit, précisément pour couvrir leur corps. Les Athéniens, propres & modestes, cherchoient principalement dans leurs habits, la commodité & l'utilité, sans négliger la bienséance, & la bonne grace. Cicéron, & après lui Quintilien, se récrient extrêmement contre la préten-

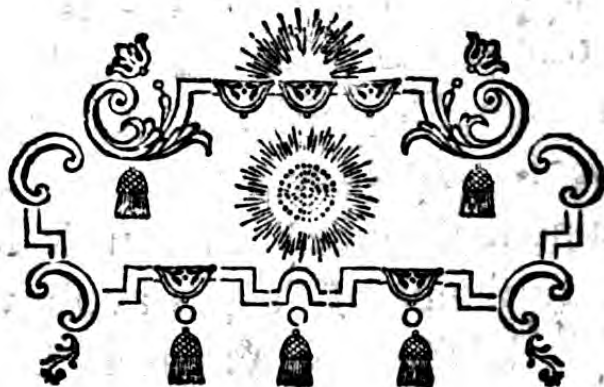
tion de certains Orateurs de leurs tems , qui se donnoient pour Attiques , parce qu'ils étoient froids , secs & sans agrément. Hé quoi , disent-ils , ce Periclès qu'Aristophane compare aux tempêtes , & à la foudre , étoit-il froid ? Socrate , n'étoit-il pas orné ? Ne remarque-t-on pas dans Eschine une noble audace ? Mais quelle véhémence & quelle élévation dans Demosthène. Croira-t-on que ce sel Attique tant vanté , fût absolument insipide ? Platon & Xenophon ne semblent-ils pas avoir voulu embellir la raison , & nous la faire paroître sous la figure des graces ?

Finissons par deux passages , l'un de Cicéron , l'autre de Quintilien , qui montrent bien le sentiment de ces deux grands hommes sur le sujet que j'ai traité. Tout ce qu'est dit avec grace , tout ce qui est judicieux , est dans le Goût Attique , dit le premier. *Quidquid est salsum aut salubre in Oratione , id proprium Atticorum est.*

308 REFLEXIONS SUR LE GOUT.

Croyez, dit le second, que parler Attiquement, n'est autre chose que parler excellemment. *Credant attice dicere, esse optimè dicere.*

F I N.



P O È S I E S

D I V E R S E S.

**De Mr. L'Abbé RE'GNIER DES MA-
RAIS, Secrétaire de l'Académie
Françoise.**



POÉSIES DIVERSES.



Traduction de l'Ode d'HORACE.

Beatus ille &c.

Heureux qui loin du bruit & du soin des affaires,
Fait valoir par ses mains la Terre de ses Pères:
Les Clairons, les Tambours ne troublent point
sa paix.

De la Mer irritée il ne craint point l'insulte;
Il fuit du noir Barreau l'approche & le tumulte;
Et peu connu des Grands il ne les voit jamais.

Quelquefois il prépare à la vigne rampante
Le terme appui d'un jeune Ormeau.

Quelquefois sur le bois d'une sauvage plante,
D'une plante plus digne il ante le rameau.

Tantôt dans le réduit d'un vallon solitaire,
Il aime à voir errer ses mugiffants troupeaux;

Tantôt dans de profonds vaisseaux,

Il verse d'un miel pur la liqueur salutaire;

Et tantôt on le voit, dans l'ardente saison,

Soulager les brebis de leur molle toison.

Quand des dons de Bacchus & de ceux de
Pomone

La Terre à l'envi se couronne ,
 Il cueille avec plaisir ses fruits & ses raisins :
 Et quels ne sont point ses delices ,
 Quand il peut de bonne heure en offrir les
 prémices

Aux Dieux Protecteurs des confins.

Quelquefois, dans les bras d'une oisiveté douce,
 A l'ombre d'un vieux chêne , étendu sur la
 mousse,

Il entend des oiseaux le chant mélodieux.

Et cependant au bruit, au murmure agréable
 D'un ruisseau dont le cours serpente sur le sable ;
 Il sent qu'un doux sommeil s'empare de ses yeux.

Lorsque l'Hyver, parti des sept froides étoiles,
 De neige & frimats a couvert les guerets,

Tantôt ardent chasseur il va dans les forets

Mettre un sanglier dans les toiles ;

Tantôt avec des chiens fidèles & légers

Il va courre un lièvre qui ruse :

Tantôt moins actif il s'amuse

A tendre des filets aux oiseaux passagers.

Des chagrins où l'amour engage

Qui n'est point alors à couvert ?

Que si sa chaste épouse, en femme habile & sage,

Du soin de leurs enfants, du detail du ménage

Se charge avec lui de concert :

Et si, lorsqu'il revient fatigué de la chasse,

Elle lui fait trouver un feu qui le delasse :

Si se mettant à tout chaque jour elle fait,
Epuiser de ses mains ses brebis de leur lait :
Si de mets crûs chez lui faisant couvrir sa table,
Elle y joint la liqueur aimable
Du plus excellent vin qu'il ait,
Lui reste-il à faire encor quelque souhait ?
Pour moi de bon cœur je préfère
A la plus delicate chère
Aux plus délicieux ragoûts
L'agneau qu'on tue, & qu'on apprête
Le jour que du Dieu Terme on célèbre la Fête ;
Ou la chair d'un chevreau qu'on a sauvé des
loups.

Quelle joie est celle du Maître
Lorsqu'entouré des siens il voit,
Au milieu du festin champêtre,
Ses nombreux moutons las de paître,
Se presser en bêlant à rentrer sous le toit,
Et ses bœufs rapporter sur leur cou renversée
La charrue au labour tout le jour exercée.

Un fameux usurier, en achevant ces mots,
Resolu d'aller vivre à sa Terre en repos
Court vîte retirer son argent de la Place.
Il part : mais des plaisirs qu'aux champs il se
promet,
Au bout de huit jours il se lasse,
Revient en hâte & le remet

I M I T A T I O N

de cet endroit de l'Aminte du Tasse.

*O Di uscignolo che va di ramo
In Ramo, cantando io amo, io amo.*

C'est à l'amour belle Sylvie,
Que tout le monde doit la vie.
C'est à l'amour toujours vainqueur,
Que tout le monde doit son cœur.
Maître de toute la nature,
De l'Hyver il fond les glaçons;
Il pare nos champs de verdure
Il charge l'Eté de moissons,
Et c'est de lui que tient l'automne
Tous les fruits dont il se couronne;
Il n'est riche que de ses dons.
Tous les oiseaux de ce bocage,
Dès que l'aurore est de retour.
Parlent d'amour en leur langage,
Ecoutez comme tour à tour
Chacun d'eux, pour lui rendre hommage,
Chante sous cet épais feuillage
Vive l'Amour, vive l'Amour.

Description d'une Solitude.

Ici loin du monde & du bruit
A vivre en hermite réduit,
Je me fais des plaisirs qu'à Paris on ignore,
Et tous les jours soir & matin,
Au coucher du soleil, au lever de l'Aurore,
J'admire sans cesse & sans fin
Du jour qui ne fait que d'éclorre,
Du jour qui tombe en l'onde more,
L'éclatante naissance, & le pompeux déclin.
Pour qui fait bien lire, quel livre!
Quel spectacle pour de bons yeux!
Que le rapide cours du Soleil dans les Cieux,
Et la règle que lui fait suivre
L'Auteur du mouvement, des êtres & des
lieux.

Ici l'air est doux & tranquile,
Et sous un Ciel pur & serein,
En beautés la terre fertile
Produit mille fleurs de son sein.
En quelque endroit qu'on se promène,
Le serpolet, la Marjolaine
Parfument l'air de leur odeur
Le serpolet, dont aux Bergères
Les Pastorales mensongères
Font tant de mérite & d'honneur.

A la Marjolaine odorante,
A l'odeur du fin serpolet
Le simple poétique œillet
Joint le feu de sa fleur brillante:
Et cent autres fleurs, dont le nom
N'est connu que de la nature,
Y naissent par tout à foison,
Differentes d'éclat, de teinte, de figure:
Et, par leurs divers coloris,
Y font par tout une peinture,
Telle que dans le tems de la jeune verdure
Font les sain-foins les plus fleuris.
Ici coule une source claire,
Qui par la pureté de son eau salubre
A celle de Clamart pourroit le disputer:
Si je ne craignois de déplaire
Je dirois, & pourroit sur Clamart l'emporter.
Sous mes murs un bois solitaire
Fait ma promenade ordinaire:
Et quand je suis las de marcher
La mousse touffue & légère,
Ou le gazon, ou la fougère
M'offrent un lit, pour me coucher
Plein d'une douce rêverie,
Je vois cependant les moutons
Courir, sauter, faire cent bonds
Sur une bruyère fleurie,
Je les vois sous l'œil du Berger

Paître à leur gré l'herbe mouillée
 Des pleurs de l'Aurore éveillée.
 Puis tête contre tête en cercle se ranger,
 Ruminant lentement la pâture nouvelle,
 Qu'à leur goût la Nature avec plaisir rappelle.
 Enfin ici pour abreger,
 La simple nature est si belle,
 Et tant de diverses beautés,
 Tant de richesses naturelles,
 M'environnent de tous côtés,
 Qu'ailleurs il n'en est point de telles.
 Pour de l'argent nulles nouvelles:
 Mais qu'en ai-je à faire aussi bien?
 J'apprens des Ennemis la honteuse retraite,
 Je suis riche de leur défaite,
 Je ne m'apperçois plus que je manque de rien.

Les deux Mariés & le Fagot.

C O N T E,

Deux nouveaux Mariés font le sujet du Conte.
 Tous deux jeunes, amants tous deux ;
 Mais un debat s'emeût entre eux :
 Il étoit vif, elle étoit promte.
 Un semblable debat fut autrefois, dit-on ,
 Entre Jupiter & Junon.

Mais Junon de dépit saisie
Ne tarda guères à se vanger,
Du jugement de Tirefie.
Une femme, pour bien juger,
Veut qu'on juge à sa fantaisie.
Nos deux jeunes époux étoient donc cour-
roucés.
De quoi ? d'être trop peu la nuit en paix laissés,
De dormir trop peu l'un & l'autre.
Est-ce ma faute ? C'est la vôtre,
N'est-ce pas vous qui m'agacez ?
Telle étoit chaque jour leur plainte mutuelle,
Mais ils n'avoient qu'un lit ; ce n'étoit pas assez
Pour mettre fin à leur querelle.
Hé bien ! pour vous montrer, dit-elle,
Que je ne veux vous dire mot,
Mettons entre nous un fagot.
La dessus la nuit vient ; seme le Ciel d'étoiles,
Et couvre l'univers de ses plus sombres voiles :
Tout invite au sommeil, & le fagot se met,
Pour garant du repos que chacun se promet :
Chacun de son côté se couche :
Et le paisible Dieu repand sur tous leurs sens,
De ses moites pavots les plus assoupissants ;
Tous deux dorment comme une souche.
Mais quand de tous leurs sens l'usage suspendu,
Après un long sommeil leur eut été rendu,
L'Epouse vers l'Epoux nonchalamment tournée,

Au moins dit-elle , au moins vous ne vous
plaindrez pas ,

Que de vôtre repos on ne fasse pas cas :

Et moi repond l'Epoux vous ai-je importunée ?

A la seconde nuit c'est à recommencer ,

Le fagot revient se placer ;

Bon soir mon cœur , bon soir ma mie :

Au milieu du dormir pourtant ,

L'Epouse , assez mal endormie ,

Se tourne & se retourne tant ,

Que le fagot la picque , & qu'elle se recie ,

Peste soit du fagot & de qui la planté ,

Et lui que le fagot n'avoit pas bien traité ,

Qu'avez-vous , dit-il , je vous prie ,

A tant pousser de mon côté ?

Le fagot grace à vous m'a fort mal ajusté .

Hé mon Dieu , dit l'Epouse alors toute attendrie ,

Que je voye ; & pour voir , le fagot fut ôté .

Le Renard Confesseur.

F A B L E.

On croit que quelque histoire , ou feinte , ou
véritable ,

Jadis en tout Proverbe avoit toujours eu part .

Aller à confesse au Renard ,

Me paroïssoit n'avoir nul fondement semblable :

Voici ce qu'une veille fable,
M'en a découvert par hazard.

Un jour les Bêtes résolurent,
De se confesser comme nous,
Et pour leur confesseur élurent,
Un Renard le plus vieux, le plus rusé de tous.
Aussitôt pour montrer l'exemple,
Le Lion devant lui va se mettre à genoux,
Fait un préambule fort ample,
De ses forces, de son pouvoir,
Et du vieux droit de haut Domaine,
Que sa dignité souveraine,
Sur tous les animaux lui fait par tout avoir.
Puis il s'accuse, & dit, j'étois dans mon repaire,
Et la faim commençoit à me solliciter;
Non pas tant toute fois qu'elle dût me porter,
A ce qu'il m'arriva de faire.

Un Troupeau de moutons païssoit l'herbe nais-
sante,

Je les entends; je fors; je porte l'épouvante;
Le timide Berger s'enfuit:

Alors, sans obstacle, & sans peine,

Je choisis une bête à laine,

J'en appaise ma grosse faim,

Puis j'en choisis un autre encore,

Que je déchire tout d'un train,

Et que tout d'un train je devore.

Et, lorsque mon avidité

Fut entièrement affouvie,
J'en privai cinq autre de vie,
Par pur esprit de cruauté.
Enfin, j'étois si transporté,
Que, si dans ma fureur extrême,
Le Berger se fût présenté,
Je l'eusse déchiré lui-même:
Voilà, pour le présent, de quoi je me souviens.
Je vous parle avec confiance,
Parlez-moi librement, sans me deguiser rien.
Seigneur, de dire vrai nul rang ne me dispense,
Repond l'Animal cauteleux.
Je vous dirai ce que je pense.
Vous êtes par trop scrupuleux.
Et que peut-on trouver à dire,
A tout ce que vous avez fait?
N'êtes-vous pas Maître en effet?
Sur tous les animaux n'avez-vous pas l'empire?
Et vous nourrir est-ce un forfait?
Vous avez fait un libre usage,
Des moutons qui païssoient dans votre voisinage;
Que ne païssoient-ils loin de vous?
Que ne gardoient-ils leur clôture?
Deviez-vous vous priver de votre nourriture,
Et les réserver pour les Loups?
Vous n'avez fait qu'user du droit de la Nature.
Vous n'en sauriez être blâmé,

Malheur à qui rencontre un Lion affamé.

Le Lion s'en alloit en fécouant sa hure,
Lorsque d'un penitent prenant l'humble posture,

L'Ours crie au confesseur accord,

Père j'ai sur la conscience,

Un peché qui me pése fort,

J'ai besoin de votre audience.

Une nuit, comme il plut au Ciel,

Je grimpai dans un clos plein de ruches d'abeilles.

Ardente avidité de miel,

Qu'est-ce qu'à l'ours tu ne conseilles?

Je prens deux ruches dans mes bras,

Je cours les porter dans mon antre;

Je reviens vite sur mes pas,

Dans le clos de nouveau je rentre.

Enfin, pour abréger, je travaille si bien,

Que je prens tout, sans laisser rien.

Je m'en repens lorsque je songe

A quoi, dans une seule nuit,

Un pauvre laboureur par moi se voit réduit,

Et tel est maintenant le remords qui me ronge,

Que je rendrais tout volontiers,

Quand même il me faudroit jeûner les jours en-
tiers.

Que faire dans l'état où le regret me plonge?

Apprenez-là-dessus un proverbe commun,

Dit le Directeur bénévoles.

D'un essaim plus de cent, de cent essaims pas un:

D I V E R S E S.

321

Votre scrupule est trop frivole.
 Le miel est un present des Cieux,
 Dont sans nuls fraix on a l'usage,
 Et dont la perte est le dommage
 Qui peut se reparer le mieux:
 Et, comme souvent il arrive
 Que les effaims meurent l'hyver,
 Qu'importe au Maître qui l'en prive,
 Ou l'Ours, ou la rigueur de l'air?
 Il faut au fonds que chacun vive:
 Les Dieux vous ont-ils fait envain?
 Jouïſſez, croyez-moi, des presens de leur main,
 C'est à la gent foible & craintive
 A se laisser mourir de faim.

L'Ours n'eut pas achevé que le Loup se presente,
 La gueule encor toute sanglante,
 D'un Mouton qu'il vient d'égorger,
 Et dit d'un ton de voix dolente,
 Père daignez me diriger:
 Je suis une bête perverse,
 Que rien ne sauroit corriger,
 Et nuit & jour je ne m'exerce,
 Qu'à voler, qu'à tuer, qu'à faire mille-maux,
 Carnassier & cruel entre tous les Animaux.
 Frère, dit le Renard, je sai bien qui vous êtes,
 Et quel fâcheux métier vous faites:
 Est-ce vous cependant qui vous l'êtes donné?
 Vous le tenez de la Nature,

Comme ceux dont vous êtes né,
Et je croirois lui faire injure,
Si je vous avois condamné.
Par elle à naître Loup vous fûtes destiné :
On ne peut, sans extravagance,
Vous imputer votre naissance,
Par elle à vivre en Loup vous fûtes façonné.
Suivez l'art où son choix vous a déterminé,
C'est pour votre forme de vivre,
La règle que vous devez suivre.
Les travaux n'en sont pas legers,
Car que n'avez-vous à tout moment à craindre,
Soit des mâtins, soit des Bergers?
Qui vit dans d'éternels dangers,
Est bien moins à blâmer qu'à plaindre :
Et quand du hasard des combats,
Où l'affreuse faim vous convie,
Vous remportez de quoi soutenir votre vie,
La bonne chère d'un repas,
De quels jeûnes souvent n'est-elle point suivie?
Sur vos scrupules donc mettez-vous en repos ;
Et pour vous en guérir retenez bien ces mots.
Quand la Nature bienfaisante,
Forma les Moutons & les Loups,
Elle fit, en Mère prudente,
L'Herbe pour les Moutons, & les Moutons
pour vous.
Le Loup absous, pour penitence,

Excusé, compati, flatté,
Satisfait de lui-même & de sa révérence,
N'étoit guère encore écarté,
Quand l'âne au petit pas s'avance;
Et puis, en toute humilité,
Se met à raconter sa chance.
Je n'ai que les os & la peau;
Je gemis toute la semaine,
Accablé d'un pésant fardeau,
Sous lequel je respire à peine:
Dès que je veux reprendre haleine,
On me roue à coups de bâton:
Au retour nulle nourriture,
Que celle d'une maigre & mauvaise pâture:
De l'avoine & du foin je n'en fais que le nom,
Heureux lorsque, par aventure,
Je puis trouver quelque chardon:
Voilà ma vie & ma misère.
Du reste à ne vous rien cacher,
Je ne fais tout au plus qu'une faute légère,
Que je me puisse reprocher.
L'autre jour accablé d'une charge pésante,
Je marchois lentement le long d'un champ semé;
C'étoit un froment verd, en grain déjà formé
Et d'une rosée abondante
Fraîchement émaillé par l'Aurore naissante:
De l'odeur des épics je fus tout embaumé;

Ma faim à cet aspect devint si violente,
Que je ne pûs y résister :
L'occasion étoit pressante,
Je me hâtai d'en profiter.
Méchant, dit le Renard, se laissant emporter,
A la colère de son zèle,
Qu'alors impunément il put faire éclater,
Vous traitez donc de bagatelle,
De devorer en verd l'espoir du laboureur :
Vous traitez donc de peccadille,
Ce qui vous devrait faire horreur :
Vos dents sont l'indigne faucille,
Qui coupe le soutien de toute une famille ;
Et vous moissonnez dans la paix,
Où vous ne semâtes jamais :
Il vous appartient bien de pécher de la sorte,
Vous n'êtes né que pour les coups,
Vous ne méritez pas que la terre vous porte,
Nulle absolution pour vous.
Ainsi fut le Baudet, par l'ardent personnage,
Renvoyé sans la recevoir.
La Fable là-dessus n'en dit pas davantage,
Et l'on n'y peut rien entrevoir,
Du sens que le Proverbe a reçu de l'usage :
Elle présente même un sens si différent,
De celui d'un commun adage,
Que je n'ose en être garant.

La Jeunesse & la Présomption.

F A B L E.

On dit qu'un jour, pour être gouvernée,
 A la Raison jeunesse fut donnée,
 Raison l'aima, prit soin de cultiver
 La jeune plante, & de bien l'élever.
 De son côté jeunesse, aimable & vive,
 A ses Leçons paroïssoit attentive,
 Etoit docile, & déjà la Raison
 S'en promettoit des fruits dans leur Saison.
 En cet Etat la sage gouvernante,
 Pour d'autres soins, par hazard fut absente,
 Si ce fut loin, si ce fut près d'ici,
 Je n'en sçais rien; je n'en dis rien aussi:
 Mais le longtems que dura son absence,
 D'un long voyage eut plutôt l'apparence.
 D'abord Jeunesse, instruite sagement,
 S'entretenoit dans son appartement,
 Etudioit, s'occupoit à l'ouvrage,
 Et s'amusoit à des jeux de son âge.
 Mais dans ses jeux un jour s'introduisit,
 Société qui bientôt lui nuit.
 Présomption, jeune entêtée & folle,
 Vint s'y mêler, joua si bien son rôle,
 Et sçut dans peu tellement la charmer,

Qu'à la folle elle s'en fit aimer.
 Jeunesse en fait sa compagne fidelle;
 Elle la mène en tous lieux avec elle;
 De toute chose avec elle refout;
 Et d'elle apprend à décider de tout.
 Ceux qu'on avoit attachés à la fuite,
 Pour les charger du soin de sa conduite,
 Prirent alors pour un progrès heureux
 L'air important qu'elle prenoit sur eux.
 Mais quand Raison, vers elle retournée,
 Vit quelle amie elle s'étoit donnée,
 Après qu'envain, pour rompre leurs liens,
 Elle eut souvent pris de sages moyens,
 Lassée enfin de l'air opiniâtre,
 Qu'à tout moment elle avoit à combattre,
 Elle la quitte; & pour punition,
 Elle la laisse avec Présomption.

Le Pouvoir & la Bonne Intention.

F A B L E.

Pouvoir & Bonne Intention
 Vécurent autrefois en grande Intelligence;
 Et les fruits de leur union,
 Furent la joie & l'abondance.
 Elle toujours portée au bien,
 Toujours active & serviable,

Ne le sollicitoit de rien,
Qui n'eût un succès favorable,
Et quoique la fierté d'un austère maintien,
Le fit paroître redoutable,
Elle avoit trouvé moyen,
De le rendre pourtant aimable,
Mais un si grand bonheur ne fut guère durable,
On les brouilla bientôt tous deux,
Et voici ce qu'en dit la fable.
Pouvoir étoit né soupçonneux :
Un jour qu'il étoit seul & n'avoit rien à faire,
Des gens attachés à lui plaire,
Et qui ne l'aimoient que pour eux,
Blamèrent devant lui la conduite innocente,
De Bonne Intention absente :
D'abord, pour mieux s'insinuer,
Ils débutent par la louer,
De la fermeté de son zèle,
Et ne feignent point d'avouer,
Qu'on ne peut en avoir plus qu'elle.
Mais d'où vient, disent-ils, Seigneur,
Que, de tout le bien que vous faites,
Elle se donne tout l'honneur ?
Songez-elle à ce que vous êtes ?
Pouvoir, qui veut surtout paroître indépendant,
Et qui plus fougueux que prudent,
D'ordinaire aisément s'emporte,

Contre elle là-dessus prend feu de telle sorte,
 Que sans éclaircir leurs rapports,
 Et sans garder aucuns dehors,
 Il veut que sur le champ on lui ferme la porte,
 Telle de leur commerce étroit,
 Qui les logeoit sous même toit,
 Fut la malheureuse rupture.
 Pouvoir, depuis cette aventure
 Dans un vaste Palais logé superbement
 Peut encore le bien, mais le veut rarement :
 Et Bonne Intention dans une maisonnette,
 Toujours prête à tomber à bas,
 Logée étroitement seullette,
 Veut le bien : mais ne le peut pas.

La faveur & le Merite.

F A B L E.

Jadis faveur & mérite logèrent,
 Sous même toit ; & puis ils se brouillèrent.
 Faveur, qu'alors la Raison dirigeoit,
 A petit train chez merite logeoit.
 Elle y parut quelque temps fort contente,
 Toujours modeste & toujours bienfaisante :
 Puis tout d'un coup dans la fuite elle croit
 Etre logée un peu trop à l'étroit :

Elle s'en plaint. L'ennemi de la pompe,
Autant qu'il peut mérite la dérompe.
Mais par malheur l'esprit de vanité,
N'est pas plutôt dans la tête monté,
Qu'à la Raison on devient indocile :
Tout ce que dit mérite est inutile.
Faveur, qui veut toujours tout fortement,
N'écoute rien que son entêtement,
Trouve à son gré mérite trop sauvage,
Et brusquement d'avec lui déménage.
Lui, qui par-là demeure en liberté,
La voit partir avec tranquillité.
Dès que le monde en apprend la nouvelle,
Chacun s'empresse & court au devant d'elle,
Chacun aspire au bonheur souverain,
De la servir & d'être de son train.
Vers quelque endroit qu'elle tourne la tête,
Toute la foule à la fuivre s'apprête,
Sans trop savoir quel est l'heureux mortel,
Qu'elle va rendre, ou faire croire tel.
Elle l'ignore elle-même, & conduite
Par le hazard, elle entre avec sa suite
Dans un Palais qui semble en un moment,
Etre embelli par quelque enchantement.
L'humble Seigneur la reçoit à la porte;
Sur les degrés tout le Monde se porte.
L'air somptueux, les grands appartemens,
Le nouveau Goût de divers ornemens,

Le choix exquis des meubles magnifiques,
 Les beaux tableaux, & les marbres antiques,
 A l'œil surpris s'offrent de toutes parts,
 Et de Faveur arrêtent les regards.
 En elle-même alors elle compare
 Ce qu'elle voit de superbe & de rare,
 Dans le Palais qu'elle vient habiter,
 Avec le lieu qu'elle vient de quitter.
 En elle-même elle compare encore
 Tant de respects dont par tout on l'honore,
 Avec l'air simple & froid, que chaque jour
 Mérite avoit en lui faisant la Cour;
 Et contre lui vivement indignée,
 D'avoir été jusqu'alors dédaignée,
 Elle promet qu'on verra rarement
 Elle & Mérite en même logement.
 Comme Faveur est changeante & frivole,
 Elle tient peu d'ordinaire parole,
 Mais jusqu'ici l'on n'a pas remarqué,
 Que là-dessus elle en ait trop manqué.

L'Ignorance, l'Orgueil & la Folie.

F A B L E.

Ignorance, fille de rien,
 D'humeur facile & peu rusée,

Un jour dit-on fut abusée;
Mais par qui l'on ne fait pas bien.
Dans peu, quoiqu'il en soit, elle devient si
ronde,
Que personne ne peut la voir,
Sans être en peine de favoir,
Quel peut-être le fruit qu'elle doit mettre au
Monde.
Enfin le terme vient des secrets découverts;
Et tout d'un coup le doute en surprise se change.
On voit naître un enfant d'une grosseur étrange,
Et qui lance par tout des regards de travers.
On voit aussi que de lui-même
D'un peu de vent il se nourrit:
Et ce qui cause encore une surprise extrême,
Sur son front l'orgueil est écrit.
Là-dessus toute l'assistance,
Fait un cri: la folle ignorance,
Le prend pour acclamation,
Croit avoir donné la naissance,
Au Héros de la Nation,
Et veut avoir l'honneur d'en allaiter l'enfance.
On le met dans ses bras; il la tête à souhait,
Et suce en la tettant plus de vent que de lait.
La Mère avec plaisir le voit sur sa mamelle,
La lui redonne à chaque instant,
Et son lait, joint à l'air qu'il respire autour d'elle,
Profite si bien à l'Enfant,

Qu'en peu de tems il se fait grand,
Dès qu'il peut avoir atteint l'âge,
Où dans le Monde on s'introduit,
Plein de lui-même il s'y produit,
Comme un homme de haut étage :
Et, par sa Mère bien instruit,
Des leçons de sa Mère il recueille le fruit.
Il ne perd point pourtant courage ;
Mais, quand il a tout mis vainement en usage,
Sans avoir pu venir à bout
De se faire passer pour un grand Personnage,
Il songe à faire un mariage,
Qui le mette au dessus de tout.
Orgueil croit tout ce qu'il souhaite,
Et tient toujours pour chose faite,
Tout ce qu'il a pu projeter.
Il suffit pour lui qu'il desire,
Il n'est rien qu'il n'ose tenter,
Rien dont il n'ose se flatter ;
Aux plus grands partis il aspire,
Mais par tout il échoue & se voit rebuter.
Enfin las de refus il rencontre Folie,
Elle le trouve aimable, il la trouve jolie ;
Tout conspire à serrer les nœuds
De l'amour qui les concilie :
Bref, sans perdre le tems en d'inutiles vœux,
D'un éternel lien l'un à l'autre se lie ;
Et de-là sont venus tant de fous orgueilleux.

Les deux choix sur la Fortune.

F A B L E.

Deux hommes, voyageant un jour,
En chemin trouvèrent Mercure :
Le Dieu les attendoit au bout d'un Carrefour,
Sous son immortelle figure.

Les voila devant lui dans une humble posture,
Levez-vous, leur dit-il, & faites-moi savoir,
En quel lieu vous allez, quel dessein est le
vôtre.

Nous allons, disent-ils, à Preneste pour voir,
Quel doit être le fort, & de l'un & de l'autre.

Vous pouvez, leur repond le Dieu,
Le savoir aisément, sans aller à Preneste,
Sans partir même de ce lieu :

Car je suis envoyé de la voûte celeste,
Par le Maître absolu du Destin des humains,
Pour vous faire savoir que de votre fortune,
Par une grace non commune,
Il remet le choix dans vos mains.

Mais comme la Race mortelle,
Connoît deux fortunes pour elle,
Et que les deux différens noms,
Dont parmi vous on les appelle,
Ne sont pas ceux dont nous usons.

Pour choisir avec connoissance,
Écoutez de toutes les deux
La véritable différence.
La mauvaise fortune a des dehors fâcheux,
Au mépris elle est exposée,
Et la vie avec elle est dure & malaisée:
Mais ce qu'elle a d'avantageux,
C'est qu'elle forme à la sagesse,
Que, pour la Temperance & fermeté,
C'est une excellente Maîtresse,
Qu'elle est contraire à la mollesse,
Et qu'elle aime la vérité.
Quant à l'autre Fortune, à qui le Monde donne
Le nom favorable de bonne,
Elle a d'agréables dehors:
Elle dispose des trésors,
Et l'abondance l'environne;
A sa suite vont les plaisirs,
Toujours attentifs à lui plaire,
Et toujours prêts à satisfaire,
Jusqu'au moindre de ses Desirs.
Elle a par tout la préséance,
Autour d'elle tout est soumis;
Mais par malheur en recompense,
Elle est sujette à l'arrogance,
Elle n'a point de vrais amis,
Et toujours aux flatteurs livrée,

Toù-

Toûjours de l'avenir l'esprit embarassé :
 Toûjours du present enivrée ,
 Elle regarde le passé,
 Comme un Phantôme vain que le songe a tracé.
 D'ordinaire enfin, pour tout dire,
 Elle n'a point de favoris,
 Dont le cœur ne devienne pire,
 Je n'en veux point être à ce prix,
 Dit l'un des Voyageurs: l'autre dit au contraire,
 J'en veux bien courir le hazard :
 Et, des biens & des maux du choix qu'ils sçu-
 rent faire,
 Ils eurent chacun d'eux dans la suite leur part.
 Mercure, de leur choix chargé de rendre compte,
 En porte la nouvelle aux Cieux :
 Le bruit en même tems s'en repand en tous
 lieux,
 Et divers jugemens des divers choix se firent,
 A l'un les mortels applaudirent,
 L'autre fut approuvé des Dieux.

De la Probité humaine,

Et de la crainte des Dieux.

F A B L E.

Le puissant Maître du Tonnerre,
 Et le plus grand de tous les Dieux,

P

Sur les divers rapports, qu'on faisoit dans les
Cieux,

De ce qui se passoit en terre,

Voulut un jour en être éclairci par ses yeux.

Il s'accompagne de Mercure,

Et sous un visage emprunté,

Il deguise la majesté,

De son immortelle figure.

Mercure en fait autant, & de tout l'univers

Ils parcourent tous deux tous les climats di-
vers;

Ils visitent l'Europe, & l'Asie, & l'Afrique,

En remarquent les mœurs, les coùtumes, les
loix,

Et passe jusqu'en Amérique,

Deux mil ans avant le Génois.

Quand de l'un & l'autre Hemisphère,

Ils eurent tous deux fait le tour,

Le tems venu de leur retour,

Mercure propose à son Père,

De faire encore quelque séjour :

Il est, dit-il, de la sagesse,

De ne pas partir sans savoir

Ce que pense la docte Grèce,

Sur les Dieux & sur leur pouvoir;

Et c'est ce qu'en passant nous n'avons pu bien
voir.

Jupiter y consent, & toute une semaine

Il fréquente avec soin les écoles d'Athènes :

Il entend tour à tour Epicure & Zénon ,
 Et tout Philosophe de nom ;
 Et dans l'Académie à l'ombre il se promene
 Avec les Enfans de Platon.
 Mercure, qui veut tout connoître,
 Chez tous les favans le conduit,
 Et des Introducteurs le Maître,
 Dans tous leurs entretiens sans peine il l'introduit.
 Là chacun disant ce qu'il pense,
 L'un fait des Dieux une substance,
 Qui cede au moindre souffle, & joint la trans-
 parence,
 A la subtilité d'un corps aérien ;
 Et pretend que bornés au bien de leur essence,
 Les Dieux regardent tout avec indifférence,
 Et qu'ils ne se mêlent de rien.
 Un autre plus sensé soutient leur providence,
 Dit que tout est l'effet de leur intelligence,
 Et que tout l'univers est par eux gouverné,
 Un autre au Destin seul en donne la Regence,
 Dit que le seul Destin a toute la puissance,
 Qu'à chaque événement un autre est enchaîné,
 Et que tout par son ordre est sans cesse entraîné,
 Et telle est de tel Grec quelquefois la licence,
 Qu'ils s'entendent traiter de fable en leur pré-
 sence.
 Un jour que devant eux on avoit agité,
 Si la crainte des Dieux, aux Etats salutaire

Pour le maintien des loix de la société,
Etoit au sage nécessaire,
Pour garder la sainte équité;
Un grave Philosophe, homme d'autorité,
Dit que l'unique frein dont le sage eût affaire,
Etoit la seule probité.
Mercure & Jupiter foutinrent le contraire,
Et d'une part & d'autre il fut fort disputé.
Celui qui maintenoit qu'au sage
La seule probité suffisoit pour tout frein,
Devoit partir le lendemain,
Pour faire un assez long voyage.
Les Dieux qui le favoient le gagnent de la
main,
Ils vont sur son passage invisibles l'attendre,
Et font que sur sa route au point du jour il voit
Une bourse à ses pieds, dans un sentier étroit.
Il la ramasse pour la rendre;
Ensuite il l'ouvre, & puis surpris
D'y voir des diamants de prix,
Il commence à douter du parti qu'il doit prendre
Enfin de tous côtés venant à regarder,
Et, sûr qu'il n'est vu de personne,
Il fait dessein de la garder,
Et sa probité l'abandonne.
Les Dieux qui observoient le laissent faire un
tems,
Puis Mercure, empruntrant la forme menson-
gère

D'un vieux Marchand qui vient d'une terre étrangère,

De loin vers lui s'avance, & s'approche à pas lents,

L'aborde, le salue, & lui dit d'un air triste,

Seigneur, n'auriez-vous point ce matin par hazard

Trouvé sur votre route une bourse à l'écart.

L'homme grave dit non ; le vieux Marchand insiste,

Et le Grec lui repond Jupiter vous assiste.

A peine achevoit-il ces mots,

Qu'à ses yeux tout à coup le vieux Marchand s'efface,

Et qu'il voit paroître en sa place,

Les deux contradicteurs de ses graves propos.

Il pâlit, tout son sang dans ses veines se glace,

Il perd à cet aspect l'usage de ses sens,

Et semble entre la vie & la mort en suspens.

Les Dieux qui ne vouloient qu'instruire le coupable,

Preennent au même instant leur forme véritable,

Ils brillent de l'éclat de leur rang glorieux,

Et pour se faire voir lui deffillent les yeux.

Il adore étonné leur Majesté suprême ;

Et Jupiter lui dit en retournant aux Cieux,

Mortel apprenez par vous même,

Que tout homme a besoin de la crainte des Dieux.

VIRELAI.

Les Proverbes sont pleins de sens;
 La sagesse de tous les tems
 Est renfermée en leur simple langage.
 Mais un de ceux qu'entre les plus sensés,
 Je trouve plein d'une morale sage,
 C'est le Proverbe, ou le commun adage,
Les Cordonniers sont les plus mal chaussés.

On nous prêche que la vengeance
 N'appartient qu'à Dieu seulement;
 Qu'il faut pardonner toute offense,
 Etouffer tout ressentiment :
 Et que c'est un commandement,
 Dont il n'est rien qui nous dispense.
 Les Prêcheurs sont-ils offensés,
 N'esperez d'eux nulle indulgence :
Les Cordonniers sont les plus mal chaussés.

Peut-on voir sans qu'on s'en étonne,
 Disoit un Docteur de Sorbonne,
 Tant de Bénéfices placés
 Sur la tête d'une personne,
 Contre ce que l'Eglise ordonne;
 Un seul pour un seul est assez.
 Par l'adresse dans sa conduite,
 Il en eut quatre dans la suite,

Qu'à sa mort seule il a laissés :

Les Cordonniers sont les plus mal chaussés.

Les Directeurs nous avertissent,
 Que rien n'est pire que l'orgueil,
 Que c'est le dangereux écueil,
 Où toutes les vertus perissent.
 Et que la seule humilité
 Les met toutes en sûreté;
 D'accord: mais celle qu'on affecte,
 Celle qui veut qu'on la respecte,
 Celle qui va les yeux baissés,
 Pour attirer les yeux sur elle,
 Comment veulent-ils qu'on l'appelle?

Les Cordonniers sont les plus mal chaussés.

L'Apôtre dit que l'avarice
 Est la racine de tout vice,
 D'où vient cependant que tous ceux,
 Qui sont engagés par leurs vœux
 A lui faire toujours la guerre,
 Passent pour plus intéressés
 Que tout le reste de la Terre?

Les Cordonniers sont les plus mal chaussés.

J'en dirois plus: car la matière est ample,
 Et peut fournir encore plus d'un exemple.
 Assez de gens savent se signaler,

Par maintien grave, & par sage parler,
 Mais ce font que bien dire & bien faire,
 Et par malheur rien n'est plus ordinaire,
 Que beaux discours par mal faire effacés:
Les Cordonniers sont les plus mal chausés.

Sur la Fortune.

La mauvaise Fortune abbat,
 Et la bonne Fortune enivre,
 Heureux ceux que le Ciel delivre,
 Et de l'un & de l'autre état.

La mauvaise pourtant nous fert,
 Par les leçons qu'elle nous donne,
 L'autre n'instruit jamais personne:
 Mais ceux qu'elle aime elle les perd.

C'est peu qu'aux plus honnêtes gens,
 Le vin frelaté qu'elle apprête
 D'ordinaire monte à la tête,
 Il les blase même au dedans.

Sur la Nature du corps & de l'Esprit.

Mon reveil de mes sens a rompu le lien,
 Je suis enseveli dans une nuit profonde,
 Et séparé de tout le monde,
 Tout le monde pour moi dans cet instant n'est
 rien.

Qui

Qui suis-je ? en ce moment je respire & je pense,
Et fens que ce qui pense, & qui respire en moi,
N'est pas une même substance.

Preceptes de Santé.

Voulez-vous long-tems vivre en parfaite Santé ?
Suivez les sages loix de la sage nature
En tout ce qui n'est point contre l'autorité,
De l'Être Souverain dont elle est créature.
Certain que d'elle-même elle se porte au bien,
Accordez-lui toujours tout ce qu'elle demande,
Mais gardez-vous aussi (le bon sens le commande)
De la solliciter de rien.
Elle est aisée à satisfaire,
Elle est réglée en ses desirs :
Mais on l'accable d'ordinaire,
En ménageant mal les plaisirs,
Goûtez-les (le sage l'ordonne)
Mais évitez en les excès :
Quiconque aux plaisirs s'abandonne,
N'en jouit guère avec succès.
Defendez-vous sur tout des excès de la Table,
Des plus fortes Santé's c'est l'ordinaire écueil,
Moins de gens dans les eaux ont trouvé leur
cercueil,
Et la guerre si redoutable,
A moins rempli la Cour & la Ville de deuil.

Que si d'humeur facile, & convive agréable,
 Vous vous êtes par fois permis
 Quelque excès presque inévitable,
 J'ai vécu jusqu'en sept cens huit,
 Sinon heureux du moins tranquile:
 Et maintenant je touche à sept cens neuf qui suit:
 Du jour je n'ai pas fais la nuit,
 Le soir j'ai peu connu les plaisirs de la table,
 Mais à peu de vivres réduit,
 J'ai sçu, pour ménager l'estomac qui les cuit,
 Et le mettre en état d'en faire un suc louable,
 Lui laisser un tems convenable.
 Je vois, je marche encore ainsi qu'en mon Prin-
 tems;
 Et menant une vie à mon âge sortable,
 Le cœur plein de l'espoir d'un bien toujours du-
 rable,
 Je ne crains point la mort, mais en paix je l'attends.

Epigramme, &c.

La docte & sage antiquité,
 A toujours été curieuse,
 D'envelopper la vérité
 Sous quelque fable ingénieuse,
 D'où l'on pût la tirer avec utilité.
 Elle a feint qu'on ne pouvoit boire,
 Dans les eaux du fleuve lethé,
 Sans perdre aussitôt la mémoire.

Quelle en est la moralité?
Le fleuve de l'oubli c'est la prospérité.

Chaque jour est un bien que du Ciel je reçois,
Je jouis aujourd'hui de celui qu'il me donne,
Il n'appartient pas plus aux jeunes gens qu'à
moi,
Et celui de demain n'appartient à personne.

Sur le Jubilé.

Il est fâcheux le Jubilé,
Il met les amours en déroute,
Je ne puis être consolé
De trois Maîtresses qu'il me coûte.

Envain pour retenir Cloris,
Pour rappeler Flore & Céphise,
Je fais des Vers, je leur écris,
Elles sont toujours à l'Eglise.

Enfin mes affaires vont mal
Depuis les stations ouvertes;
Mais peut-être le Carnaval
Me racquitera de mes pertes.

J'aimois depuis long-tems Climène,
Je haïssois Zoïle au suprême degré.

Le Jubilé venu l'on veut bon gré malgré,
Que j'étouffe en mon cœur & l'amour & la
haine:

Il ne faut rien faire à demi,
Puisque je l'ai promis je tiendrai ma promesse.
Mais qu'on quitte aisément une ancienne Maî-
tresse!

Qu'on embrasse avec peine un ancien ennemi !

Le Jubilé m'ôte Amarille,
Il me rend pour ami Zoïle;
Il est fâcheux également,
Quand il m'ôte & quand il me rend.

Je veux faire mon Jubilé;
Il ne faut donc plus voir l'objet qui vous en-
flamme:

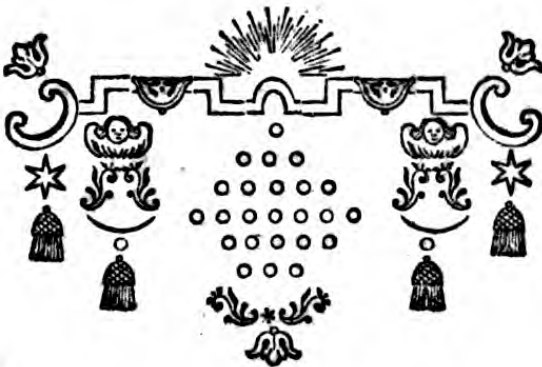
Je m'y refous mon Père, & j'en suis consolé:
Mais ce n'est pas le tout ; il faut voir votre
femme:

Je ne fais plus mon Jubilé.

Vivre tranquille & vivre heureux,
Jusques à mon heure fatale,
Sont les deux points de ma Morale,
Et c'est pour les unir tous deux,
Qu'à des maximes courageuses,
Je me plais à joindre toujours
Les images délicieuses

Des jeux, des ris & des amours.
Par-là je nourris ma Veillesse,
Du doux resouvenir de l'aimable Jeunesse.
Par-là dans mon esprit les plaisirs repassés,
Ne sont plus des plaisirs passés,
Et par-là j'ai cet avantage
Que, dans mon arrière saison,
Je cueille encore les fleurs du beau printemps
de l'âge,
Avec les fruits de la Raison.

F I N.



CA-

CATALOGUE

D E S

L I V R E S,

Imprimés

Chez E. VAN HARREVELT.

Abrégé des Principes de la Langue Française, par Mr. Restaut, nouvelle Edition, augmentée des Principes Généraux de l'Orthographe Française, & plusieurs Lettres fort utiles à ceux, qui font usage de cet Abrégé, 8. Amst. 1765.

Apologues Orientaux dédiés à Monseigneur le Dauphin, par Mr. de Sauvigny, 8. Amst. 1765.

Avanturier (l') Hollandois, ou la vie & les Aventures divertissantes & extraordinaires d'un Hollandois avec fig. 2 vol. 12. Amst. 1767.

Considérations Philosophiques sur la Gradation Naturelle des formes de l'être, ou les Essais de la Nature qui apprend à faire l'Homme, par l'Auteur du Livre de la Nature, 1 vol. grand octavo, avec de très belles figures, Amst. 1767.

De la Nature, 8 parties, savoir d'un Equilibre nécessaire de biens & de maux dans la Nature; de la Génération uniforme des êtres; de l'Instinct moral; la Physique des Esprits, par Robinet, 4 vol. avec fig. Amst. 1765.

CATALOGUE DES LIVRES.

Essai sur les Grands Evénemens, par les petites Causes, tirés de l'Histoire, par Richer, 2 vol. 8 Amst. 1760,

— (nouvel) sur les Grands Evénemens, par les petites Causes, tirés de l'Histoire, 8. ibid 1760,

— **Mataphyfico-Mathématiques, sur la Solution de quelques problèmes importans qui sont encore à résoudre, par Mr. de Freval, avec fig. Amst. 1764. 8.**

Gazette Litteraire de l'Europe depuis Mai 1764 jusqu'à present par Mr. l'Abbé Arnaud & Suard, de l'Academie Roiale des Inscriptions & Belles Lettres, augmentée de plusieurs Articles; qui ne se trouvent point dans l'Edition de Paris, ce Journal le plus complet peut-être & le plus universel, qui ait paru jusques ici, se continue exactement, & on en donne un Volume chaque mois au prix de 10 sols, ce qui fait pour l'année entiere fl. 6. argent de Hollande.

Grammaire Françoisse, avec des observations sur l'Ortographe, les Accents, la Ponctuation & la Prononciation &c par Mr. Restaut, 8. Amst. 1766.

— **Françoisse extraite des Meilleurs Grammairiens François; où Dialogue Entre un Grammairien & son élève Ouvrage utile à la Jeunesse, par Mr R***, 8. Amst. 1763.**

Histoire de l'Art chez les Anciens; par Mr J. Winckelman, Président des Antiquités à Rome, Bibliothécaire du Vatican, Membre de la Societé des Antiquités à Londres, de l'Académie de Peinture de St. Luc à Rome, &c. 2 vol. grand 8. avec des figu-

CATALOGUE DES LIVRES.

- res qui représentent des antiques rares & curieuses qui n'avoient jamais été gravées, Amst. 1766.
- Honny Soit qui mal y Pense, ou Histoires des filles célèbres, 2 vol. 12. Amst 1764.
- Journal Etranger ou Notice Exacte & détaillée des Ouvrages de toutes les Nations Etrangères, en fait d'Arts, de Sciences, par Mrs. l'Abbé Arnaud & Suard, del'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres, depuis 1762. qui continue à Paroitre chaque Mois, avec des Augmentations Considerables, qui ne se trouve point dans l'Edition de Paris, à f 6: -- de Hollande pour l'Année.
- Leonidas, par Mr. R. Glover, traduit de l'Anglois, 12. 1762.
- Nature (de la) Ouvrage d'un goût tout nouveau, par J. B. Robinet, avec de très belles fig. 4 vol. 8. Amst. 1765.
- Nouvel Essai sur les Grands Evénemens, par les petites Causes, tiré de l'Histoire, 8. Amst. 1763.
- Oeuvres diverses de Mr. Thomas, Professeur en Réthorique, au College de Beauvais, contenant toutes ses pièces de Poësie, & d'Eloquence, qu'il a donné au public, jusqu'à present, 2 vol, Amst. 1767. 12. Nouv. Edit.
- Physique (la) de l'Ecriture Sainte, ou Correspondence Philosophiques, entre deux Amis de Londres & de Paris, Ouvrage nouveau, Amst. 1767. 12.
- Recueil d'Opuscules Litteraires, avec un Discours de Louis XIV. à Monseigneur le Dauphin, tirés d'un Cabinet d'Orleans, -- publiés par Un Annonime, Amsterd. 1767. 12.

75761453

4





